

## SITUATION INTELLECTUELLE DANS LA CHINE MODERNE

Conférence prononcée le 23 mars 1936 devant l'Académie des Sciences de Varsovie  
par Son Excellence M. CHANG HSIN-HAI, Ministre de Chine en Pologne

C'est pour moi une source de profonde satisfaction de pouvoir parler aujourd'hui devant une assemblée si docte et si distinguée. Mais avant de traiter de la situation intellectuelle dans la Chine moderne, je dois m'excuser de parler en une langue dont je ne me sers qu'avec grande difficulté. Pour ceci, je dois solliciter votre patience, ainsi que pour ce rapport qui, nécessairement, vous apparaîtra plutôt mal organisé, tant à cause du manque de temps — nous en sommes si peu maîtres, je suis certain que mes collègues ici présents en conviendront d'expérience — qu'à cause du manque de matériaux que je devais consulter et auxquels je dois me référer constamment pour l'étude d'un sujet aussi sérieux. Je n'ai nullement la prétention d'épuiser mon sujet et je me sentirai grandement récompensé si je réussis à éveiller quelque intérêt pour un sujet reconnu difficile, mais — ce me semble — très important pour l'avenir du monde.

Vous tous qui êtes réunis ce soir ici, vous avez puisé votre culture à une source commune d'origine hellénique. Vos habitudes mentales et la tournure de votre esprit — quel que soit l'intérêt ou le champ d'activité dans lequel il puisse être engagé — se sont développées sur un fonds commun et, par conséquent, doivent avoir en commun certains traits caractéristiques essentiels, quelle que soit la manière dont elles ont été modifiées par les différences raciales. Vous êtes ici en grande majorité des Polonais et c'est à juste titre que vous croyez avoir un génie racial totalement différent du génie racial des autres peuples européens qui sont représentés ici. Mais le simple fait d'être Européen dénote, pas seulement dans un sens géographique, mais aussi dans un sens intellectuel et spirituel, que vous formez une famille dont on peut faire remonter l'ascendance intellectuelle jusqu'aux plus lointaines origines grecques, et donc, comme tels, vous constituez une unité qui vous met tout à fait à part du reste du monde. J'ajoute de suite qu'il n'y a pas beaucoup d'unités semblables dans le monde. A part la civilisation dite européenne, il n'y a que trois autres civilisations dans toute l'histoire de l'humanité qui soient entièrement indépendantes et originales, les autres étant, soit barbares, soit leurs dérivés. Ces trois autres sont : premièrement, les civilisations babylonienne et égyptienne de l'antiquité continuées et développées par les peuples sémitiques et iraniens ; deuxièmement, la civilisation hindoue avec le sanscrit comme langue classique, et, troisièmement, la civilisation chinoise qui s'est étendue à toutes les races de l'Asie orientale.

Or, ces quatre civilisations, bien que s'étant mutuellement influencées au cours de l'histoire, sont, dans l'ensemble, d'origine indépendantes et je suis sûr que je ne fais point d'injustice à la vérité historique en disant que de ces quatre civilisations, la première et la dernière ont

été et sont encore aujourd'hui les plus puissantes, les plus viriles et les plus largement répandues.

La civilisation hellénique eut ses humbles origines dans la mer d'Égée. Depuis ses premiers jours elle avait montré une grande beauté. Elle se distinguait par une singulière force intellectuelle et une agilité mentale. Elle s'étendit par raison de son unique force, mais elle trouva, tant au Sud qu'à l'Est, des peuples qui avaient absorbé une civilisation plus ancienne, belle et forte à sa manière, et le développement de l'esprit hellénique était, par conséquent, destiné à se diriger vers le Nord et l'Ouest où les peuples étaient encore jeunes et intelligents mais culturellement primitifs et ouverts aux influences étrangères. C'est ainsi que tout d'abord Rome, et puis par Rome le reste de l'Europe fut peu à peu amené sous le charme du génie hellénique. En l'an 1000, pratiquement, toute l'Europe — y compris la Pologne et les extrémités orientales du continent — pouvait revendiquer son droit à l'héritage intellectuel de Thalès, Homère et Aristote.

Vers la même époque où les Eléates élaboraient leurs spéculations philosophiques, les Chinois montraient dans une autre partie du monde la même aptitude intellectuelle s'épanouissant en autant d'écoles de pensée qu'il en apparut ensuite à Athènes à l'âge de Périclès, et construisaient une organisation sociale et une vie civilisée qui s'étendirent sur un espace plus grand encore. Au temps de la dynastie Tang (618-906) la conquête de la civilisation chinoise sur toute l'Asie orientale jusqu'à l'extrémité la plus méridionale du continent était complète et demeure jusqu'à ce jour une forte et vigoureuse influence.

Ces deux civilisations — l'européenne et la chinoise — se sont ainsi développées et ont existé indépendamment l'une de l'autre. Entre elles, il y a eu des contacts intermittents, mais jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et le temps présent aucun n'a été suffisamment fort — excepté peut-être pour une brève période durant le XVIII<sup>e</sup> siècle — pour changer soit leur structure, soit la direction de leur développement. C'est pourquoi aujourd'hui nous nous trouvons en face d'une question de la plus haute importance et qui est entièrement nouvelle dans l'histoire de la civilisation, à savoir, quelle sera en dernier lieu l'influence l'une sur l'autre de ces deux civilisations qui pour un plus grand bien ou un plus grand mal sont arrivées à un contact si intime qu'il n'en a pas été connu de semblable dans le cours de l'histoire. Pour qui n'a pas de perspective historique, la réponse est assez simple. La civilisation européenne est maintenant si largement répandue à tous les coins de la terre que même parmi les races qui pour des milliers d'années se réclamaient de la civilisation chinoise elle est devenue une importante influence. Mais je pense que vous serez d'accord avec moi si je dis que le problème n'est pas si simple. M. Fisher, professeur



d'Histoire à l'Université d'Oxford, dans son ouvrage en trois volumes, publié il y a quelques mois à peine, sur l'histoire de l'Europe, a fait, à mon avis, une remarque très pertinente. Décrivant la propagation des connaissances scientifiques due presque entièrement aux peuples européens, il va pourtant jusqu'à dire : « Cette étonnante suprématie dans les champs des découvertes scientifiques n'a pas toujours existé et peut ne pas toujours continuer. Jugé par la durée de temps durant laquelle la vie humaine a existé sur cette planète, l'ascendant intellectuel des races blanches européennes est un très récent phénomène. L'Europe n'a pas toujours été le tuteur, ni l'Asie toujours l'élève. Il y eut un temps où les rapports étaient renversés ». Cette constatation qui place l'Europe et la Chine dans leur perspective propre me servira de base pour la conférence de ce soir. Voilà pourquoi aussi, la vie intellectuelle de la Chine moderne a plus qu'un intérêt local. Nous voyons maintenant, mesdames, messieurs, toute l'étendue de notre sujet et ce serait le comble de la présomption si j'avais la prétention de faire plus qu'effleurer la périphérie d'un sujet aussi vaste et aussi complexe. Car si l'on est appelé à traiter de la vie intellectuelle de la Chine, on devra discuter, non seulement la vie intellectuelle d'un pays, de la Pologne par exemple, ou de l'Allemagne ou de l'Italie, mais d'une civilisation entière et de l'effet que le contact des forces européennes dans leur ensemble ont eu sur cette civilisation.

M'étant moi-même occupé de travaux universitaires durant de longues années, c'est pour moi une joie d'être reçu en Pologne par le monde académique comme l'un des leurs. J'ai déjà eu le plaisir d'avoir de très intéressantes discussions avec quelques-uns des plus éminents professeurs de Pologne et c'est une preuve de leur curiosité intellectuelle qu'ils désirent savoir jusqu'à quel point la pensée européenne a exercé une influence sur la pensée chinoise et quel sera, comme résultat de cette influence, le développement probable de la pensée chinoise et, par conséquent, de la civilisation chinoise. Ces problèmes constituent sans doute une part importante de ce que j'ai appelé *La situation intellectuelle dans la Chine moderne*, mais ce n'est qu'une part de cette situation. Ainsi que M. Fisher l'a signalé dans la citation que je viens de vous donner, le problème est complexe. Les influences ont historiquement opéré dans les deux sens et quoique pour l'instant elles semblent être prépondérantes en une direction, je sens que non seulement l'histoire va se répéter, mais que la civilisation chinoise va tellement s'enrichir de son contact avec la pensée européenne — comme celle-ci s'est enrichie au XVIII<sup>e</sup> siècle de son contact avec la culture chinoise — qu'une plus haute unité surgira qui, éventuellement, serait, nous l'espérons, la civilisation acceptée par toutes les races de l'humanité.

Mon idée n'est pas chimérique. Il y a en premier lieu un besoin prononcé de cette plus haute unité qui surgira de cette union de cultures. Si nous tournons nos regards vers tous les coins du monde, nous sommes frappés par les énormes différences que l'homme a délibérément créées. Ces différences sont entièrement arbitraires et, plus nous les accentuons, plus elles nous apportent de désagrément, d'antagonisme et de conflit. Quand l'avenir

est si sombre et le monde si instable, si mécontent, alors qu'en réalité il a tout ce dont il a besoin, tout ce qui peut le rendre heureux, paisible et bienveillant, sûrement le fondement même de la pensée humaine est dans un état de confusion et a besoin d'une formule nouvelle et d'une unité plus haute pour établir l'ordre et la tranquillité. C'est en cela, je le sens, que la civilisation du monde peut être productive du plus grand bien.

La conquête que l'Europe a faite de la nature, son riche fonds de connaissances scientifiques peut grandement contribuer à cet heureux monde futur que nous envisageons, mais cette grande réserve de connaissances a besoin d'être, il me semble, animée d'un nouvel esprit d'harmonie et d'union. Ce n'est pas assez de seulement acquérir le savoir. Ce savoir ne peut servir les besoins de l'humanité que lorsqu'il est pénétré par un esprit qui donne la vie : il doit être humanisé. Et c'est en humanisant la science que la civilisation chinoise est appelée, je le sens, à contribuer d'une manière unique à l'avenir de l'humanité. Plus qu'aucune autre époque, celle-ci, je crois, devrait être une période où nous soyons tous mentalement préparés pour le dégagement d'une plus haute et plus noble civilisation. Il y a plus de cent cinquante ans, un des plus lumineux penseurs d'Europe, un homme qui vivait au cœur de la tradition hellénique, Gœthe, sentit, après s'être familiarisé avec la grande littérature des Chinois, qu'une civilisation mondiale devait surgir. Plus que jamais, aujourd'hui que les frontières naturelles semblent inexistantes par suite des étonnantes inventions dans les moyens de transport, le rêve de Gœthe est devenu un besoin, ou bien nous devons être prêts à affronter le plus grand danger que l'humanité ait jamais connu. C'est sous ce rapport que nous devons envisager la situation intellectuelle en Chine. Le spectre de Frankenstein paraît grand et de mauvaise augure devant le monde aujourd'hui, mais la machine que l'homme a créée est un symbole de pouvoir et de force. C'est un témoignage de l'origine divine de l'intelligence humaine. Mais comment cette machine servira-t-elle les besoins de l'humanité, comment rendra-t-elle plus féconde et plus riche la vie humaine au lieu d'en détruire jusqu'aux fondements ? Voilà ce qui devrait être aujourd'hui, à ce qu'il me semble, la suprême préoccupation de l'humanité. Je suis sûr qu'il y a des penseurs en Europe qui prêtent une sérieuse attention à ce sujet, mais j'ose dire que de grands penseurs des autres civilisations peuvent être, quelquefois, plus détachés et regarder ce sujet avec une précision plus grande encore.

Je ne puis jamais oublier ce qu'il y a un an et demi seulement, Rabindranath Tagore, le grand poète hindou, écrivait sur la signification de l'aéroplane à M. Gilbert Murray, un des plus grands intellectuels de l'Europe contemporaine : « Quand l'aéroplane monte au ciel, dit Rabindranath Tagore, nous pouvons nous en émerveiller comme de la perfection du pouvoir matériel. Mais, au fond, il y a de l'esprit humain fort et vivant. C'est l'esprit de l'homme qui a refusé de reconnaître comme limites dernières les bornes de la nature. Celle-ci a mis la peur de la mort dans l'esprit de l'homme pour modérer son pouvoir dans les limites de la sûreté ; mais l'homme en Europe s'est ri de la mort et en a fait sauter les liens.



C'est alors seulement qu'il a gagné le droit de voler — un droit des dieux ». Même par un Européen aucun plus grand hommage n'a été rendu à l'esprit européen. Mais cet accent, cette perception est typique d'une civilisation non européenne. en cela qu'elle a un plus fort sentiment de la réalité spirituelle. Comme aux Indes, de même en Chine où pour quatre mille ans, la pensée de l'homme a été vouée à la satisfaction de la vie humaine dans toute sa richesse et sa plénitude.

Il est donc clair que la Chine accueille avec sympathie l'occasion d'apprendre ce que l'Europe peut lui offrir. Nous allons examiner maintenant comment elle a réagi à l'égard de la pensée européenne et ce que sera le résultat probable de cette partie jouée par les forces intellectuelles des deux civilisations indépendantes.

*(A suivre)*



## THE PLACE OF EUROPE IN THE HISTORY OF CHINA

An address given at the 2nd Sino-European Student Conference, organised by the International Student Service (Entr'aide Universitaire Internationale), at Brussels, April 9th, 1936, by Professor P. M. Roxby.

The subject on which I have been asked to speak is a very vast one and I have no intention of giving a learned dissertation. What I do hope to do, is to provoke thought and discussion on certain crucial aspects of Sino-European relationships. During the last hundred years the impact of Europe on China has been becoming closer and closer and by far the most important aspect is the influence of Europe on the future of China. That is a subject of supreme interest and significance for Chinese students in the European Universities.<sup>1</sup>

It is useful to think of the world as divided into great culture zones and, of these, two of the greatest lie in the Far West and the Far East respectively of the great land-mass of Euro-Asia, the essential "Europe", approximately west of a line drawn from the Baltic to the Black Sea, and the "Chinese", east of the arid or semi-arid stretches of Central Asia which so long kept the two cultures apart. The roots of the first go far down to the classical civilisations of Rome and Greece and to still earlier Mediterranean cultures, the roots of the second to the equally classical civilisation of the Hwangho Basin of three thousand years and more ago. They long developed independently of each other, and it is only in modern times that they have come into effective contact with one another.

Are these two units really comparable as cultural entities? In a broad sense they are, but China is certainly more homogeneous and has more cultural unity than Europe. In China you have a single great written language which embodies a rich literary and philosophical tradition and it is accessible to all educated people. You also seem to be well on the way to acquiring in Mandarin a common spoken language — a *lingua franca*. In Europe, on the other hand, Latin, which in mediaeval times was common to all European scholars, is confined to relatively few, and as for spoken languages there seems very little prospect of a single *lingua franca* for Europe. Nationalist propaganda, emphasizing linguistic distinctions, make its development improbable for a long time to come. In other ways the differences between various parts of Europe, e. g. in the structure of society and political ideals, are greater than those between different parts of China. China is not so unified as many individual countries of Europe, but it is far more of a unity, especially in its social and cultural characteristics and institutions, than is Europe as a whole. At the same time Europe is a distinctive arena of human effort, whose experience and achievements taken in the mass are worthy of close study by Chinese students; so

also is the nature of the difference between the characteristic qualities of Europe as a whole and of China as a whole — and so is the character of the influence which Europe has had or is likely to have upon China. In this connexion there is one important point which I wish to emphasize. In the past the impact of Europe upon China has been largely determined by Europe herself. Europe "forced open the gates of trade" with consequences which we all know. But in the future, as it seems to me, China should be increasingly in a position to determine the nature of the impact for herself and to decide of her own free will what European influences should be allowed to guide her future destiny. That is why Chinese students in Europe will have such an important part to play and why they should try to study European civilisation both sympathetically and critically.

One of the greatest differences between China and Europe has been in the type of economic development. China has been essentially a land empire. Her economic system, revenue and, in general, her institutions have been essentially based upon the land. The peasants have always been incomparably the most numerous and the most essential element in Chinese society. The role of craftsmen and merchants was of course important, but it was subordinate to and dependent upon that of the peasants. But in the most distinctive parts of Europe, those which have most determined the general character of modern European civilisation, it has been from a very early date quite otherwise. In keeping with geographical conditions very different from those of China, the early Greek "City States" and the Aegean communities which preceded them were from the first largely dependent on trade and maritime commerce, and the merchant class came early to preponderate. So too in the Middle Ages, when the Mediterranean was still the primary centre of European culture (with the Baltic and the lands round the Rhine mouth forming a rising secondary arena of commerce in trade connection with the Mediterranean), the merchant classes were of great importance and shaped the development of the different communities such as the Venetian and Genoese republics. In the Sixteenth Century a new phase began with the rise of the countries with an Atlantic seaboard, Portugal, Spain, Holland, France and England. But there was no break in the continuity of European development, for these countries inherited the technique and commercial organisation of the Mediterranean and largely drew on the experience and skill of the Genoese in the first instance. The discovery of the New World and of new sea routes to the East immeasurably widened Europe's horizon and opened up vast possibilities for extended trade. But the great trading companies of the

(1) One of the most interesting and objective English books on the historical relations of Europe and China before the modern period of close contact is R. F. Hudson's "Europe and China". On the question of future relationships Sir Frederick Whyte's "The Future of East and West" is suggestive, and on the subject of European experience in relation to Chinese economic development R. H. Rawney's "Land and Labour in China" can be strongly recommended.



sixteenth and seventeenth centuries, such as the British and the Dutch East Indian Companies, were the lineal descendents of the old Mediterranean and Baltic mercantile groups. These discoveries of the sixteenth and seventeenth centuries were followed by the Industrial Revolutions of the eighteenth and nineteenth, for it was through the knowledge of the world and the capital acquired by overseas trading that first England and then other countries were stimulated to develop their mineral wealth and widen their basis of production. Henceforward Industrial Magnates were linked with Merchant Princes in directing the trend of European development. At this stage, Europe, incited by the stimulus and the needs of the new industrialism, began to infringe upon the traditional life of the Far East.

Regarding this contact and the consequences involved two considerations deserve emphasis. First the Europe, which, for the economic reasons given above, began to intervene in the Far East was Europe in a distinctly aggressive and self-confident phase, proud of the technique which she had worked out, and conscious of a new power which enabled her to tap the resources of far distant countries. What is important for our Chinese friends to realize is that the Europe which became painfully familiar to China in the course of the nineteenth century was not representative of all the different phases and aspects of European civilisation. Europe presented a particular aspect of her life to China — the economic aspect — at a time when she was almost intoxicated with her own material achievements and when she was more complacent and far less self-critical than she is to-day. But there were and there are other aspects of European civilisation and the one that China knows best is not necessarily the most fundamental.

Secondly, there is a real danger that China and other countries with a traditional agricultural civilisation may be dazzled by the material achievements of European civilisation. Industrialism in Western Europe was a logical outcome of trends of development, conspicuous in this part of the world from very early times and themselves a response to distinctive and exceptional geographical conditions. It is not necessarily the logical outcome of a great agricultural civilisation such as that of China. I do not wish to imply that China should not develop new industries or make full use of European experience, but it is extremely doubtful whether China should make large-scale industrialism her main objective. My own view, shared by many sincere friends of China, is that it would be out of harmony with the whole trend of Chinese development and would destroy some of the most valuable elements in Chinese life, elements that have been largely sacrificed in the West. This is too large a theme to pursue here, but it may be suggested that those European countries are particularly worthy of study by Chinese students which have remained primarily agricultural, but at the same time have used the new technique and science to put their agriculture on a sounder basis, such as Denmark, Sweden and Holland.

No one, of course, would question the importance to China of European scientific discoveries. The development of science has been one of the greatest contributions which Europe has made to the world, but the form of its application and the use which China should make of it must be determined in relation to the ideal of social development that China sets before herself and one that is in harmony with her own line of evolution. This leads me, however, to say a few words on a subject which has always intrigued me. Why did Europe and not China work out the principles of science? Certainly it was not a question of superior intellectual capacity. Approximately equal intellectual capacity as between the European and the Chinese can confidently be assumed. To some extent I think that I have already indicated one of the chief reasons in the profound difference of economic development based on different geographical conditions. But there are, I believe, two other reasons of equal if not greater importance.

In the first place, in Europe during the classical period, as illustrated particularly by Greece, and again in the modern period since the Renaissance — but not during the mediaeval period — the human intellect has been free to enquire and speculate and to follow its own intuitions. In China there was also a free field for enquiry for a long time and in, for example, the Period of the Warring States there were many different schools of thought and the intellect was constantly sharpened, but from the time of the Han Dynasty, as is well known, there was a strong tendency to restrict enquiry to certain fields such as philosophy, ethics and literature. This, I think, constitutes an important difference between the later history of the two culture areas.

But let China take note that this freedom to think for oneself, which has been such a distinctive and important feature of European civilisation, is now in grave peril through the excessive claims of European nationalism, which seeks by coercion and propaganda — using all the resources of modern science such as broadcasting and the cinematograph for its purpose — to force youth to think along prescribed lines. I feel bound to say that this tendency is directly contrary to some of the finest traditions of European culture and is essentially destructive of it. China should certainly note this fact.

Then as to the other reason: In Europe at a relatively early period the conception of the state began to transcend the claims of the family and of other groups, so that enquirers, thinkers and inventors gave the results of their discoveries to the community as a whole, but in China, owing to the highly developed family system, many discoveries tended to remain family secrets and did not become part of the heritage of the whole community. We may perhaps date the real beginnings of modern science in England from the time of the formation of the Royal Society in the seventeenth century, when papers were given embodying the results of discoveries and the intellectual resources of the community were pooled, thus becoming a part of the general make-up of the nation (1).

(1) The formation of the *Academia Sinica* is a good omen and is obviously leading to the pooling of intellectual and scientific discoveries in China. One of the greatest handicaps to national development and scientific achievement is being removed.



One may say with confidence that loyalty to the community as a whole, taking precedence of loyalty to one group or section within it, is a principle which has on the whole been vindicated in the history of Europe and has been one of its chief sources of strength.

But what is the community? For the future of East and West alike this is one of the most vital questions. In modern Europe it has been increasingly associated with what we call the nation-state. Yet the fact, that the effects of such a conception are among the most obvious and dominant aspects of European life to-day should not blind us to the important truth that the nation-state is a recent creation, the result of long centuries of slow development and regional integration. How recent is even the unit of Great Britain and the concept of British as distinct from English or Scottish nationalism! It was only in the eighteenth century that the union of England and Scotland was achieved, largely as the result of forces making for greater social contact and economic inter-dependence. In Great Britain we can trace the slow expansion of loyalty from the small tribal Kingdom to the larger concept of England and finally to that of Britain. But the present phase of Europe organised in sovereign nation-states, often suspicious of and antagonistic to each other, may easily be misinterpreted. It is not necessarily the final ordering of society. Some of the finest achievements of European philosophy, thought and art were made before this period of intense rival nationalisms.

Think of Dante, Michel Angelo, Goethe, Schiller and many others. The nation-states as we see them to-day may be only a phase in the evolution of a world society, and many of us in Europe think that the time has come when loyalty to the idea of a world community must transcend loyalty to the national community in the same way, as at an earlier stage loyalty to Britain came to transcend (without destroying) loyalty to England or Scotland as such. Indeed, the growth of this conception among the youth of all countries is probably a necessary condition of peace and real progress, for the economic and social forces which brought England and Scotland together are working on a far vaster scale in the world of to-day and demand closer integration and understanding.

I stress this point because I know how burning is the

question of how far China should become "nationalist" in the European sense. It is natural to see in nationalism the source of European strength and power. Up to a point it is true, but my advice to Chinese students is to realise the terrible dangers of the present position and to see that the price which has to be paid for the more extreme forms of nationalism are intellectual insincerity and the curtailment of human liberty. So far from nationalism embodying the essence of European culture, it is in its present extreme form detrimental to it, and imperils some of the achievements of European experience and thought which are of the greatest significance to humanity such a freedom of speech and criticism and political democracy working through representative institutions.

I believe there is implicit in the massive social philosophy of China ideas of the greatest value to the world in the coming stage of transition from a national to an international ordering of society. Do not throw away that heritage in the attempt to imitate the existing phase of European nationalism. Let China by all means organise her national life on a stronger basis, but let her join forces with those of us in Europe who believe that the building up of a world society is the true goal for East and West alike and the only way in which there can be fruitful interplay of the different traditions, experiences and genius of the two great cultural regions whose relations we have been considering.

In answer to questions, Professor Roxby added:

"The trend of my remarks has been to urge the importance of China's using the best of her own inheritance of social philosophy and her own ethical criteria to judge the value of new importations of technique and modes of life from the West. What one hopes is that China will be true to her own genius and assess the significance of all that is introduced from Europe in the light of her own ethical conceptions and that she will benefit by Europe's mistakes as well as by her achievements. At the same time I am far from wishing to imply that the influence of the West should be confined to material things. From whatever standpoint they may be viewed, the part Christianity has played in moulding European life deserves the closest study, although I have not introduced this, subject into my address to-day.



## PROBLEME DES CHINESISCHEN STRAFRECHTS

von Gerichtsreferendar Herbert Wullweber.

### I. GESCHICHTE DES STRAFRECHTSENTWURFS.

Kein chinesisches Gesetz ist besser dazu angetan, die Entwicklungsgeschichte der chinesischen Strafrechtswissenschaft zu verfolgen, als das Strafgesetzbuch vom 1. Juli 1935. Es unterscheidet sich sehr wesentlich von der Fassung von 1928, die eine nur wenig veränderte Auflage des Strafgesetzes von 1912 darstellte. Die aus der Revolution und dem Siege des Marschalls Chiang-Kai-shek (1927) geborenen Gesetze tragen die Spuren einer etwas übereilten Kodifikation. Wie konnte es auch anders sein: Während andere Staaten in jahrelangen Kommissionsberatungen, deren Ergebnisse durch politische Einwirkungen nur zu oft grundlegend abgeändert wurden, die Erkenntnisse der modernen Strafrechtswissenschaft verwerten konnten, musste die Nanking-Regierung schon in sehr kurzer Zeit ein den modernen Anforderungen gerechtes Werk schaffen. Beeinflusst wurde das Strafgesetz von 1928 durch die Kodifikationen und Entwürfe Deutschlands (1925 u. 1927), Frankreichs, Italiens, Spaniens, der Tschechoslowakei, Sowjet-Russlands u. a.

Gleich nach dem Inkrafttreten des Strafgesetzbuchs von 1928 begann in systematischer Kleinarbeit die Umgestaltung des Strafrechts. Die Periode der Rechtsentwicklung drängte zur endgültigen Stabilisierung. Mit der Kodifikation des Zivilrechts machten die auf verschiedenen Gebieten sich zeigenden Differenzen zwischen Straf- und Zivilrecht sich störend bemerkbar, sodass nicht nur auf Grund der fortschreitenden Entwicklung der Strafrechtsgrundsätze sondern auch aus rein rechtstechnischen Gesichtspunkten eine Umänderung und Anpassung an die übrigen Gesetze nötig schien. Der Gesetzgebungsyüan leitete die Revision (Arbeiten im Dezember 1933) durch die Bildung eines Ausschusses "zur Revision des Strafgesetzbuches und der Strafprozessordnung" ein. Zunächst einmal bestand die Aufgabe dieses Gremiums darin alle erforderlichen theoretischen und praktischen Grundlagen zu schaffen und Erfahrungen, die mit den Strafgesetzen anderer Staaten gemacht wurden, zu sammeln. Der Ausschuss wurde, nachdem er das Ergebnis dieser Vorarbeiten seit dem September 1932 in der Revision des allgemeinen Teils des STGB von 1928 verwertet hatte, unter Hinzuziehung von fünf neuen Mitgliedern in eine "Kommission für Strafgesetzgebung" umgewandelt, die nochmals die bisher geschaffenen Werke, die Organisation, Ausbaumöglichkeit und Funktionen der Gerichtshöfe der chinesischen Republik, sowie den besonderen Teil des STGB einer eingehenden Prüfung unterzog. Im August 1933 war der vorläufige Entwurf vollendet, der jedoch erst nach zweimaligem Durcharbeiten dem Gesetzgebungsyüan zur weiteren Bearbeitung überlassen wurde. Unter dem Vorsitz von Sun Fo versammelte sich eine Arbeitsgemeinschaft bedeutender Juristen, deren Aufgabe es war, die

letzten Unebenheiten des Gesetzes auszugleichen und abschliessend den Inhalt auf die uralten volksverwurzelten Traditionen, die volkerhaltenden Grundsätze Sun Yat Sens und die Ergebnisse der modernen Strafrechtswissenschaft abzustimmen. Im Vordergrund stand die Erörterung der Frage, ob gewisse körperliche Strafen des früheren Strafrechts, sowie die seit 1905 abgeschaffte Strafe der Verbannung wieder eingeführt werden sollten. Zwar wurde die Bambusbastonnade, deren Einführung von einigen Mitgliedern vorgeschlagen worden war, im vollen Umfange abgelehnt, andererseits entschied man sich jedoch bezüglich der Frage der Verbannung in entfernte Provinzen dahin, dass diese Massnahme nicht als besondere Strafe behandelt wird, sondern im besonderen der Strafvollzugsverwaltung überlassen bleibe. In der Hauptversammlung des Gesetzgebungsyüan vom 19. bis 26. Oktober 1934 wurde der endgültige Entwurf von 357 Paragraphen eingehend besprochen, der mit wenigen Änderungen angenommen wurde. Der Text wurde nunmehr der Nanking-Regierung vorgelegt, die ihn am 1. Januar 1935 verkündete. Das Einführungsgesetz, von der Kommission für Strafgesetzgebung vorbereitet und in der Hauptversammlung des Gesetzgebungsyüan am 29. Mai 1934 durchberaten, wurde am 1. April 1935 verkündet. Eine Verordnung vom selben Tage bestimmte das Inkrafttreten des STGB vom 1. Juli 1935 ab.

### II. GELTUNGSBEREICH DES STGB.

Das chinesische Strafgesetzbuch beruht auf dem Grundsatz: *Nullum crimen sine lege*, der als Magna Charta den Schutz des Individuum vor der Allmacht und den Uebergriffen des Staates schützen soll. Es ist daher notwendig, im einzelnen den räumlichen, zeitlichen und persönlichen Geltungsbereich des Gesetzes abzugrenzen. Wie schon aus der Einführung der Sicherungsmassnahmen ersichtlich wird, geht diese Tendenz des neuen Gesetzes dahin, dem Schutz der Einzelpersonlichkeit die Bewachung der Allgemeinheit vor Uebergriffen asozialer Individuen gegenüberzustellen. Eine strafbare Handlung liegt demnach nur dann vor, wenn eine chinesische Vorschrift (*gue-ding*: Gesetz oder Verordnung) die Merkmale des Delikts in einem Tatbestande ausdrücklich festgelegt hat. Daher ist die analoge Anwendung von Strafgesetzen auf die bisher nicht ausdrücklich geregelten Fälle unmöglich.

Ist aber eine Handlung tatbestandsmässig fixiert, so besteht immerhin noch die Möglichkeit, dass das Gesetz die Strafbarkeit dieser Handlung offen lässt. Die Frage wird aus dem Grundgedanken des Gesetzes entschieden, das ergänzend die Forderung: *Nulla poena sine lege*, aufstellt. Der chinesische Gesetzgeber ist bemüht, durch die Anwendung beider Grundsätze, d. h. durch eine klare



wortlautmässige Abgrenzung der einzelnen Tatbestände, die Freiheit des Individuums zu gewährleisten, soweit nicht Generalklauseln (wie z. B. § 24 Notstand) dem Richter innerhalb weitgezogener Grenzen eine gewisse Entscheidungsfreiheit belassen.

Das Individualschutzprinzip wird durch eine an § 2 aaO getroffene Ausnahmebestimmung — allerdings nur zugunsten des Täters — durchbrochen. Hiernach findet das zur Zeit der Aburteilung jeweils gültige Gesetz nur dann Anwendung, falls nicht zwischen dem Zeitpunkt der Ausführung der Tat und ihrer Aburteilung eine dem Täter günstigere Regelung bestanden hat. Es besteht daher durchaus die Möglichkeit, dass eine Zwischenregelung, die nach Begehung der Tat ergangen und bei der Aburteilung bereits wieder aufgehoben war, unter den erwähnten Voraussetzungen angewendet werden muss. Hinsichtlich der Abgrenzung in der Intensität der Strafe ist zu beachten, dass auch diejenigen strafrechtlichen Vorschriften herangezogen werden können, die eine Milderung bis zur vollständigen Straffreiheit enthalten. Diese Schlussfolgerung ergibt sich daraus, dass das Gesetz keine Begrenzung bezüglich der noch zulässigen Milde bei Strafen enthält. Erhärtet wird dies noch durch die Bestimmung des § 2 Abs. 3, wonach sogar bei erfolgter Verurteilung die Strafe erlassen werden kann, falls die auf Grund eines rechtskräftigen Urteils verurteilte Strafe noch nicht angetreten oder verbüsst ist und in der Zwischenzeit ein Gesetz erlassen wird, nach welchem dieselbe Handlung nicht mehr unter Strafe steht. Diese Regelung steht nicht einzigartig da. Auch das polnische und italienische Strafgesetzbuch kennt sie (§ 2). Bei der Beurteilung der Frage, welche Regelung die dem Täter günstigste ist, müssen sowohl die rechtlichen als auch die aus den jeweils herrschenden Umständen sich ergebenden Tatsachen berücksichtigt werden. Es finden daher diejenigen Vorschriften oder Teilbestimmungen Anwendung, die unter Beachtung aller strausschliessenden, strafmildernden Umstände oder aller neuen Erschwerungen der Strafverfolgung die mildeste Beurteilung der Tat gestatten. Allerdings ist von diesem Grundsatz eine recht beachtliche Ausnahme gemacht worden. Der chinesische Gesetzgeber konnte sich nicht dazu entschliessen, den Täter in einem so weiten Umfange auf Kosten der Volkssicherheit in Schutz zu nehmen, indem er in § 2 Abs. 2 aaO in wörtlicher Uebereinstimmung mit der neuen deutschen Fassung des Strafgesetzbuches (§ 2a Ziffer 3 DStGB) bestimmt, dass über Massnahmen zur Sicherung nach demjenigen Gesetz zu entscheiden ist, das zur Zeit der Aburteilung gilt. Hier kommt deutlich die ständig an Bedeutung gewinnende Tendenz des Volksschutzes, nicht des Individualschutzes, zum Ausdruck. Diese Entwicklung wird durch die unaufhaltsam wachsende "Neues Leben" - Bewegung (Hsin huo yün dung) gefördert, die — von Marschall Chiang-Kai-shek ins Leben gerufen — den Schutz der Gesamtheit des Volkes dem Wohlergehen des Einzelnen voranstellt. Werden nun Bestimmungen über Massnahmen zur Sicherung für notwendig erachtet, so müssen derartige Vorschriften im Interesse des Volksganzen sofort und vorbehaltlos Wirksamkeit erlangen. Daher finden die zur Zeit der Entscheidung jeweils gültigen Gesetze ohne Rücksicht auf Strafverschärfungen oder Strafmilderungen uneinge-

schränkte Anwendung. Diese Vorschrift ist von ausserordentlich weittragender Bedeutung, da es das erste Mal ist, dass eine strafrechtliche Bestimmung im chinesischen Recht mit rückwirkender Kraft ausgestattet ist. Es kann infolgedessen selbst dann auf Massnahmen zur Sicherung erkannt werden, wenn zur Zeit der Begehung der Tat eine Regelung noch nicht bestanden hat. Hierdurch wird in keiner Weise gegen den Grundsatz: *Nullum crimen sine lege*, verstossen, da — wie aus den Vorschriften über die Massnahmen zur Sicherung ersichtlich wird — zwar die Voraussetzungen für die Anwendbarkeit von Sicherungsmassnahmen geregelt, nicht aber neue Tatbestände geschaffen werden können. Eingeengt wird höchstens der zweite Grundsatz: *Nulla poena sine lege*, sofern der Begriff "poena" für Sicherungsmassnahmen überhaupt anwendbar ist.

Zu der Frage, ob die im § 2 Abs. 1 und 3 zugunsten des Täters getroffene Regelung auch für die sogenannten Zeitgesetze gilt, die auf Grund zeitlich bedingter, aussergewöhnlicher Bedürfnisse und Verhältnisse erlassen werden, oder ob diese sich nur auf die infolge der Wandlung der strafrechtlichen Anschauungen durchgeführten Gesetzänderungen beschränken, schweigt das Gesetz.

Für die Anwendung der § 1 und 2 aaO ist ausschliesslich der Zeitpunkt der Handlung (*hsing-we*), nicht auch der des Erfolges, massgebend. Fallen also Handlung und Erfolg nicht zusammen, so ist das zur Zeit des Abschlusses der Handlung geltende Gesetz massgebend. Fällt ferner eine Handlung teils vor teils in die Geltungsdauer eines Gesetzes, so kommt dieses nur auf den letzten Teil zur Anwendung. Schliesslich ist noch zu folgern, dass bei sogenannten zweiaktigen Verbrechen beide Teile der Handlung während der Geltungszeit des Strafgesetzes begangen sein müssen.

Im Anschluss an die zeitliche Abgrenzung legen die §§ 3 bis 9 aaO den räumlichen Geltungsbereich fest, insbesondere wird bestimmt, in welchem Umfange die chinesischen Strafgesetze auf die im Auslande begangenen Delikte anzuwenden sind. Nach § 3 Satz 1 aaO finden die chinesischen Strafgesetze auf alle im Inlande begangenen strafbaren Handlungen Anwendung (Territorialitätsprinzip). Es fehlt jedoch der aus dem deutschen Recht bekannte Hinweis, dass das Gesetz im Inlande auch für Ausländer gilt. Anscheinend wurde mit Rücksicht auf die noch schwebenden Exterritorialitätsprobleme die endgültige Regelung einstweilen zurückgestellt. Insofern ist also die textliche Fassung ungenau. Es ist jedoch nicht daran zu zweifeln, dass die chinesischen Strafbestimmungen im Inlande auch für Ausländer gelten, sofern diese nicht auf Grund der Exterritorialitätsrechte der Konsulargerichtsbarkeit ihres Heimatstaates unterstehen. Der in die deutsche Fassung eingefügte Passus gilt lediglich als Auslegungsregel.

Der § 3 Satz 2 erklärt ausdrücklich alle auf Schiffen und in Luftfahrzeugen chinesischen Ursprungs begangenen Straftaten ohne Rücksicht auf den Aufenthaltsort der Fahrzeuge, als im Inland begangen. Zuständig für die Aburteilung ist gemäss § 5 Abs. 2 Str. PO. das chinesische Gericht des Heimortes des Schiffes oder bei Luftfahrzeugen das Gericht des (chinesischen) Startortes (vor der Tat) oder des (chinesischen) Landeplatzes (nach der Tat).



Die allgemeine Bezeichnung für Fahrzeuge im Wortlaut lässt den Schluss zu, dass es sich sowohl um Fahrzeuge des gewöhnlichen Verkehrs als auch um solche der Landesverteidigung handelt.

Im Gegensatz zur Regelung des zeitlichen Geltungsbereiches bestimmt § 4 aaO, dass die strafbare Handlung stets dann im Inlande begangen ist, wenn dort entweder die Ausführungstätigkeit — ganz oder teilweise — vorgenommen worden ist oder der Erfolg im Inlande eingetreten ist (sog. gemischte Theorie).

Vom Territorialitätsprinzip werden gleich dem deutschen Recht weitgehende Ausnahmen gemacht. Ohne Rücksicht auf die Staatsangehörigkeit des Täters (vorausgesetzt, dass er keine Exterritorialitätsrechte genießt) werden die nachfolgenden, im Ausland begangenen Delikte (eine Unterscheidung in Verbrechen, Vergehen und Uebertretungen kennt das chinesische StGB nicht!) nach chinesischem Recht zum Schutze der chinesischen Republik und ihrer Untertanen bestraft (Realitäts- oder Schutzprinzip):

1. Hochverrat § 5, Ziffer 1 in Verb. mit den §§ 100-102 aaO

2. Landesverrat § 5, Ziffer 2 in Verb. mit den §§ 105-115 aaO

3. Amtsdelikte § 6, Ziffer 1-4 aaO.

Wie im deutschen Strafrecht wird ein Ausländer bestraft, wenn er im In- oder Auslande die äussere Machtstellung der chinesischen Republik schädigt. Bei landesverräterischer Waffenhilfe eines Ausländers (Waffendienst im fremden Heere), muss naturgemäss eine Bestrafung entfallen. Für diese und alle im folgenden aufgezählten Fälle gilt in Übereinstimmung mit § 207 der chinesischen Strafprozessordnung der Grundsatz des Verfolgungszwanges (Legalitätsprinzip), während das deutsche Strafgesetzbuch im § 4, Abs. 2 StGB von diesem Grundsatz (§ 152, Abs. 2 DStPO) für die entsprechenden Fälle eine Ausnahme macht und das sogenannte Opportunitätsprinzip anwendet (Eine Kann-Vorschrift, die bei den von Ausländern begangenen Auslandsdelikten eine Anklageerhebung sogar von der Zustimmung des Reichsministers der Justiz abhängig macht!).

Einige Worte der Erklärung noch zu den sogenannten Amtsdelikten. Es handelt sich hier um Auslandsdelikte, die von Beamten der chinesischen Republik im Amte begangen werden. Wer Beamter im strafrechtlichen Sinne ist, wird im § 10, Abs. 2 StGB erläutert. Massgebend für die Beamteneigenschaft ist hiernach die Bekleidung eines öffentlichen Amtes auf Grund einer gesetzlichen Bestimmung. Demnach können auch Ausländer Beamte der chin. Republik (im Staats- und Kommunaldienst) sein. Der § 6 aaO erstreckt sich somit also auch auf Ausländer. Zum Unterschied vom deutschen Strafrecht sind die Amtsdelikte im § 6, Z. 1-4 einzeln aufgeführt. Diese Aufzählung lässt erkennen, dass es sich hierbei um sogenannte "eigentliche" Amtsdelikte handelt, die nur von Beamten begangen werden können (mit der Ausnahme des § 123 aaO, der für Beamtenanwärter gilt).

Nach dem Universalitätsprinzip, d. h. ohne Rücksicht auf Tatort, Staatsangehörigkeit des Täters sowie darauf, ob das angegriffene Rechtsgut dem In- oder Auslande angehört, werden in China folgende Delikte bestraft:

1. Münzdelikt (§ 5, Z. 3 in Verb. mit den §§ 195-200 aaO, also auch Vergehen wie im deutschen Strafrecht seit den 26. 5. 1933)

2. Sklavenraub (§ 5, Z. 6 in Verb. mit § 296 aaO)

3. Seeräuberei (§ 5, Z. 7 in Verb. mit §§ 333 und 334 aaO).

In Ermangelung einer besonderen Abgrenzung fallen gemäss § 5, Z. 3 in Verbindung mit § 119 aaO auch die Vorbereitungshandlungen für Falschmünzereien unter diese Gruppe.

Einer eingehenderen Betrachtung müssen die Ziffern 4 und 5 des § 5 aaO wegen ihrer einst ganz klaren Fassung unterzogen werden. Zunächst der Wortlaut:

"Das Strafgesetzbuch findet auf folgende, ausserhalb des chinesischen Hoheitsgebietes begangene Delikte entsprechende Anwendung:

1) 2) 3) 4) Fälschung von Wertpapieren gemäss den §§ 201 und 202

5. Fälschung von Urkunden und Stempeln gemäss den §§ 211, 216 und 218".

Der Wortlaut der vorstehenden Bestimmungen gibt in doppelter Hinsicht zu Fragen Anlass. Einmal ist der unklare Ausdruck "Fälschung" (we-dsau) eindeutig festzulegen und zum anderen ist zu klären, ob für die Ziffern 4 und 5 das Realitätsprinzip oder das Universalitätsprinzip Anwendung findet.

Das 13. Kapitel trägt die Überschrift: "Fälschung (we-dsau) von Wertpapieren" und behandelt in allen seinen Bestimmungen (§§ 201-205) die fälschliche Anfertigung (ebenfalls we-dsau!) und die Verfälschung (biän-dsau). Es erscheint nun zunächst zweifelhaft, ob § 5 Ziffer 4 sich auf den Sammelbegriff oder ausschliesslich auf den Tatbestand der fälschlichen Anfertigung bezieht. Der Wortlaut von Ziffer 5 ist aus demselben Grunde unklar. Vom praktischen Gesichtspunkt aus betrachtet ist eine zu enge Auslegung abzulehnen, sie wäre nicht mit dem Willen des Gesetzgebers in Einklang zu bringen, der die Sicherheit des Geldverkehrs vor Angriffen schützen wollte. Hierbei kann es gleichgültig sein, ob die Fälschung eine fälschliche Anfertigung oder Verfälschung der im Gesetz geschützten Rechtsgüter darstellt, da in derartigen Fällen die Gefahr einer Schädigung des Volksvermögens regelmässig vorliegt.

Wie bereits erwähnt, besteht weiterhin die Frage, ob bei Auslandsdelikten, die in den Ziffern 4 und 5 des § 5 erwähnt werden, ausschliesslich die inländischen oder auch die ausländischen Rechtsgüter geschützt werden sollen. Eine Antwort hierauf kann erst nach eingehender Untersuchung der geschützten, einzeln im Gesetz aufgezählten Rechtsgüter gefunden werden. An der Bekämpfung der Fälschung ausländischer Staatspapiere und Aktien (§ 201), Privaturkunden (§ 211, — die öffentlichen Urkunden des § 212 sind nicht mit einbezogen worden —), Siegel und Stempel (§ 218) sowie an dem Schutze vor mittelbarer Falschbeurkundung im Auslande kann unter Umständen ein Staat aus wirtschaftlichen Gründen interessiert sein. Dennoch erscheint mir eine derart weitgehende Regelung nicht ganz unbedenklich. Schwieriger noch liegt der Fall bei den §§ 202 und 216. Es ist kaum anzunehmen, dass ein Staat ausländische Postwertzeichen und Stempelsteuermarken so weitgehend zu schützen



gewillt ist, zumal deren wesentlicher Zweck in der Befriedigung innerstaatlicher Finanzbedürfnisse liegt. Schliesslich gibt noch die Erwähnung des § 216 aaO, der das Indenverkehrbringen der in den §§ 210 bis 215 gefälschten Objekte unter Strafe stellt, zu weiteren Bedenken Anlass. Es werden auch die §§ 212 und 213 in den gesetzlichen Tatbestand mit einbezogen werden. Hieraus ergibt sich die Rechtslage, dass sowohl im Falle der Fälschung der im § 212 geschützten Rechtsgüter (Zeugnisse, Pässe und dgl.) als auch im Falle der wissentlichen Fälschbeurkundung durch Beamte (§ 213) das Universalitätsprinzip nicht zur Anwendung gelangen kann, da diese Delikte im § 5 nicht erwähnt worden sind. Demgegenüber wird in derselben Bestimmung der § 216 ausdrücklich mit aufgeführt. Diese Tatsache kann — zunächst rein formal betrachtet — nur den Sinn haben, lediglich das Indenverkehrbringen der in den §§ 212 und 213 geschützten Rechtsgüter dem Universalitätsprinzip zu unterwerfen, das für die Fälschung allein nicht gilt, obwohl doch gerade an der Abwehr der im Auslande begangenen Pass- und Zeugnisfälschungen der Staat zum mindesten ein ebenso grosses Interesse haben muss wie an dem Schutz vor gefälschten ausländischen Stempelsteuermarken. Es bleibt daher dem Obersten Gerichtshof in Nanking in dieser Richtung hin Klarheit zu schaffen, viel zu tun übrig.

Nach § 7 aaO werden mit Ausnahme der oben erwähnten Auslandsdelikte, die übrigen im Inlande nur dann bestraft, wenn der Täter ein chinesischer Staatsangehöriger ist und ausserdem eine Gefängnisstrafe von mehr als

3 Jahren angedroht wird, allerdings nur unter der Voraussetzung dass das Delikt im Staate des Tatortes ebenfalls unter Strafe gestellt ist. Im früheren chinesischen Strafgesetzbuch (§ 7) war der Kreis der zu verfolgenden Auslandsdelikte, die von Chinesen begangen werden, erheblich grösser, da alle Delikte, die mit Gefängnisstrafen bis zu 3 Monaten herab bedroht waren, mit einbezogen waren. Andererseits hat im neuen Strafrecht insofern eine Erweiterung des Verfolgungsrechts stattgefunden, als auch dann gegen Ausländer vorgegangen wird, wenn sie bei Begehung von Delikten, die mit Strafen von über 3 Jahren Gefängnis bedroht sind, die Rechtsgüter chinesischer Staatsangehöriger verletzen (§ 8 aaO).

Eine im Auslande bereits abgeurteilte Tat kann gemäss § 9 aaO im Inlande nochmals verfolgt werden, ist jedoch die Strafe schon ganz oder teilweise verbüsst, so "kann" auch von den chinesischen Gerichten die Strafe ganz oder teilweise erlassen werden. Es besteht nach dem Wortlaut des Gesetzes kein Verfolgungszwang, vielmehr ist die Einleitung des Verfahrens oder der Straferlass, sowie die Strafmilderung in das von Zweckmässigkeitserwägungen abhängige Ermessen der Staatsanwaltschaft bez. der Gerichte gestellt.

Abschliessend sei noch darauf hingewiesen, dass die Bestimmungen des Allgemeinen Teils des Strafgesetzbuches (z. B. Versuch, Teilnahme) gemäss § 11 aaO grundsätzlich auch für alle Rechtsverordnungen gelten, sofern diese nicht eine Sonderbehandlung vorschreiben.





# ÉTUDE SUR LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA CHINE, 1864-1932

par CHAO ZOO BIANG

des thés de Chine falsifiés par coloration (166). Si nous envisageons la variation des prix de thés par piculs, nous voyons que dans la période de 1862 à 1866 le prix moyen par picul fut : 25,18 taëls pour le thé noir et 33,46 taëls pour le thé vert ; dans la période de 1921 à 1926, le prix moyen par picul fut : 29,74 taëls pour le thé noir et 32,14 pour le thé vert, et en 1915 le prix du thé noir ainsi que le prix du thé vert battirent le record. Pour le thé noir, il fut de 41,32 taëls, et pour le thé vert de 51,96 taëls. D'autre part, le thé noir atteignit le prix le plus bas en 1881 avec 16,01 taëls par picul, et le thé vert en 1891 avec 17,15 taëls par picul. Or, dans une période aussi longue, les nombres-indices du prix des autres marchandises augmentèrent au moins de plusieurs fois, tandis que le prix du thé noir n'avança qu'un peu et que le thé vert

ne put maintenir son prix original. Cela revient à démontrer la difficulté éprouvée par le commerce de thé de la Chine (167). Pour conclure, nous observons les principaux débouchés de thé chinois dans les années les plus proches. Voici un tableau de l'exportation de thé chinois à destination des principaux pays de consommation pour 1932 et 1933, en rappelant que dans l'année 1932 l'exportation totale fut de 228.248 piculs pour le thé vert ; de 76.523 piculs pour le thé noir ; de 136.809 piculs pour les briques de thé, de 7.894 piculs pour les autres sortes de thé. Donc, au total, elle fut de 539.474 piculs pour le thé vert ; de 115.370 piculs pour le thé noir, de 190.799 piculs pour les briques de thé, de 43.295 piculs pour les autres sortes de thé. Donc, au total, elle fut de 599.938 piculs (168).

Désignation		Russie	Afrique	Etats-Unis	Angleterre	Indes	Hong-Kong	France
1932	Thé vert .....	7.778	151.953	30.512	493	16.447	3.568	15.13
	Thé noir.....	1.141	14.416	17.273	28.510	3.527	2.867	3.22
	Briques de thé ...	226.798					5	
	Autres sortes .....		18	1.128	516	79	5.970	5
Total .....		235.717	166.387	48.914	29.518	20.054	12.411	18.41

Désignation		Russie	Afrique	Etats-Unis	Angleterre	Indes	Hong-Kong	France
1933	Thé vert .....	12.632	163.963	35.671	1.889	18.402	3.523	11.72
	Thé noir.....	20.028	3.377	26.783	35.853	99	5.364	3.26
	Briques de thé ...	190.463					8	
	Autres .....	21.550	8	764	12.810		6.645	6
Total .....		244.673	167.348	63.218	50.553	18.502	15.540	15.04

Par ce tableau dont les pays sont rangés par ordre d'importance, dans notre exportation de thé (unité-picul), nous voyons que plus de la moitié de l'exportation de thé vert fut absorbé par l'Afrique, ensuite on compte les Etats-Unis ; pour le thé noir, l'Angleterre maintint encore sa première place, et les Etats-Unis occupèrent la seconde, tandis que les briques de thé sont toutes à destination de la Russie. Pour plus de netteté, nous résumons ici les phases de variation du commerce du thé pour les quatre premiers pays du tableau ci-dessus. La Russie qui se classe le second pays du monde pour la consommation du thé, occupa souvent la première place dans notre exportation ; par exemple, en 1913, l'exportation totale de thé chinois fut de plus de 1,44 million de piculs, dont plus de 0,9 million de piculs furent représentés par la Russie, c'est-à-dire qu'elle s'adjugea 63 % de l'exportation totale de thé ! D'un autre côté, le thé chinois se procura souvent 80 % de l'importation totale de thé dans la Russie. Pour la période de 1898 à 1902, l'importation moyenne de thé en

Russie fut de 0,89 million de piculs, dont 0,66 million de piculs pour la Chine. En 1910 le pourcentage que la Chine représenta par rapport à l'importation totale de thé en Russie tomba à 65 à cause du développement du thé des Indes et de Ceylan. Pendant la grande guerre, la révolution russe réduisit au minimum l'exportation de thé chinois à destination de la Russie. D'où la grande diminution brusque dans l'exportation totale de thé en Chine en 1918 et en 1920. L'échange normal entre la Russie soviétique et la Chine reprit en 1923 et depuis cette année l'exportation de thé de la Chine s'accrût rapidement. D'après la rapidité du développement de 1926 à 1928, on escomptait que le plus haut niveau atteint au temps de l'Empire russe serait encore atteint en 1930. Malheureusement, l'événement du chemin de fer de l'Est chinois porta un coup sérieux à l'exportation du thé de Chine. En même temps le thé vert du Japon, de même que le thé noir des Indes et de Ceylan est victorieusement apparu sur le marché russe. En 1927, l'exportation de thé japonais à desti-

(166) Voir : Quarterly journal of science, Wu-Han university, Wuchang-China, vol. IV, n° 1, p. 90.

(167) Voir : Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 5, n° 5, p. 33.

(168) *Id.*, vol. 6, n° 6, pp. 30-2.



nation de la Russie fut d'un million de livres ; en 1928 de 1,4 million de livres et en 1929 de 3,3 millions de livres ; tandis que pour les années récentes, l'exportation annuelle de thé chinois à destination de la Russie descendit à près de 0,3 million de piculs. Pour ce qui est de l'Afrique du Nord, elle consomme annuellement 160.600 piculs du thé vert de Chine valant environ 10 millions de taëls. Les Africains préférant le thé vert de Chine au thé noir des Indes et de Ceylan, le marché de l'Afrique septentrionale fut accaparé par la Chine dès avant 1930. Toutefois, dans le but de réaliser un bénéfice irraisonnable, les compagnies étrangères de thé en Chine y firent entrer des thés colorés de qualité médiocre. Par mesure d'hygiène, le gouvernement africain a publié une ordonnance interdisant leur importation en Afrique du Nord. Ce fut pour le thé japonais l'occasion de s'ouvrir le marché africain en battant en brèche les thés chinois. Le commerce direct n'existant pas entre les commerçants chinois et les marchands africains, la Chine n'a pu se justifier des calomnies portées contre elle par le Japon, et montrer au public africain la qualité réelle du thé chinois. Ainsi, le thé chinois diminuait en Afrique du Nord, à mesure que le thé japonais s'y imposait. Si nous nous rappelons que quarante ans auparavant l'exportation de thé japonais était de même dominée par les compagnies étrangères et que c'est en 1887 que le Japon commença l'échange direct avec les pays de consommation de thé, il saute aux yeux que le thé japonais dut surtout son succès à l'échange direct. En outre, autrefois, le thé chinois était transporté en Afrique du Nord via Londres. L'inconvénient éprouvé par les marchands africains les amena à établir le mode actuel d'échange. Ils voulurent faire disparaître l'exploitation des compagnies étrangères de thé chinois et réaliser la collaboration avec les commerçants chinois pour l'amélioration de la préparation et pour le développement futur du commerce ; dans ce but, et pour trouver le moyen de remédier à la concurrence du thé japonais, les marchands africains de thé chinois envoyèrent plusieurs lettres à Changhaï. La Chine se vit obligée de les laisser de côté par suite de sa situation économique, et à cause de l'état de domination des compagnies étrangères de thé en Chine, domination qu'il est difficile, au moins pour l'instant, d'éliminer ou même de corriger (169). Pour les Etats-Unis, ancien pays importateur de thé chinois, la Chine fut longtemps maîtresse du marché. Par exemple, en 1850, l'exportation de thé aux Etats-Unis fut de 316.910 piculs dont 96 % furent représentés par le thé chinois, alors que les thés des Indes et de Ceylan ne représentaient que 3 %. Ensuite l'exportation annuelle de thé chinois varia entre 0,2 et 0,3 million de piculs. En 1834, elle monta brusquement à 0,4 million de piculs. Depuis 1897 où le gouvernement des Etats-Unis promulgua le règlement interdisant l'importation des thés de qualité médiocre, le thé japonais en profita pour s'imposer sur le marché américain. Les thés des Indes et de Ceylan y firent aussi concurrence au thé chi-

nois. Donc, pour ces dernières années, l'exportation de thé chinois à destination des Etats-Unis est bien au-dessous de celles des Indes, de Ceylan et du Japon. Par exemple, en 1930, l'exportation de thé chinois à destination des Etats-Unis fut de 64.670 piculs représentant 7,62 % de l'importation totale de thé des Etats-Unis et en 1931 elle fut de 82.040 piculs représentant 9,46 %. Quant à l'Angleterre, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'importation annuelle de thé chinois y fut de près de 0,3 million de piculs. En 1880 elle atteignit la quantité la plus forte : 1.456.000 piculs. Puis, l'Angleterre favorisa par tous les moyens le développement des thés des Indes et de Ceylan. En 1888, année où l'Angleterre célébra le quarante-cinquième anniversaire de l'importation en Angleterre de thés des Indes, la quantité de thés des Indes et de Ceylan était déjà égale à celle du thé chinois. Depuis cette année, l'exportation de thé chinois à destination de l'Angleterre diminua considérablement. En 1905, l'importation de thé en Angleterre fut de 1.941.364 piculs, dont 48.142 piculs qui ne représentèrent plus que 2,5 % provenant de la Chine. Quant à ces dernières années, elle n'atteignit même pas 1 %. La valeur actuelle de l'exportation de thé chinois en Angleterre diminua de même. Par exemple, en 1931 elle fut de 3.473.855 taëls et en 1932 de 1.935.243 taëls seulement (170).

III. — *Fèves, pois et leurs dérivés.* — La production des fèves et des pois est très importante en Chine, surtout en Mandchourie. A l'état normal, leur production annuelle en Chine est estimée à 230,84 millions de piculs, dont 83,72 millions de piculs sont représentés par la Mandchourie (171). La majeure partie de la production des pois en Mandchourie est destinée à l'exportation. Parmi toutes ces sortes, le soya ou pois chinois revêt une importance considérable. Ensuite on compte les haricots de toutes les couleurs, le petit pois, la grosse fève et les lentilles (172). Leur exportation prend trois formes : en graines, en huile et en tourteaux. Les derniers étant les résidus laissés après l'extraction de l'huile. En 1884, leur exportation n'était encore que peu importante. On peut même dire qu'avant 1890 leur commerce fut uniquement destiné à la consommation intérieure. Il consista principalement dans le transport des tourteaux de Nieoutchang en Chine du Sud où ces tourteaux furent utilisés comme engrais pour le champ de cannes à sucre. Dans notre commerce extérieur, la valeur de leur exportation ne dépassa 1 % de la valeur totale de l'exportation générale qu'à la date de 1892. Après cette année, leur augmentation dans notre exportation fut plus rapide, sauf pour l'année 1895 où la guerre sino-japonaise la réduisit à peu de chose. La Mandchourie, source importante de cette exportation, souffrit de cette guerre, plus que les autres parties de la Chine. En 1898, leur exportation fut estimée à près de 8 millions de taëls représentant 4,9 % de la valeur totale de l'exportation générale ; en 1899 elle fut de 9,4 millions de taëls

(169) Voir : Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 5, n° 12, pp. 42-3.

(170) Voir : Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 5, n° 5, p. 34.

(171) Voir : Annuaire de Shum Pao pour 1934, p. 810.

(172) Wu Yu Kan : Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. II, p. 127.



représentant 4,8 % de l'exportation générale, et en 1907 de 12,5 millions de taëls représentant 4,8 % de l'exportation générale. Leur exportation fut surtout poussée à destination du Japon où les tourteaux furent utilisés comme engrais pour la rizière. En 1908 une maison japonaise de commerce nommée « Mitsui Kaisha » entreprit une exportation d'essai de cette sorte de marchandise de la Chine à Londres. Elle eut un succès très remarquable. Car ces marchandises y arrivèrent par hasard juste au moment où il y eut un déficit de graines de coton et de graines de lin dans l'Occident. Les savonneries de la Grande-Bretagne semblent avoir accepté « l'huile de pois comme succédané ». La demande augmenta à tel point que pour la nouvelle saison (1909-1910), cinquante bateaux à vapeur furent affrétés pour en charger à Dairen et à Vladivostok. Après 1908, non seulement il y eut une augmentation dans leur exportation, mais aussi dans l'exportation des graines oléagineuses des autres plantes. En 1909 leur exportation se chiffrâ par un total de 52,2 millions de Haikwan taëls représentant 15,4 de l'exportation générale. Ce chiffre étant plus grand que la valeur totale de l'exportation du thé. En 1910 il y eut quelque diminution ; mais leur exportation moyenne de 1910 à 1913 fut environ de 50 millions de taëls, et en 1913 elle forma 12,9 % de l'exportation générale. Rappelons que l'huile de pois apparut pour la première fois avec 713.547 piculs valant 5.834.370 taëls dans le rapport de la douane maritime pour 1911, et que les tourteaux de pois y apparurent pour la première fois en 1894 avec 510.559 piculs valant 508.136 taëls. En 1913, la valeur des pois en graines fut de 23.296.876 taëls ; celle de l'huile de 3.732.012 taëls et celle des tourteaux de 24.962.787 taëls. En somme, leur exportation fut de 51.991.675 taëls. Tant dans la Chine que dans le Japon le pois est un article important d'alimentation. L'huile est utilisée pour la cuisine et les tourteaux pour l'engrais. En Occident, on exprime l'huile des pois. Leur usage est varié ; on l'emploie surtout dans les savonneries. Donc, dans l'exportation de la Chine, le taux d'augmentation des pois en graines fut pendant un certain temps plus grande que celle de l'huile de pois. Pour 1913 et les années précédentes, le Japon et la Grande-Bretagne furent les importateurs principaux de pois en graines ; l'huile de pois fut envoyée principalement à la Belgique et au Japon qui lui absorba aussi tous les tourteaux de pois exportés. Durant les années 1915-1919, le principal facteur d'augmentation de l'exportation générale fut l'accroissement dans l'exportation des pois et de leurs dérivés. Ne parlant que des pois en graines, l'exportation pendant ces années en fut augmentée de plus de 50 % comme quantité et la valeur de plus de 100 %. En 1918 l'exportation des pois et leurs dérivés fut plus grande que celle de la soie grège et, en 1921, leur exportation représenta 15,6 % de l'exportation générale. Ce pourcentage fut environ égal à celui de la soie grège. Il est à noter que dans le commerce des dérivés de pois, il y eut deux importants changements : 1° une considérable augmentation de l'exportation de l'huile de

pois ; en 1913 la valeur de son exportation fut encore de 3,7 millions de taëls ; en 1918 elle arriva à presque 25 millions de taëls ; 2° une non moins grande augmentation dans l'exportation de l'huile à destination des Etats-Unis : elle fut de 2,7 millions de taëls en 1916 et de 23,5 en 1918. Mais en 1921 les Etats-Unis en importèrent moins d'un million de taëls. Cette diminution était due, en partie, aux changements dans les tarifs d'importation des Etats-Unis. Toutefois, si nous rendons compte de la grande diminution de l'exportation totale de l'huile de la Chine depuis 1919 jusqu'à 1921, nous avons à tenir compte d'un fait général qui se développa avec la guerre et décru aussitôt la paix. C'est-à-dire que la guerre amena une forte augmentation de l'utilisation de l'huile végétale dans l'Occident et dans la période de la guerre, le fret étant très élevé et les graines très grosses, le développement des industries d'expression d'huile en fut stimulé dans tous les ports de l'Orient. Cela fut vrai pour la Chine, le Japon, les Indes et les Iles Pacifiques. Durant les années où l'exportation de l'huile fut la plus élevée, les armateurs du Japon en furent les grands bénéficiaires. Toutefois, la paix rétablie, il semblait que la plupart des pays orientaux dût abandonner ces industries d'expression d'huile par la disparition des conditions favorables de la guerre. A cela il faut ajouter le rôle joué par le règlement anglais de réexportation mis en vigueur depuis 1917 (173). A partir de 1922 leur exportation se releva pourtant considérablement. L'exportation de pois en graines monta de 18.383.117 piculs valant 52.783.424 taëls en 1923 à 29.534.170 piculs valant 97.778.895 taëls en 1927 ; celle de l'huile de pois monta aussi de 2.126.928 piculs représentant 17.688.623 taëls en 1923 à 2.469.734 piculs représentant 27.683.515 taëls en 1927, sauf pour l'année 1925 où l'exportation de l'huile de pois s'amointrit à 1.989.302 piculs, en raison de la concurrence de l'huile russe dans les marchés occidentaux ; et celle des tourteaux de 24.785.869 piculs occupant 56.866.201 taëls en 1923 à 26.054.926 piculs occupant 70.009.382 taëls en 1926. En d'autres mots, en 1926, l'exportation totale des pois et de leurs dérivés représenta un cinquième de l'exportation générale quant à la valeur. En 1928 elle fut de 213.698.636 taëls dont 147.342.595 pour les pois en graines ; 10.369.622 pour l'huile de pois et 55.986.419 taëls pour les tourteaux. De 1929 à 1931 elle diminua quelque peu. Néanmoins, en 1931, elle se maintint encore à une valeur de 209.843.895 taëls dont 138.227.583 pour les pois en graines (174) ; 54.625.026 pour les tourteaux et 16.991.286 taëls pour l'huile de pois (175). Mais en 1932, elle descendit brusquement à 79.655.219 taëls dont 51.224.929 pour le pois en graines ; 23.626.875 pour tourteaux ; et 4.803.415 pour l'huile de pois. Cette grande diminution avait pour cause l'occupation par la force de la Mandchourie par le Japon en septembre 1931. Or, la Mandchourie occupait en général un dixième de l'importation générale de la Chine et plus du tiers dans son exportation totale. Depuis le mois de juillet 1932 les rap-

(173) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. IV, p. 87 ; ch. V, pp. 146-8 ; ch. VI, pp. 191-2.

(174) Voir Annuaire de Shum Pao pour 1934, p. 779.

(175) Voir : Rapport du Bureau de commerce extérieur attaché au Ministère de l'Industrie de la Chine pour le dernier semestre de 1932, p. 54.



ports des stations douanières en Mandchourie nous ont manqué; c'est-à-dire que les chiffres de la Chine, postérieurs à cette date, ne comprennent plus ceux de la Mandchourie. Pour constater le grand rôle joué par la Mandchourie dans ce trafic, l'annuaire de Shum Pao de 1934 nous apprend que la valeur pour les pois en graines de la période de janvier à juillet 1933 ne fut que 2,86 % par rapport à celle de la même période en 1932; et la valeur pour les tourteaux ne fut que 0,26 % (176). Ainsi, parmi les listes des plus importantes marchandises de nos exportations générales annuelles d'après 1932, l'exportation de pois et leurs dérivés qui avait tenu le premier rang depuis 1917 à 1932 ne pouvait pas trouver même une place.

IV. — *Huile de bois ou huile de tung de Chine.* — L'huile de bois est un produit particulier à l'Asie, et surtout à la Chine. Les provinces les plus renommées de production de l'huile de cette sorte sont Sseu-Tchouan, Hounan et Houpei; ensuite viennent Kouang-si, Tchö-Kiang, Kouei-Tchéou et Shen-si; enfin on compte Ngan-Kowei, Kiang-si et Fou-kien. En Chine, l'huile de bois est utilisée pour enduire les parapluis en papier, les maisons, les bateaux et les ouvrages de bois; pour la préparation des vernis, des peintures, des mastics, des toiles cirées, des papiers huilés, des combustibles, des emplâtres et des produits imperméables. Dans l'Occident, elle est utilisée comme adjuvant siccatif dans la fabrication des peintures et vernis, ainsi que pour la préparation des produits isolants, des caoutchoucs factices, des imitations de peau, des substances glutineuses, de l'encre lithographique, des linoléums et des substances ignifuges. En outre, on fabrique l'encre de Chine avec sa fumée (177). Le marché le plus important pour l'exportation de cette huile de Chine est Hankéou où se concentrent les huiles de bois de Sseu-Tchouan, Hounan, Houpei, Shen-si et Kouei-Tchéou, alors que les huiles de bois de Ngan-howei, Kiang-si et Tchö-kiang se concentrent à Changhaï et que celles de Kouang-si et Yunnan se concentrent à Hong-Kong pour être destinées à l'étranger. Notre exportation de l'huile de bois commença en 1869. A cette époque la quantité exportée fut très petite et uniquement destinée aux Etats-Unis. En 1912 elle fut de 582.815 piculs pour une valeur de 5.823.204 taëls. De 1913 à 1918, elle fléchit légèrement; en 1913 elle fut de 463.647 piculs pour une valeur de 4.001.503 taëls; en 1915, elle fut de 310.344 piculs d'une valeur de 3.012.343 taëls et en 1918, de 488.852 piculs avec une valeur de 5.975.926 taëls. A partir de 1919, elle augmenta rapidement, sauf en 1920 et 1921. Elle est passée de 613.455 piculs représentant 7.960.968 taëls en 1919, à 1.094.299 piculs représentant 23.302.221 taëls en 1928. Pendant 1931 et 1932 elle fut annuellement de 800.000 piculs. Mais en 1933 elle a battu

le record avec 1.246.847 piculs représentant 15.495.226 taëls. En somme les Etats-Unis en absorbent 70 % et souvent ces huiles de bois y furent transportées par leurs bateaux-citernes. Ainsi, l'exportation de l'huile de bois de la Chine dépend étroitement de la somme absorbée par les Etats-Unis. En discutant le marché de consommation des Etats-Unis, nous savons qu'en 1905 les Etats-Unis importèrent une grande quantité de semences d'aleurites de Chine pour pratiquer une culture d'essai dans Tallahassee de la Floride. En 1913, cette culture d'essai obtint un résultat encourageant, et depuis cette année, la culture d'aleurite et l'industrie d'extraction de l'huile de bois se sont développées fortement dans le midi des Etats-Unis. Au dire de Mr. Annold, un conseiller de commerce extérieur des Etats-Unis, la Chine ne possède pas encore l'organisation commerciale nécessaire devant l'instabilité politique et la taxation excessive du gouvernement de la Chine, les marchands d'huile de bois de la Chine ne s'occupent ni de l'amélioration de la production, ni de la qualité de l'huile de bois. Mais ils cherchent à tirer un grand parti de la demande étrangère qui est, ou quand elle est par hasard, en augmentation, en côtant le prix très haut, sans aucune préoccupation de la répercussion sur les débouchés étrangers. Par exemple, il y a treize ans, les commerçants profitèrent de l'instabilité politique le long du Fleuve Bleu et élevèrent brusquement le prix de l'huile de bois d'au moins 42 taëls par picul sous prétexte de manque d'offre. C'est dans ces conditions que les Etats-Unis se sont vu obligés de la produire eux-mêmes. Les fabricants américains préféreraient être fournis par la Chine si l'huile de bois de la Chine conservait sa qualité pure et stabilisait son prix (178). De plus, en France, la majorité des industriels utilisent de préférence l'huile de bois de la Chine pour la préparation des teintures et vernis, car elle leur garantit toujours le succès (179). En somme, avec son utilisation générale dans des industries modernes et son débouché ne serait pas trop menacé si les marchands chinois arrivaient à faire disparaître les entraves artificielles citées plus haut. Ses débouchés en 1917 furent dans l'ordre d'importance: les Etats-Unis (y compris Honolulu), le Hong-Kong, l'Angleterre, la France, le Canada, le Japon, la Russie, l'Italie, l'Australie, Java, Singapour, le Siam, la Corée, les Philippines et Macao. En 1919, au nombre de ces pays s'ajoutent l'Indochine, le Danemark, les Pays-Bas, la Belgique et l'Autriche. En 1931, les pays de débouché furent au nombre de 26. Toutefois, les pays les plus importants furent toujours les Etats-Unis, le Hong-Kong, l'Angleterre et les Pays-Bas. Sur la quantité totale de 864.864 piculs valant 20.416.102 taëls, les Etats-Unis occupèrent 549.600 piculs représentant 13.375.152 taëls; le Hong-Kong occupa 83.581 piculs représentant 1.325.321 taëls; l'Angleterre 99.632 piculs représentant 2.460.863 taëls; les Pays-Bas, 45.464 piculs

(176) Voir: annuaire de Shum Pao, 1934, p. 779.

(177) Voir: Bulletin mensuel de l'agence économique de l'Indochine, 7<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 8 (nouvelle série) sept. 1934, p. 361. Voir aussi: Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 6, n<sup>o</sup> 8, pp. 70-71; rapport pour le dernier semestre 1932 du Bureau du commerce extérieur de la Chine, p. 57.

(178) Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 6, n<sup>o</sup> 11, p. 50-2.

(179) Voir: Bulletin de l'agence économique de l'Indochine; 7<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 8 (nouvelle série), sept. 1934, p. 361.



représentant 1.132.059 taëls, et les autres pays 86.587 piculs représentant 2.122.707 taëls (180). La valeur par picul de cette année varie entre 30 et 33 dollars (181).

V. *Œufs et leurs dérivés*. — L'élevage des poules et des canards est une sous-profession des paysans de la Chine. Donc, les œufs, non seulement de poules, mais encore de canards, peuvent satisfaire aux besoins, tant de la Chine que des pays étrangers. Mais avant 1900, notre exportation d'œufs fut tellement peu importante que l'inspecteur de la douane maritime ne lui accorda pas même une place dans ses rapports annuels. A cette époque, on ne connaissait que les œufs frais et les œufs avec les coques conservés et salés. Les premiers furent principalement exportés à destination du Japon, et les derniers à destination de Hong-Kong, de l'Angleterre et des Etats-Unis. A partir de 1903, nous en avons les chiffres dans les annuaires de la douane maritime. Même en cette année, l'exportation des œufs est rapportée avoir été d'une valeur de 1.326.201 taëls. Il est essentiel de signaler que pour les mettre à l'abri des causes d'altération spontanée, un Anglais établit une usine de conservation des œufs par l'emploi de différents procédés non nocifs, à Wou-Hou dans la province de Ngan-Hawei. Après, en 1901, une usine de cette sorte fut établie à Hankéou par un Allemand. Aussi, à partir de 1909, il y eut quelques usines de préparation des œufs, établies par des Chinois, à Changhaï, à Tsing-tao et à Fou-Tchéou. Au début, l'Allemagne avait besoin de jaunes secs en forme de grain préparés par la simple dessiccation sur un plat d'aluminium, dans une chambrette sèche et chaude, contenant de 3 à 4 % d'eau. Ce jaune d'œuf sec peut être employé dans la fabrication des biscuits et autres pâtisseries; les Etats-Unis avaient besoin du jaune sec en forme de poudre. Il était préparé dans une chambrette chaude par l'évaporation après avoir été battu à la machine, jusqu'au point de saturation. Il sert aussi dans l'industrie alimentaire. L'Angleterre avait besoin pour les pâtisseries du jaune humide, renfermant 25 % d'eau et de 10 à 14 % de glycérine. En outre, on envoie à l'Occident, surtout aux Etats-Unis, le jaune congelé sans aucun antiseptique. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie et la Belgique nous achètent aussi le

jaune humide avec antiseptique préparé par les procédés suivants : 1<sup>o</sup> pour l'alimentation, on lui adjoint 1,5 % d'acide borique; 2<sup>o</sup> pour la confiserie, on lui donne de 6 à 8 % d'acide borique, de 10 à 12 % du sel et 10 % d'acide benzoïque de soude, et, 3<sup>o</sup> pour la tannerie des peaux de gants, on lui donne 12 % du sel et 0,8 % d'acide borique. Pour l'albumine, on prépare le blanc sec par la dessiccation en chambre chaude après filtrage et fermentation suffisante, ou encore par un procédé plus simple. Le blanc humide ou congelé est préparé sans antiseptique. Quant aux œufs entiers, on les traite de même par dessiccation ou par évaporation, à l'état humide, et congelé. Ajoutons que les œufs de poules entiers traités par évaporation sont surtout exportés à destination des Pays-Bas, et de l'Allemagne et entrent notamment dans la fabrication des pâtisseries (182). De 1916 à 1919, en raison même de leur grande utilité, les exportations d'œufs évaluées en Haikwan taëls furent doublées. C'est-à-dire que de 469.469 piculs valant 9.360.640 taëls, en 1916, elles montèrent à 794.388 piculs valant 22.371.213 taëls en 1919. Elles fléchirent ensuite pendant quelques années. Mais en 1925 elles atteignirent un million de piculs pour une valeur de 25.331.723 taëls. De 1926 à 1928, leur quantité retomba au-dessous d'un million de piculs, quoique leur valeur dépassa 25.331.723 taëls. En 1931, celle-ci monta à 37.757.544 taëls. Mais ces exportations furent réduites dans la période de dépression pour descendre en 1932 à 28.408.915 taëls. Cela, pour trois causes particulières. D'abord, l'augmentation des droits d'importation pour ces produits, notamment au Mexique, en Allemagne, aux Etats-Unis et en Angleterre; ensuite, la concurrence de la Russie, des Pays-Bas et du Danemark, et, enfin, les frets surélevés de Chine en Europe et les taxes excessives imposées par le Gouvernement chinois. Si nous envisageons leur distribution dans les pays, nous voyons qu'en 1932 le jaune sec et l'albumine sèche furent principalement exportés à destination de l'Angleterre et des Etats-Unis; les œufs entiers non traités presque exclusivement en Angleterre; les œufs frais surtout à Hong-Kong, puis en Angleterre. Le tableau que nous reproduisons ci-après en donne le détail (183).

	Blanc sec		Jaune sec		Jaune humide et congelé	
	Quantité piculs	Valeur taëls	Quantité piculs	Valeur taëls	Quantité piculs	Valeur taëls
Angleterre.....	13.370	1.610.028	2.617	137.674	24.882	591.592
Hong-Kong .....						
Allemagne.....					56.933	1.275.430
Etats-Unis .....	12.560	1.724.424	11.233	533.008	4.012	80.228
Autres pays .....	17.212	2.080.431	25.798	1.249.036	67.420	1.456.088
Total .....	43.142	5.414.883	39.648	1.919.718	153.247	3.403.338

(180) Voir : Rapport du dernier semestre 1932 du Bureau du commerce extérieur de la Chine, p. 58.

(181) Voir : *id.*, p. 57 (un taël : 1,47 dollar).

(182) Voir : Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 6, n° 8, pp. 59-66.

(183) Voir : Rapport pour le dernier semestre de 1932 du Bureau du Commerce extérieur de la Chine, pp. 32-3.



	Œufs entiers sans coquilles		Œufs entiers avec coquilles		Œufs non autrement dénommés	
	Quantité piculs	Valeur taëls	Quantité piculs	Valeur taëls	Quantité piculs	Valeur taëls
Angleterre.....	537.056	11.056.588	107.479	1.242.371		1.137.208
Hong-Kong.....			142.464	1.479.916		
Allemagne.....	30.372	534.546	311.427	349.703		179.778
Etats-Unis.....	17	330				5.560
Autres pays.....	21.069	428.492	60.157	699.335		557.143
Total.....	588.514	12.019.956	341.797	3.771.325		1.879.695

VI. *Peaux et fourrures.* — L'exportation des peaux de la Chine commença vraisemblablement en 1861. Dans les annuaires de la douane nous trouvons qu'en 1868 l'exportation de peaux était évaluée à 78 taëls. En 1875, elle n'était d'ailleurs encore que de 4.272 taëls. Mais en 1876 elle monta brusquement à 126.494 taëls, et en 1877 à une valeur de 453.081 taëls. Car une grande partie du bétail fut tué pendant la famine qui marqua cette année. Néanmoins, depuis 1877, l'exportation de peaux augmenta graduellement. En 1886, elle fut évaluée à 996.247 taëls (185). Ensuite, elle oscilla entre 400.000 et 900.000 taëls. En 1894, elle atteignit, pour la première fois, un million de taëls. En 1895, elle retomba à 980.944 taëls. Mais de 1896 à 1906 elle augmenta d'année en année. Notons, en effet, 1.826.281 taëls pour 1896 et plus de 10 millions de taëls pour 1906. De 1907 à 1916, elle continua d'augmenter et battit le record en 1917 avec 27 millions de taëls. Cette période peut, du reste, être considérée comme magnifique dans l'histoire de l'exportation des peaux de la Chine. Elle tendit fortement à fléchir ensuite. En 1918, elle se maintint encore à une valeur de 20 millions de taëls; mais en 1926 celle-ci tomba à 8.981.080 taëls. En 1927, elle remonta néanmoins à 10 millions de taëls et même, en 1928, à 20.140.508 taëls. Malheureusement, depuis 1929 elle tendit à diminuer de nouveau. Elle fut cette année-là de 13.261.633 taëls; en 1930, de 7.464.565 taëls, et en 1931 de 7.270.548 taëls. Les causes de cette diminution reposent sur la guerre civile de cette période qui a notablement entravé leur production, la qualité non améliorée qui a rendu leur débouché à l'étranger plus difficile, et le nombre grandissant d'usines de préparation des peaux en Chine qui en réservèrent une importante quantité à leur consommation propre. Dans le cadre de cette exportation, il convient de distinguer les peaux des gros bovidés qui comprennent l'ensemble des gros cuirs : peaux de bœufs, de buffles, de génisses, de vaches et de veaux; les peaux de cheval et d'âne; les peaux de chèvre et les peaux de mouton. Ces peaux sèches et salées sont dirigées en balles sur l'étranger. Notons, de plus, que les peaux de gros bovidés occupent en général 90 % de la valeur totale de l'exportation annuelle

des peaux de la Chine. En 1906, les peaux de gros bovidés représentèrent 5.491.908 taëls avec 214.509 piculs. En 1910, elles furent de 10.618.616 taëls avec 374.608 piculs. En 1913, elles furent de 15.184.344 taëls avec 498.038 piculs. Elles augmentèrent ensuite progressivement, et en 1917 elles montèrent même à 17.367.572 taëls avec 477.099 piculs. Puis elles diminuèrent, et en 1924 elles ne représentèrent plus que 6.344.210 taëls pour 227.694 piculs. De 1925 à 1928 elles remontèrent de nouveau et passèrent de 231.268 piculs représentant 7.616.578 taëls à 431.219 piculs représentant 19.009.806 taëls. Depuis, elles sont de nouveau descendues. En 1929, elles furent de 12.263.603 taëls avec 278.618 piculs; en 1930, de 6.501.041 taëls avec 172.307 piculs, et en 1931 de 5.969.098 taëls avec 165.180 piculs. En les considérant séparément, nous savons que les peaux de bœufs sont très importantes dans l'industrie peaussière. Elles servent à la confection des semelles, des courroies, des harnais et servent aussi à l'ameublement. Les peaux de veau sont généralement destinées à la fabrication des tiges et des empeignes de chaussures, des ceintures, des sacs de fantaisie, des coffrets à ouvrage, etc. Les ports les plus importants de l'exportation des peaux de la Chine sont d'abord Hankéou, ensuite Tsing-tou, Kieou-Kiang, Mong-Tseu, Tien-Tsin et Nieou-tchang. Autrefois, les peaux de Chine étaient principalement destinées à l'Allemagne. Après la guerre, le Japon est devenu notre principal acquéreur. La quantité qu'il achète annuellement s'élève au quart de l'exportation totale des peaux, de la Chine. Les autres acheteurs sont Hong-Kong, l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Quant aux peaux de buffles, dont la qualité est inférieure à celles des bœufs, des vaches et des veaux, elles sont propres à la fabrication de carnassières et des enveloppes pour les machines de toute sorte. Les ports les plus importants pour leur exportation sont Hankéou, Canton, Kieou-Kiang, Changhaï, Tsinan-Tchéou et Wou-Hou. Leur débouché le plus important est Hong-Kong. Toutefois, il faut noter qu'Hong-Kong les réexporte en Angleterre, au Japon et en France. L'Allemagne, la Turquie, la Perse et l'Égypte sont aussi acheteurs de ces peaux. La Chine exporte de même les peaux de cheval,

(185) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. III, p. 51.



d'âne et de mulet. Elles servent à la fabrication des tiges de chaussures, des gants, des footballs. Leurs ports les plus importants sont Dairen et Tien-Tsin. Leurs pays importateurs sont le Japon, les Etats-Unis, l'Angleterre, Hong-Kong, la France et la Russie. Enfin, les peaux de chèvres servent à la confection des sacs de fantaisie, de boîtes à bijoux et de souliers de bonne qualité. Les ports qui les exportent sont notamment Hankéou, Tien-Tsin et Tchou-King. Leur pays d'importation le plus important est l'Amérique qui absorbe annuellement 90 % du total de leur exportation. La France vient ensuite avec la Belgique, le Japon, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie et Hong-Kong. Les peaux de moutons, au contraire, sont très peu exportées. La valeur annuelle n'atteint du reste que 400.000 taëls environ. Elles sont exportées surtout par Tien-Tsin et Hankéou à destination de l'Angleterre et des Etats-Unis (186).

Nous allons envisager maintenant l'exportation des fourrures de la Chine. Cette exportation débuta un peu plus tôt que celle des peaux non tannées. En 1868, elle était de 1.281 taëls, et en 1875 de 6.267 taëls. Depuis, elle augmenta rapidement. En 1878, elle atteignit à 137.798 taëls; en 1882 à 471.948 taëls; en 1886 à 663.730 taëls; en 1889 à 806.926 taëls et en 1892 elle parvint même à 1.387.937 taëls. A dater de cette année, elle augmenta progressivement pour atteindre, en 1905, 10.080.679 taëls. En 1906, elle retomba au-dessous de 10 millions de taëls et ne fut plus que de 4.283.830 taëls. De 1907 à 1922, elle resta stationnaire. La fluctuation de cette période semble concorder avec celle de la période de 1892 à 1904. En 1923, elle atteignit une fois de plus la limite de 10 millions de taëls, puis augmenta considérablement et passa de 11.693.518 taëls en 1924 à 33.224.735 taëls en 1928. Cette augmentation eut pour cause: 1° l'augmentation naturelle du prix des marchandises; 2° la baisse de valeur de l'argent, et enfin la possibilité pour les commerçants étrangers de les rassembler dans l'intérieur de la Chine. Nous savons que les fourrures sont la production du Nord-Ouest de la Chine. Autrefois, c'étaient les commerçants chinois qui jouaient le rôle d'intermédiaire et qui achetaient ces fourrures aux pelleteries du Nord-Ouest de la Chine. Ils les transportaient aux ports ouverts et y vendaient leurs achats aux commerçants étrangers. Actuellement, les commerçants étrangers achètent directement ces fourrures aux pelleteries du Nord-Ouest chinois. Dans ces conditions, ils bénéficient d'une notable diminution du prix de revient et tirent le plus grand profit de cette exportation. Ainsi, l'exportation des fourrures de la Chine s'est considérablement développée. Ce phénomène a été enregistré jusqu'en 1931. En 1932, l'exportation des fourrures partagea le malheureux sort des autres marchandises de notre exportation générale. Le principal port d'exportation de la Chine en ce qui concerne les fourrures est Tien-Tsin. Quant à leurs débouchés, les fourrures de renards sont généralement exportées à destination des Etats-Unis; les fourrures de belettes sont, de même, absorbées par les Etats-Unis jusqu'à concu-

rence de 80 %. Les Etats-Unis tiennent encore la première place dans notre exportation des autres fourrures. Ensuite vient le Japon. Pour les fourrures de marmottes, c'est l'Angleterre qui occupe la première place; la seconde revenant aux Etats-Unis.

Si nous envisageons la valeur de chacune de ces fourrures, dans l'exportation, nous voyons que la valeur des fourrures de renards varie entre un million et 0,8 million de taëls; celle des fourrures de marmottes oscille annuellement entre un million et 4 millions de taëls et celle de belettes entre 0,72 et 0,69 million de taëls. Il y a enfin les fourrures d'agneaux dont la valeur annuelle varie de 0,5 à 0,34 million de taëls (187). Quant aux fourrures des autres animaux, la statistique détaillée nous manque. Leur valeur respective n'est d'ailleurs pas assez importante pour faire l'objet d'une mention spéciale.

VII. *Laines et tapis*. — Dans le nord-ouest de la Chine le climat est très favorable à l'élevage. De plus, les lamas et les mahométans mangent la viande de mouton au lieu de la viande de porc. Donc, la production de laine en Chine est relativement forte, encore que la viande et les peaux soient de loin plus intéressantes. Au surplus, la qualité de laine de la production chinoise n'est pas très appréciée. Pour montrer la quantité annuelle de laine de la production de la Chine, nous reproduisons ici un tableau établi par le ministère de l'Industrie de la Chine, et publié dans son rapport de 1934. (Unité: piculs).

Laine de moutons et de chèvres		Laine de chameaux	
Province	Quantité	Province	Quantité
Mongolie extérie.	150.000	Mongolie extérieure)	70.000
Jehol .....	23.950	Jehol .....	
Tchahar .....	15.050	Tchahar .....	
Shi-Yuan .....	20.000	Shi-Yuan .....	35.000
Sin-Kiang .....	140.000	Sin-Kiang .....	
Nien-Sia .....	10.000	Nien-Sia .....	
Tsing-Hai .....	120.000		
Kan-sou .....	80.000		
Shen-si .....	50.000		
Hopei .....	5.000		
Total .....	614.000		

Conformément à ce tableau, nous voyons que la production totale de la laine de mouton, laine de chèvre et laine de chameau est montée à 729.000 piculs par an. Toutefois, comme l'industrie lainière n'est pas encore très développée en Chine, elle n'a que quelques fabricants de tapis de laine travaillant, du reste, avec des capitaux restreints. La Chine se voit donc obligée d'exporter les trois-quarts de sa laine. L'origine de cette exportation remonte à 1881, année où la succursale de la banque de Hong-Kong et Changhaï à Leao-ling entreprit l'exportation de laine de moutons. Les étrangers, ensuite, allèrent de plus en plus en Mongolie pour collectionner la laine et l'exporter.

(186) Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 5, n° 3.

(187) Wu Yu Kan. — Traité général du Commerce extérieur de la Chine, ch. III, p. 149.



Cette exportation devait donc prospérer. Avant la guerre, sa valeur s'élevait à 5 ou 6 millions de taëls par an. En 1912, dans notre exportation, la laine de mouton figura pour 264.733 piculs représentant 5.662.885 taëls ; la laine de chèvre pour 20.000 piculs représentant 444.642 taëls et la laine de chameau pour 27.843 piculs représentant 756.323 taëls. En tout, l'exportation totale de laine fut de 312.576 piculs représentant 6.863.850 taëls. En 1915, les exportations de laine montèrent à 12.396.469 taëls avec 419.013 piculs dont 11.128.652 taëls avec 377.715 piculs représentant les laines de moutons ; 313.263 taëls avec 10.264 piculs représentant les laines de chameaux. En 1924, l'exportation totale de laine atteignit 548.560 piculs pour 17.344.474 taëls et, en 1928, elle battit le record avec 21.466.733 taëls (dont 15.813.281 taëls avec 486.341 piculs pour les laines de moutons, 2.078.395 taëls avec 24.234 piculs pour les laines de chèvres et 3.575.057 taëls avec 41.595 piculs pour les laines de chameaux). Depuis, elle commença à diminuer. En 1930, l'exportation totale baissa même jusqu'à 230.576 piculs représentant à peine 8.940.397 taëls dont 195.391 piculs représentant 5.331.575 taëls pour la laine de mouton ; 12.439 piculs représentant 1.337.016 taëls pour la laine de chèvre et 22.756 piculs représentant 2.271.806 taëls pour la laine de chameau. Néanmoins, en 1931, elle remonta à 264.828 piculs représentant 10.180.909 taëls dont la laine de mouton occupa 239.942 piculs représentant 7.569.989 taëls ; la laine de chèvre occupa 5.562 piculs représentant 533.317 taëls et la laine de chameau occupa 19.314 piculs représentant 2.077.602 taëls. Mais en 1932 elle battit le record de la baisse depuis 1912 avec 60.975 piculs représentant seulement 3.355.103 taëls : soit pour la laine de mouton 1.209.890 taëls avec 34.212 piculs ; 747.923 taëls avec 10.347 piculs pour la laine de chèvres et 1.397.290 taëls avec 16.416 piculs pour la laine de chameaux (188). Le port d'exportation des laines de la Chine est Tien-Tsin. Quant à leurs débouchés, la laine de chèvres était autrefois dirigée généralement vers l'Angleterre. Mais le Japon en absorbe actuellement une importante quantité. La laine de mouton est surtout destinée aux Etats-Unis avec un pourcentage de 80 à 90 % ; ensuite à l'Angleterre et au Japon. Nous savons, du reste, que les Etats-Unis sont le pays du monde qui produit le plus de laine. Pourquoi en importe-t-ils encore ? et pourquoi l'Angleterre, pays où les tissages de laines sont le plus développé, importe-t-elle moins de laine de la Chine que les Etats-Unis ? La raison en est que les Etats-Unis sont avant tout un pays de fabrication de lainages de qualité médiocre, tels que les tapis de laine, etc., et que l'Angleterre est un pays de production de lainages de bonne qualité. La laine de la Chine satisfait d'ailleurs plutôt aux besoins des Etats-Unis qu'aux besoins de l'Angleterre. La laine de chameau, au contraire, est exportée surtout à destination de l'Angleterre et en plus petite quantité seulement aux Etats-Unis (189).

(188) Voir : Rapport concernant l'administration industrielle publié par le Ministère de l'Industrie de la Chine en 1934, ch. 3, pp. 4-5.

(189) Wu Yu Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. III, p. 155.

En ce qui concerne les exportations de tapis de laine, c'est en 1900 qu'une compagnie allemande, installée en Chine, en exporta en Allemagne où ils obtinrent une grande vogue. En 1903, ils obtinrent le même succès à l'exposition de Saint-Louis (Etats-Unis). Depuis, leur exportation augmenta sans cesse. Nous savons, en effet, qu'en 1912 notre exportation des tapis de laine ne représentait encore qu'une valeur de 57.000 taëls. En 1922, elle atteignit 3 millions de taëls et en 1925 plus de 6 millions de taëls. L'avenir de cette exportation paraissait donc en tous points favorable. Mais les commerçants chinois ne pouvant échanger leur production directement avec les pays de consommation, elle resta à la merci des compagnies d'exportation étrangères établies en Chine, lesquelles en compriment le prix, afin de s'assurer des bénéfices exagérés, obligeant même parfois le fabricant chinois à vendre au-dessous du prix de revient ! La conséquence en est que beaucoup d'usines furent contraintes à fermer leurs portes ou de se rattraper sur la qualité de leur production. Il serait donc hasardeux de fonder grand espoir sur l'avenir de cette exportation (190).

VIII. — *Minerais et métaux divers.* — Les minerais divers sont exportés annuellement de la Chine en grande quantité. En 1906, la valeur totale des minerais divers fut de 516.378 taëls. En 1913, elle monta à 1.054.146 taëls. Ensuite elle augmenta très rapidement. En 1916, elle fut de 2.932.391 taëls ; en 1917, de 3.190.710 taëls et en 1918 elle atteignit même 3.260.594 taëls. De 1919 à ce jour, leur valeur annuelle d'exportation oscille entre 4 et 5,6 millions de taëls (191). C'est le résultat du non développement de l'industrie métallurgique en Chine. Parmi ces minerais divers, il faut signaler d'abord le minerai de fer, le minerai de plomb, le minerai de manganèse, le tungstène et le minerai de zinc. Le minerai de fer notamment occupe, en moyenne, 60 % du total de l'exportation. En 1906, l'exportation du minerai de fer fut de 3.203.760 piculs représentant 247.922 taëls. En 1913, elle monta à 4.530.160 piculs représentant 247.922 taëls. En 1913 elle monta à 4.530.160 piculs représentant 609.744 taëls ; en 1917 à 5.113.182 piculs représentant 1.018.479 taëls et en 1918 à 6.261.062 piculs représentant 1.359.596 taëls. En 1920, elle monta à 2.611.760 taëls avec 11.292.407 piculs. En 1928, elle fut de 15.294.452 piculs représentant 2.661.646 taëls. Ces minerais sont principalement produits par la province de Houpei et sont généralement destinés au Japon à qui la Chine achète, par contre, une importante quantité d'acier et de fer. Le minerai de plomb est dirigé surtout vers la Belgique et l'Allemagne (qui absorbe de même une partie de notre production en minerai de zinc). Au sujet des métaux divers, signalons qu'en 1904 leur exportation fut de 3.841.586 taëls. Ensuite elle continua à monter et en 1912 atteignit 13.743.617 taëls. En 1915 elle parvint à 20.592.792 taëls, et à 42.578.858 taëls en 1916. Depuis, elle baissa. De 1918 à 1923 elle descendit

(190) Wu Yu Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. III, p. 155-156.

(191) Voir : Tableau IV de « Statistics of China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang.



de 36.463.728 taëls à 17.816.393 taëls. A partir de ce moment, elle oscilla entre 22 et 25 millions de taëls par an. Dans cet ordre d'idées, les métaux les plus importants sont : la fonte, l'antimoine et l'étain en lingots et en plaques. Pour la fonte nous savons que les hauts-fourneaux, tels que ceux de la compagnie de Han-Yé-ping, de la compagnie de Bin-Ché-Hou et de celle de An-Shan sont pour une grande part soutenus par des capitaux japonais. La production de ces compagnies est tout entière dirigée vers le Japon, sauf en ce qui concerne la compagnie de Han-Yé-Ping qui a arrêté sa production de fonte et d'acier depuis 1926. Dans notre exportation, la fonte représentait 1.081.046 piculs pour une valeur de 1.589.454 taëls en 1912. En 1915, elle fut de 1.596.180 piculs d'une valeur de 2.482.469 taëls. Depuis cette année jusqu'à 1931 elle oscilla entre 2,4 et 3,7 millions de piculs avec une valeur de 5 et 6 millions de taëls. Quant à l'étain, il est généralement exporté à destination de l'Angleterre. L'étain de la Chine est principalement produit dans la province de Yunnan et représentait dans notre exportation 145.227 piculs d'une valeur de 11.711.417 taëls en 1912; en 1916 notre exportation d'étain fut de 126.044 piculs d'une valeur de 8.630.164 taëls; en 1921, de 103.035 piculs d'une valeur de 6.001.458 taëls; en 1926, de 109.343 piculs d'une valeur de 8.738.393 taëls et en 1931 de 58.436 piculs d'une valeur de 4.694.030 taëls.

La valeur totale de notre exportation de métaux divers équivaut annuellement à 30 millions de taëls. La fonte, l'étain et l'antimoine doivent être considérés comme étant les plus importants. Toutefois, dans les dernières années, l'antimoine et la fonte tendirent à diminuer et l'étain, seul, maintint sa position. Ajoutons que la valeur de l'exportation d'étain atteint jusqu'au tiers de la valeur totale de métaux divers exportés. Enfin, la Chine est un pays de grande production d'antimoine. Les régions de production sont les provinces de Hounan, Yunnan, Kouei-Tchéou, Sseu-Tchouan, Kiang-si, Kouang-tong et Kouang-si. La production de Hounan est très grande; elle atteint environ 20.000 tonnes. Cette quantité représente 95 % de la production totale de la Chine et 65,7 % de la production mondiale d'antimoine. En 1904, l'exportation d'antimoine fut d'une valeur de 337.719 taëls. En 1908, elle monta brusquement à 1.054.900 taëls. En 1909 elle descendit à 701.205 taëls. Ensuite elle augmenta plus régulièrement, et en 1915 atteignit une valeur de 4.695.767 taëls. En 1916 elle monta même jusqu'à 11.823.503 taëls. Puis elle tendit de nouveau à diminuer, et en 1919 descendit brusquement à 615.398 taëls. A partir de ce moment, elle reprit pourtant de façon assez régulière. En 1921 elle atteignit 14.658 tonnes représentant 1.133.741 taëls. En 1925 elle fut de 19.496 tonnes représentant 4.707.801 taëls; en 1926 de 20.926 tonnes représentant 6.344.450 taëls, et en 1928 de 19.314 tonnes représentant 3.806.536 taëls. En 1929, elle parvint même à 22.401 tonnes! Mais après cet essor, elle tendit à diminuer une fois de plus. En 1930 elle ne fut plus que de 17.467 tonnes et en 1931

de 14.230 tonnes (192). Cet antimoine est principalement exporté à destination de l'Angleterre, du Japon et de l'Allemagne.

IX. — *Porcelaine.* — Les porcelaines sont des produits céramiques imperméables, blancs, translucides, dont la pâte a été vitrifiée par la cuisson. Elles ont été inventées par la Chine sous la dynastie de Han (202 avant J.-C., 220 après J.C.). Et il nous revient même que sous la dynastie Tang (618-907) elle était déjà exportée en Asie-Mineure et en Asie Centrale. Sous la dynastie Yuan (1280-1308) elle commença même à être dirigée vers l'Europe. Nous savons en effet que Marco Polo, rentrant en Italie rapporta un encensoir en porcelaine de sa visite au Grand Mongol. Depuis, la porcelaine n'a cessé d'être très renommée sur le marché occidental. Sous la dynastie Min (1369-1643) où les Portugais vinrent en Chine, elle prit la route de l'Occident non par la terre, mais par la mer. Les Hollandais, par ailleurs, commencèrent vers cette époque à importer la porcelaine du Japon. Donc, la porcelaine du Japon fit concurrence à celle de la Chine sur le marché occidental. Néanmoins, la porcelaine chinoise eut la prépondérance à cause de sa bonne qualité et de son histoire. Dans la dernière période de la dynastie de Tsing (1644-1911), la méthode de fabrication de la porcelaine fut montrée aux Européens qui continuèrent à s'en occuper et à l'améliorer. Au moment de la révolte des Tai-ping, la porcelaine de la Chine céda sa place non plus seulement à celle du Japon, mais encore à celle des pays occidentaux. En 1867, l'exportation de la porcelaine de Chine ne fut plus que de 2.486 piculs. Sans doute cette diminution eut-elle pour cause la répercussion de la révolte des Tai-ping ravageant le centre de porcelaine gin té Chin dans la province de Kiang-si. Mais, après cette année, elle tendit à augmenter. En 1870, elle resta encore à 57.813 piculs. En 1880, elle monta à 75.142 piculs. En 1890, elle atteignit 234.705 piculs. En 1900, elle atteignit 234.705 piculs. En 1910 elle parvint à 353.031 piculs. Pendant la guerre mondiale, parce que les pays occidentaux ne purent pas s'occuper de la production de porcelaine, la porcelaine de Chine en profite pour se développer. En 1914 elle fut de 442.189 piculs. En 1915 elle monta à 469.976 piculs. En 1920 elle maintint encore la quantité de 441.431 piculs représentant 57.623.664 taëls. Puis elle commença de nouveau à diminuer. En 1925 elle fut de 345.523 piculs d'une valeur de 2.635.219 taëls. En 1930, elle descendit à 221.499 piculs d'une valeur de 2.566.231 taëls. Il est à noter qu'en cette année-là la valeur de l'importation de porcelaine des pays étrangers en Chine fut, pour la première fois, supérieure de 83.154 taëls à celle de l'exportation de la porcelaine chinoise. En 1931, l'exportation de porcelaine de la Chine fut de 254.969 piculs représentant 2.649.085 taëls et en 1932 de 237.185 piculs représentant 1.009.401 taëls. Dans cette diminution on peut remarquer que de 1924 à 1933 la grosse porcelaine descendit de 2 millions de taëls à 0,2 millions

(192) Voir : Rapport concernant l'administration industrielle, publié par le Ministère de l'industrie de la Chine en 1934, ch. I, pp. 35-41.



de taëls ; la faïence, de 1,2 à 0,3 million de taëls ; la porcelaine fine baissa de même d'un tiers. La valeur de l'exportation des porcelaines fines de Chine fut originairement très petite. Quant à ses débouchés, la porcelaine fine fut exportée principalement aux pays industriels. Cela veut dire que dans ces pays d'industrialisation, quoique leur méthode de production fut plus avancée que celle de la Chine, la fine porcelaine chinoise garda une partie de sa clientèle occidentale en raison de sa particularité. Nous présentons ici un tableau dressé en 1931 comme exemple des débouchés de porcelaine fine de Chine. (Unité : taëls).

Hong-Kong .....	992.122
Etats-Unis .....	204.519
Angleterre.....	35.875
Japon .....	35.819
Singapour .....	28.875
Canada .....	14.000
Suède .....	12.075
Allemagne.....	10.005
Autres pays.....	38.839

Au sujet de la grosse porcelaine, la clientèle de la Chine est principalement formée par les émigrants chinois. Ils s'habituent à l'usage de cette sorte de porcelaine. Il est probant, du reste, que plus les émigrants chinois sont nombreux dans un pays, plus ce pays devient le débouché avantageux pour notre grosse porcelaine. Au cours de ces dernières années, le nombre des émigrants chinois diminua à l'étranger, et l'exportation de grosse porcelaine suivit ce mouvement. Voici un tableau de débouchés de notre grosse porcelaine, en 1931. (Unité : taëls).

Hong-Kong .....	212.952
Siam .....	108.959
Singapour .....	87.519
Formose.....	22.746
Etats-Unis et Hawaï .....	14.153
Autres pays.....	20.265

Quant à la faïence, le marché d'importation se limite à l'Asie. D'abord parce que sa qualité est médiocre, ensuite parce que son prix trop bas ne peut supporter les frais de transport. Enfin, parce que dans les pays industriels, on préfère actuellement des objets en fer ou en caoutchouc à ceux en faïence. C'est pourquoi, du reste, l'extension du marché de consommation de la faïence est-elle à peu près impossible. Au contraire, elle voit son débouché de plus en plus réduit et aussi sa production diminue-t-elle d'année en année. Pour conclure, nous introduisons ici le tableau suivant, des débouchés de notre faïence en 1931. (Unité : taëls.)

Hong-Kong .....	516.651
Siam .....	61.845
Macao .....	51.336
Japon .....	40.571
Les îles de l'Océan du Sud.....	35.462

Formose.....	18.340
Singapour .....	15.263
Philippines.....	10.062
Autres pays.....	16.143

En terminant, nous voulons concrétiser l'idée de la concurrence de la porcelaine du Japon, en montrant l'état de l'exportation de la Chine et celle du Japon. Voici un tableau opposant les exportations des porcelaines provenant de ces deux pays en 1928.

Pays de destination	(Unité : taëls.)	
	Chine	Japon
Etats-Unis .....	56.893	9.015.141
Angleterre.....	7.327	306.801
Les Indes .....	26.814	1.605.248
Les îles de l'Océan du Sud .....	30.301	3.148.262
Australie .....	510	766.069
Straits settlements.....	263.005	384.532
Japon .....	9.909	
Chine .....		1.451.895

N'oublions pas, enfin, que la porcelaine étrangère s'impose sur le marché chinois. Depuis 1921 cette importation devint même particulièrement intense, car si en 1904 elle n'était que de 90.000 taëls, en 1929 elle arriva à 2,8 millions de taëls. Voici, à titre d'exemple, le tableau des importations de porcelaines en Chine pour 1931. (Unité : taëls.)

Japon .....	948.092
Angleterre.....	203.166
Hong-Kong .....	128.081
Allemagne.....	68.122
Corée.....	34.429
Etats-Unis .....	37.723
Autres pays.....	66.945

En 1931, l'exportation de porcelaine de Chine représentait une valeur de 2.649.085 taëls, alors que l'importation en Chine des porcelaines étrangères atteignit 1 million 474.686 taëls. Donc, la différence fut de 11.743.399 taëls en faveur de la Chine. Mais si nous rappelons par ailleurs que la différence en 1930 fut de 83.154 taëls aux dépens de la Chine, il est clair qu'il devient hasardeux d'augurer de l'avenir de cette branche si importante de notre industrie. La situation de la porcelaine de Chine sur le marché mondial semble d'ailleurs être fort critique. Pour remédier à cet état de choses, il faut adopter le machinisme dans la fabrication de la porcelaine et garantir une qualité uniforme de production. Il faut aussi trouver un moyen meilleur de les placer sur les marchés de consommation, c'est-à-dire d'améliorer les organisations commerciales et de développer surtout le commerce direct avec les pays ou les régions de consommation (193).

(193) Voir : Revue appelée « Nouvelle Chine », vol. 2, n° 22, pp. 31-6.



X. — *Cacahuètes et huiles d'arachide*. — Les cacahuètes s'exportent à l'étranger, non seulement pour l'extraction de l'huile d'arachide qui s'emploie dans l'alimentation pour le coupage des huiles d'olive, pour la préparation des sardines en boîtes et d'autres poissons conservés, pour le graissage et la fabrication des savons, mais aussi pour la fabrication des bonbons. Dans notre exportation, les arachides sont livrées soit en coques, soit décortiquées. Dans ce dernier état, elles s'altèrent pendant le transport. En coques les arachides renferment de 35 à 36 % d'huile ; décortiquées de 50 à 51 %. Avant la guerre, les pistaches de terre en coques s'exportaient en grande quantité. En 1913, elles furent d'un million de piculs valant plus de 4,6 millions de taëls. Pendant la guerre, en raison du fret très élevé et de la pénurie de navires, elles passèrent de 0,4 à 0,3 million de piculs et d'une valeur de 0,5 à 0,4 million de taëls. A partir de 1923, la tendance d'avant-guerre semblait rétablie. Les pistaches de terre en coques furent en effet exportées cette année-là pour un total de 871.832 piculs valant 3.998.706 taëls. En 1924 elles furent de 964.383 piculs valant 4.449.957 taëls et en 1926 de 882.818 piculs valant 5.068.435 taëls. Leurs débouchés sont principalement Hong-Kong, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Quant à l'exportation de cacahuètes décortiquées, elle ne fut que 87.059 piculs valant 422.225 taëls en 1913. En 1918 elle augmenta à 487.229 piculs valant 2.192.592 taëls ; en 1919 et 1920 elle fut annuellement de près de 117 milliers de piculs valant plus de 5,4 millions de taëls. Ensuite elle monta graduellement. En 1924, elle fut de 2.663.414 piculs valant 16.958.053 taëls. L'exportation de l'huile d'arachide en 1912 n'était encore que de 304.216 piculs représentant 3.552.069 taëls. Pendant la guerre, malgré la diminution de l'exportation de cacahuètes en coques, l'exportation de l'huile d'arachide augmenta considérablement. En 1916, 1917 et 1918, la quantité annuelle de l'exportation de l'huile d'arachide oscilla entre 0,6 et 0,5 million de piculs valant 6 ou 7 millions de taëls. En 1919 elle monta à 1.224.173 piculs d'une valeur de 13.949.441 taëls. Depuis 1920 elle tendit à diminuer et n'atteignit plus que 0,4 ou 0,5 million de piculs représentant 4 ou 5 millions de taëls. En 1924 elle augmenta un peu et représenta 672.268 piculs valant 8.451.770 taëls. En 1926 elle arriva à 822.725 piculs valant 10.766.303 taëls. Puis elle s'amorçait à nouveau. En 1928 elle descendit à 332.443 piculs pour une valeur de 5.269.680 taëls. En observant la destination de ces huiles, nous voyons qu'avant la guerre les deux tiers en étaient dirigés sur Hong-Kong où on les réexportait en Europe, en Amérique et en Océanie. Après la guerre, un changement se révéla. La moitié fut dirigée vers le Japon ; trois-huitièmes sur les Etats-Unis et seul un huitième continua de passer par Hong-Kong. Pour ces dernières années, Hong-Kong en a néanmoins absorbé la moitié ou un tiers. Hong-Kong se trouve donc être redevenu un port de réexportation très favorable pour le transport des huiles d'ara-

chide (194). Il convient toutefois de dire que l'exportation de l'huile d'arachide est pourtant très inférieure à celle des cacahuètes en coques et des cacahuètes décortiquées. Nous savons en effet que malgré la diminution de l'ensemble des cacahuètes en coques et des cacahuètes décortiquées dans notre exportation, celle-ci, en 1928 et en 1929, atteignit annuellement près de 1,7 million de piculs valant près de 11 millions de taëls, en 1930, l'exportation totale des cacahuètes monta à 3.231.182 piculs valant 23.167.078 taëls, et en 1931 elle fut de 4.140.222 piculs valant 27 millions 959.997 taëls, occupant ainsi une place très importante dans notre exportation.

XI. — *Soie de porc*. — La soie de porc est surtout employée en broserie et pour la fabrication des pinceaux. Dans notre exportation, on peut distinguer deux sortes de soie de porc : la soie de belle qualité, c'est-à-dire brillante, souple et durable, servant à la fabrication des brosses à dents, des brosses à ongles, des pinceaux d'artistes ; et la soie noire de qualité ordinaire : utilisée dans la broserie commune. Ces deux sortes de soie sont produites dans toutes les provinces de la Chine, et surtout en Mandchourie, Chang-tong, Hopei, Sseu-tchouan, Hounan, Houpei, Kouei-Tchéou, Yunnan, Kouang-tong et Kouang-si. La soie de bonne qualité ou soie blanche provient pour la plus grande part de Hounan, Hcupei et Honan. Tandis que la soie de qualité ordinaire ou soie noire provient presque exclusivement de Mandchourie. Les principaux centres de concentration et d'exportation sont Tien-Tsin, Hankéou, Tsing-tau et Tchong-king dans la province de Sseu-Tchouan. Autrefois, le commerce de soie de porc fut très actif. Toutefois, depuis qu'une usine de sélection a été établie à Moukden, l'importance de Tien-Tsin pour ce commerce a diminué proportionnellement. L'histoire de l'exportation de la soie de porc de Chine n'est pas très ancienne. On raconte que c'est un missionnaire français qui, à son retour, découvrit à l'Europe les avantages de la soie de porc de la Chine pour la fabrication des diverses sortes de brosses. M. le Professeur Leleu a déjà signalé du reste, que « les soies de porc de Chine sont très employées en broserie, leurs marchés en Europe sont Londres et Hambourg » (195). Maintenant, les soies de qualité inférieure, servent souvent comme le crin frisé, à la garniture de l'ameublement, des sièges, etc., à la confection des coussins, des dossiers de voitures et de wagons, à celle des matelas et de la literie. A mesure que l'utilisation de soie de porc s'est répandue, le besoin se multiplie. En 1895 sa valeur exportée ne fut que de 650.000 taëls. En 1901, elle montait déjà à 4,41 millions de taëls. Depuis, la valeur annuelle oscilla entre 5,8 ou 6,2 millions de taëls. En 1923, elle fut de 74.400 piculs valant 7.757.992 taëls. En 1924, la valeur monta à 8,74 millions de taëls, quoique la quantité soit descendue à 67.000 piculs. En 1925 la valeur arriva à 9.556.000 taëls avec une quantité de 67.800 piculs. En 1926, quoique la

(194) Wu-Yu Kan. — *Traité général du commerce extérieur de la Chine*, ch. III, Pp. 134 et 138. — Voir aussi : annuaire de Schum Pao pour 1933 ; aux pages M 207-8, il y a les chiffres de cacahuètes en coques, décortiquées et des huiles d'arachide

pour 1929, 1930 et 1931, ainsi que la répartition des chiffres dans les pays du monde.

(195) M. Leleu. — *Eléments de marchandises*, tome V, p. 230.



quantité ait été moindre qu'en 1925, la valeur s'éleva à 14 millions de taëls. D'après le développement de la valeur annuelle, l'avenir des exportations de la soie de porc s'annonce sous les meilleurs auspices. Même en 1932 elle occupa une place importante avec 7.077.413 taëls dans notre exportation. Ses débouchés sont notamment l'Angleterre, les États-Unis, le Japon, l'Allemagne, la France et la Belgique (196).

XII. — *Fibres textiles.* — Sous ce titre on peut faire figurer le Caire, l'abutilon, le chanvre, le jute, la ramie et le lin. Toutefois, la production de l'abutilon et du lin en Chine n'est guère importante (197).

Nous ne rendrons compte que des exportations du Caire, du chanvre, du jute et de la ramie. En 1923 leur valeur totale fut de 4.736.820 taëls; en 1924 elle monta à 7.465.442 taëls, et en 1925 elle arriva à 7.771.973 taëls. Leur débouché principal est le Japon. Maintenant, nous allons en discuter séparément. En premier lieu, le caire ou le coir. C'est une filasse extraite de l'enveloppe d'un arbre particulier. Elle est utilisée pour faire des brosses, des tapis, des cordages et des étoffes grossières (sacs). Ses résidus servent au calfatage des navires et à l'emballage des graines. Il est produit dans toutes les provinces de la Chine, et notamment dans la vallée du Fleuve-Bleu. Ses principaux ports d'exportation sont Hankéou, Tché-Fou, Tsing-tau, Han-Tchéou, Ning-pou et Changhaï. En 1923, la valeur de son exportation fut de 157.115 taëls; en 1924 de 147.699 taëls; en 1925 de 177.078 taëls et en 1926 de 244.081 taëls. Presque toute son exportation est absorbée par le Japon. On l'expédie néanmoins aussi aux Indes, bien qu'en petite quantité. En second lieu, le chanvre. Il est un textile de tige et donne une filasse qui sert à la fabrication des fils destinés à la filature des toiles à voile, des toiles de ménages, des ficelles et surtout des grosses cordes. La graine de chanvre fournit enfin l'huile de chénevis. Ce chanvre est produit dans les provinces de Hounan, Houpei, Sseu-Tchouan, Kouang-tong, Kouang-si, Hopei, Chantong, Kiang-sou et Ngan-houei. Ses principaux marchés d'exportation sont Tchan-Sha, Tchong-king, et Han-Tchéou. En 1923 la valeur de son exportation fut de 1.606.573 taëls. Ses principaux débouchés sont, par ordre d'importance, le Japon, Hong-Kong, la Belgique, la France, l'Allemagne et les États-Unis. En troisième lieu, le jute. C'est, de même, un textile de tige. Il se rouit facilement à l'eau et c'est pourquoi il est impropre à la fabrication des cordes, des cordages, des câbles, des ficelles. On en fabrique des toiles d'emballage et des toiles à sac dont le bon marché rend les plus grands services au commerce et à l'agriculture pour le transport des tissus, l'ensachement des grains, des grains oléagineuses, des farines, du sel, des engrais. Le jute sert encore à la fabrication des toiles à bâches et des toiles à tentes, des tissus d'ameublement, des tapis (remarquables pour la beauté de leur aspect et la modicité de leur prix), des velours, des peluches. Le jute possède un beau brillant

qu'il conserve après teinture; on en fait aussi des tresses avec lesquelles on confectionne les semelles d'espadrilles. Il est produit dans les provinces de Kouan-tong, Leao-ling, Hopei et Sseu-Tchouan. Ses principaux marchés d'exportation sont Tien-Tsin, Souatao et Nieou-Tchang, et ses principaux débouchés, par ordre d'importance, le Japon, Hong-Kong et l'Indochine française. En 1923 la valeur de son exportation fut de 197.215 taëls; en 1924 de 160.780 taëls, et en 1925 elle monta à 1.341.271 taëls. Enfin, la ramie. C'est un textile extrait de l'écorce d'une plante chinoise de la famille des orties. Différentes variétés en sont cultivées en Chine. La toile de ramie peut supporter un nombre de lavages supérieur à la toile de lin; le linge de ramie est d'ailleurs supérieur au linge de lin tant au point de vue solidité que durée. Mélangé à la soie il fait une doublure d'excellente qualité. En Russie et en France, on l'utilise aussi dans la fabrication du papier des billets de banque. Elle est principalement produite dans les provinces de Hounan, Houpei, Sseu-Tchouan, Kiang-si, Shen-si, Honan, Fou-Kien, Kouang-tong, Kouang-si ainsi que dans les provinces de Yunnan, Kouei-Tchéou, Tché-kiang, Chan-si, etc. Elle occupe une place importante dans notre exportation. En 1906 l'exportation de ramie fut de 16.044 piculs valant 163.786 taëls. Après, elle tendit à augmenter et elle passa de 86.233 piculs valant 985.568 taëls en 1907, à 200.980 piculs valant 2.158.118 taëls en 1910. De 1911 à 1915, la quantité annuelle exportée oscilla entre 129.795 et 178.415 piculs avec une valeur de 1.664.463 à 2.488.874 taëls. En 1916 elle fut de 210.931 piculs valant 2.821.208 taëls. En 1917, elle monta à 276.931 piculs valant 3.582.409 taëls. En 1918 elle fut encore de 274.629 piculs valant 3.542.620 taëls. Mais, de 1919 à 1923 elle descendit de 210.941 piculs valant 2.732.841 taëls en 1919 à 155.346 piculs valant 2.775.917 taëls en 1923. En 1924 elle monta à 277.625 piculs valant 4.925.030 taëls. En 1925 elle tomba à 201.495 piculs valant 3.669.274 taëls. En 1926 et 1927 elle ne fut pas loin des chiffres de 1925. En 1928 elle arriva à 259.404 piculs valant 3.746.756 taëls. Le plus important débouché de notre ramie est le Japon qui absorbe en général les neuf-dixièmes de cette exportation. Par exemple, en 1924, l'exportation de notre ramie fut d'une valeur de 4.925.030 taëls dont 4.466.000 représentèrent le règlement de l'achat fait par le Japon; le reste étant partagé entre les États-Unis et les pays d'Europe. Ici nous voulons décrire rapidement l'exportation de nos toiles de ramie. Depuis 1905 jusqu'à 1918 l'exportation de toiles de ramie oscilla entre 11.289 et 18.465 piculs avec une valeur de 1.079.131 à 2.012.927 taëls. De 1919 à 1925 le niveau s'éleva; la quantité annuelle oscilla entre 22.611 et 29.155 piculs et leur valeur entre 3,2 et 3,8 millions de taëls. De 1926 à 1928, quoique la quantité fut restée la même, la valeur atteignit un autre niveau. En 1926 elle fut de 26.632 piculs valant 5.487.885 taëls; en 1927 de 25.670 piculs valant 5.454.744 taëls et en 1928 de 26.623 piculs valant 5.794.844 taëls. Ses principaux débouchés sont le Japon, l'Archipel Malais et les États-Unis. (198).

(196) Voir : annuaire de Schum-pao pour 1934, p. 787.

(197) Voir : annuaire de Schum-pao pour 1934, p. 821.

(198) Voir : Tableau huitième de « Statistics of China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang, p. 42.



XIII. — *Sésame et huile de sésame.* — La production annuelle ordinaire de sésame en Chine est de 5.160.000 piculs (199). Il produit l'huile de sésame. Extraite à froid, l'huile de sésame sert à l'alimentation, à la fabrication de la margarine et à la falsification de l'huile d'olive ; extraite à chaud, elle est employée industriellement, surtout en savonnerie. On l'utilise enfin pour le graissage, l'éclairage et la fabrication du caoutchouc factice. Avant 1902 l'exportation annuelle de sésame n'était guère importante. Toutefois les Indes déjà en envoyaient beaucoup en Occident. En 1902, l'exportation de sésame fut de 882.302 piculs valant 4.184.943 taëls. En 1908, son exportation augmenta et dépassa même, cette année-là, celle des Indes (200). Elle fut, en effet, de 1.792.435 piculs valant 9.138.129 taëls. De 1909 à 1913 la quantité annuelle fut en moyenne de 2 millions de piculs valant 12 millions de taëls. Ce phénomène se poursuivit jusqu'en 1917 où l'exportation de sésame tomba brusquement à 223.200 piculs valant à peine 1.100.536 taëls. En 1918 elle fut de 234.103 piculs valant 1.173.384 taëls. Cette diminution eut pour cause la mise en exécution des règlements de réexportation en Angleterre. De plus, peu de navires pendant la guerre eurent assez de place pour recevoir les sésames en graines et en assurer le transport. Aussi, en 1919, l'exportation de sésames de la Chine monta-t-elle brusquement à 2.838.504 piculs valant 15.577.268 taëls. La raison en est probablement que la guerre avait amené une grande augmentation dans l'utilisation des huiles végétales en Occident. En 1920 elle fut encore de 2.056.240 piculs valant 10.830.070 taëls. De 1921 à 1923 elle est passée de 1.480.547 piculs valant 8.811.626 taëls en 1921 à 1.926.379 piculs valant 12.161.345 taëls en 1923. De 1924 à 1928 l'exportation annuelle fut toujours au-dessous d'un million de piculs. En 1924 elle fut de 934.191 piculs valant 6.501.108 taëls. En 1925 elle descendit à 528.960 piculs valant 4.117.681 taëls. En 1926 elle se releva à 901.463 piculs valant 7.223.434 taëls. En 1927 elle retomba à 5.656.648 piculs valant 4.764.147 taëls. Mais en 1928 elle se trouve de nouveau à 956.166 piculs valant 8.194.267 taëls. En examinant leurs débouchés, nous voyons qu'avant la guerre, les Pays-Bas et l'Allemagne furent nos meilleurs acheteurs de sésame. Ces deux pays figuraient pour plus de sept-dixièmes dans notre exportation. Par exemple, en 1913, les Pays-Bas s'en attribuent cinq dixièmes et l'Allemagne trois dixièmes et demi. Pendant la guerre on n'exporta pas de sésame en Allemagne ni aux Pays-Bas. Par contre, l'Angleterre et l'Italie en absorbèrent abondamment. Après la guerre, c'est le Japon qui nous en acheta la plus grande quantité, alors que les pays occidentaux diminuèrent leurs achats. En 1918, par exemple, le Japon en absorba 195.084 piculs valant 940.192 taëls. (Cette valeur représenta 90 % de notre exportation de sésame de cette année). En 1925 le Japon s'en adjugea de même près de la moitié (201). Quant à l'huile de sésame, l'exportation en fut très développée pendant les premières

années de guerre. Ensuite, à cause de la limitation commerciale de la période de guerre, elle diminua considérablement. Notre exportation d'huile de sésame est donc très inférieure à celle des sésames en graines. La valeur de la première ne représente annuellement qu'un dixième de la valeur de la seconde. Pour ces dernières années, l'exportation de l'huile de sésame continua à décroître, quoique son exportation originale estimée n'ait pas été considérable.

XIV. *Coton et fils de coton.* — Durant les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, le coton fut une marchandise particulièrement importante dans notre importation. Il nous fut expédié par les Indes. Cette importation continua jusqu'au moment de la guerre civile en Amérique, où elle s'interrompit pendant quelques années et ne prit une grande importance que peu avant 1870. En général, avant 1888, l'importation du coton en Chine fut annuellement plus grande que l'exportation. En 1888, il y eut un changement et ce fut alors l'exportation qui l'emporta. Ces exportations eurent lieu presque entièrement de Changhaï au Japon. En 1895, cette exportation représentait une valeur de 11 millions de taëls. Ensuite, elle tendit à décroître et la valeur moyenne de l'exportation annuelle tomba à environ 4 millions de taëls. L'exportation de coton de la Chine eut pour cause le développement des filatures de coton au Japon. Devant la consommation japonaise, le prix du coton de la Chine s'éleva. D'autre part, le prix des fils de coton de la Chine fut affecté par les fils de coton japonais produits par l'usage de la machine. Dans ces conditions, l'industrie à main chinoise fut obligée de se transformer et de s'adapter aux circonstances nouvelles. De 1899 à 1913 l'exportation moyenne annuelle de coton fut de près de 14 millions de taëls. La grande fluctuation d'une année à l'autre est une caractéristique de ce commerce. Par exemple, en 1909, l'exportation de coton fut de 14 millions de taëls et en 1910 de 28 millions. La plupart de ces cotons furent exportés à destination du Japon. Cette exportation augmenta davantage de 1914 à 1918 et 1919. La fourniture disponible de coton des Indes décrut durant ces années et les filatures japonaises payèrent donc un prix plus élevé pour une quantité croissante de coton chinois. L'augmentation dans l'exportation de coton crût de 20 millions de taëls en 1917 à 37,8 millions de taëls en 1919. En 1920, il y eut une grande diminution dans l'exportation de coton de la Chine, diminution due principalement à la dépression commerciale du Japon, et, en 1921, le prix du coton aux Indes et aux Etats-Unis permit aux Chinois d'en importer avec profit de ces deux pays pour 35 millions de taëls. Par la suite, l'exportation de coton de la Chine fut constamment inférieure à l'importation provenant des Indes, des Etats-Unis, du Japon, de Hong-Kong, de la Russie et de l'Indochine. En 1927, l'exportation de coton fut de 1.446.950 piculs valant 47.306.000 taëls et en 1928, 1.111.558 piculs valant

(199) Voir : annuaire de Schum-pao pour 1934. Ces chiffres pour 1933, p. 821.

(200) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. V, p. 348.

(201) Wu Yu Kan. — Traité général du Commerce extérieur de la Chine, ch. IV, pp. 137-8.



34.158.765 taëls. Leurs débouchés sont, par ordre d'importance : le Japon, les Etats-Unis, l'Allemagne, la France, la Corée, la Belgique, l'Italie, Hong-Kong, l'Angleterre, la Tchécoslovaquie, la Norvège, la Russie, la Suède, la Suisse et le Siam (202). Quant à l'exportation des fils de coton, elle fut enregistrée pour la première fois en 1914 avec 3.855 piculs valant 46.979 taëls. En 1915, elle monta à 20.158 piculs valant 203.993 taëls ; en 1916, elle diminua quelque peu, mais passa ensuite de 27.615 piculs valant 450.204 taëls en 1917 à 69.654 piculs valant 2.901.876 taëls en 1920. En 1921 et 1922, elle descendit très brusquement. Mais en 1923 elle se releva à 89.001 piculs valant 4.369.860 taëls, et en 1924 elle monta à 146.573 piculs valant 7.502.629 taëls. En 1925, elle tomba à 64.995 piculs valant 3.765.400 taëls. Depuis, elle reprit de nouveau rapidement. En 1926, elle représenta 192.230 piculs valant 10.811.954 taëls. En 1927, elle monta à 339.672 piculs valant 19.769.195 taëls, et en 1928, elle arriva à 349.822 piculs valant 21.590.039 taëls. Ses débouchés sont par ordre d'importance : Hong-Kong, les Indes anglaises, les Indes néerlandaises, le Japon, le Proche Orient, les Philippines, le Siam, les Straits Settlements et Macao (203).

XV. *Millet et blé*. — Depuis la date de l'ouverture de la Mandchourie, il y eut une exportation considérable de céréales de la Chine à destination de la Sibérie, de la Corée et du Japon. En 1918, tant au Japon qu'en Sibérie, une partie de la récolte de céréales se trouva être fort mauvaise. Cela entraîna une augmentation dans l'exportation des céréales de la Chine tels que le millet et le blé qui furent, du reste, les principaux éléments de notre exportation de céréales. Le déficit de denrées alimentaires au Japon et en Sibérie fut tel que le Gouvernement chinois permit même l'exportation de riz. A cette époque, l'exportation du riz était prohibée (204). En 1919, l'exportation de blé de la Chine monta à 4.453.471 piculs valant 10.075.281 taëls et l'exportation de millet (y compris le sorgo) à 3.311.437 piculs valant 8.745.151 taëls. En 1920, l'exportation de blé atteignit 8.431.520 piculs valant 25.394.864 taëls, et celle du millet (y compris le sorgo) à 2.954.319 piculs valant 8.719.251 taëls. En 1921, l'exportation de blé descendit à 5.194.022 piculs valant 16.886.090 taëls et celle de millet (y compris le sorgo) à 662.647 piculs valant 1.542.144 taëls. Depuis, l'exportation de blé descendit très vite, alors que celle de millet, au contraire, augmenta régulièrement. De 1922 à 1927, l'exportation de millet passa de 2.925.730 piculs valant 7.789.036 taëls (y compris le sorgo), en 1922, à 6.696.246 piculs valant 31.272.796 taëls (millet seul), en 1927 ; celle de blé, par contre, descendit de 1.151.014 piculs valant 4.235.481 taëls en 1922 à 495.982 piculs valant 2.181.248 taëls en 1927. En 1928, l'exportation de millet s'amointrit à 5.379.294

piculs valant 23.147.147 taëls, alors que celle de blé se releva un peu avec 1.801.402 piculs valant 7.057.689 taëls (205). Ces chiffres sont peu importants si nous les mettons en comparaison avec ceux du riz et du blé de notre importation. Pour ces dernières années, en raison de la dépression rurale qui entraîna une diminution considérable dans notre production agricole. Notre exportation annuelle de millet et de blé s'abassa sensiblement. Quant à leurs débouchés, c'étaient le Japon et la Russie qui, jadis, les partagèrent. Depuis, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Corée, les pays du Proche-Orient, Singapour, Hong-Kong, l'Italie et le Danemark sont devenus nos meilleurs clients de blé et de millet. Les Pays-Bas et l'Indochine en absorbent de même une certaine quantité (206).

XVI. *Charbon*. — La quantité de charbon renfermé dans le sous-sol de la Chine est estimée à 267.475 millions de tonnes (207). La production varie d'année en année. En 1916, elle fut de 16.003.127 tonnes. En 1920, elle monta à 19.500.000 tonnes. En 1926, elle fut de 23.040.110 tonnes ; en 1927 de 24.172.009 tonnes ; en 1928 de 25.091.760 tonnes ; en 1929 de 25.842.454 tonnes ; en 1930 de 26.508.191 tonnes, et en 1931 de 28.820.022 tonnes (208). Dans notre exportation, en 1909 elle ne fut plus que de 195.950 tonnes valant 1.091.144 taëls ; en 1912 elle monta à 680.512 tonnes valant 3.362.609 taëls ; en 1913 elle atteignit 1.489.182 tonnes valant 6.592.078 taëls ; en 1914 elle atteignit 1.946.573 tonnes valant 8.710.187 taëls. Ensuite, elle se maintint entre 1.315.542 tonnes valant 6.074.660 taëls en 1915 et 1.970.187 tonnes valant 12.214.629 taëls en 1920. En 1920, le Japon en absorba 814.012 tonnes valant 4.940.182 taëls ; la Corée 733.186 tonnes valant 4.674.886 taëls ; Hong-Kong 248.457 tonnes valant 1.280.741 taëls ; les Philippines 84.052 tonnes valant 463.972 taëls ; Java 32.515 tonnes valant 286.972 taëls ; le Danemark 18.208 tonnes valant 213.417 taëls ; la Russie 11.561 tonnes valant 103.958 taëls ; l'Angleterre 9.804 tonnes valant 87.720 taëls ; les Etats-Unis 6.451 tonnes valant 75.308 taëls ; l'Indochine 6.332 tonnes valant 43.688 taëls ; les Indes 700 tonnes valant 3.839 taëls ; l'Allemagne 433 tonnes valant 3.965 taëls et Singapour 195 tonnes valant 2.083 taëls (209). Ici, il nous faut parler du coke. En Chine, la préparation du coke se fait généralement dans des fours indigènes ou des fours de boulangers. Quelques usines, néanmoins, ont adopté des fours modernes, du système Koppers par exemple. En 1926, leur rendement total fut de 454.095 tonnes ; en 1927 de 408.075 tonnes ; en 1928 de 448.522 tonnes ; en 1929 de 497.977 tonnes ; en 1930 de 588.831 tonnes et en 1931 de 613.863 tonnes (210). Ainsi, dans notre exportation, il y a aussi le coke. En 1913, l'exportation de la Chine en coke fut de 4.155

202) Voir : tableau II<sup>o</sup> de « Statistics of China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang, p. 59.

(203) *Id.*, *ibid.*, p. 63. — Voir aussi : annuaire de Schum Pao pour 1933. Dans la page n<sup>o</sup> 206 il y a les chiffres de coton et de fils de coton pour 1929, 1930 et 1931.

(204) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VI, p. 194.

(205) Voir : tableau 8<sup>o</sup> de « Statistics of the China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang, p. 32.

(206) Voir : The China year book, n<sup>o</sup> 1, Pp. 1717-8.

(207) Voir : Annuaire de Schum-pao pour 1933, p. M.291.

(208) Voir : *id.*, p. M.273.

(209) Voir : The China year book, n<sup>o</sup> 1, pp. 1798-9.

(210) Voir : Rapport de l'administration du ministère de l'industrie de la Chine pour 1934, p. 46.





Three blind musicians, by Chiang-Y.







tonnes valant 43.567 taëls ; en 1914 elle fut de 9.396 tonnes valant 86.755 taëls ; en 1915 de 8.546 tonnes valant 60.784 taëls ; en 1916 de 10.907 tonnes valant 97.469 taëls ; en 1917 de 68.057 tonnes valant 575.810 taëls ; en 1918 de 93.483 tonnes valant 1.145.837 taëls ; en 1919 de 38.510 tonnes valant 442.805 taëls, et en 1920 de 19.103 tonnes valant 202.543 taëls. Pour leurs débouchés, nous donnons comme exemple les chiffres de 1920. Cette année-là, le Japon en absorba 9.461 tonnes valant 105.835 taëls ; Hong-Kong 5.530 tonnes valant 57.284 taëls, la Corée 2.254 tonnes valant 20.111 taëls ; Java 925 tonnes valant 9.500 taëls et les Philippines 600 tonnes valant 6.168 taëls (211). En 1921, l'exportation totale de charbon de terre et de coke fut de 1.921.555 tonnes valant 11.641.413 taëls. Depuis, elle monta de 2.421.828 tonnes valant 15.383.041 taëls en 1922 à 4.026.811 tonnes valant 29.574.352 taëls en 1927. En 1928, elle fut de 3.899.245 tonnes valant 28.422.679 taëls. Si nous les observons séparément, nous voyons qu'en 1927 notre exportation de coke fut de 12.784 tonnes ; en 1928 de 13.987 tonnes ; en 1929 de 13.254 tonnes ; en 1930 de 10.390 tonnes, et en 1931 de 8.002 tonnes (212), tandis que l'ensemble des charbons et des coques fut de 4.123.281 tonnes en 1929, de 3.505.181 tonnes en 1930 et de 3.583.050 tonnes en 1931 (213). Il nous faut rappeler que le charbon apparaît aussi dans nos importations, c'est parce qu'il existe beaucoup de qualités différentes de charbon. Pour échanger les charbons de qualités différentes, on exporte ceux dont on n'a pas besoin et on importe ceux qui sont les plus utiles. Il y a encore une autre raison : c'est l'avantage qu'ont certaines régions productrices de charbon d'exporter directement leurs charbons à l'étranger. De plus, quelques régions de consommation de charbon en Chine ont avantage à importer directement les charbons étrangers (214). En d'autres mots, la Chine, à l'heure actuelle, consomme annuellement 20 millions de tonnes de charbon. Comme elle en exporte beaucoup, elle doit en importer une quantité considérable ; la production de charbon dans la Chine n'ayant pas augmenté proportionnellement à ses besoins. Avant 1913, l'importation de charbon en Chine fut très grande en comparaison de son exportation. Par exemple, en 1911 l'importation fut de 1.546.323 tonnes valant 8.467.995 taëls, alors que l'exportation ne fut que de 326.610 tonnes valant 1.906.182 taëls. En 1913, l'exportation égala approximativement l'importation. En 1917, l'exportation (1.643.684 tonnes valant 6.852.369 taëls) surpassa l'importation (1.448.285 tonnes valant 15.127.442 taëls) (215). Ce phénomène persiste encore aujourd'hui. En 1929, l'importation de charbon en Chine fut de 2.281.230 tonnes (y compris 4.938 tonnes de coke) ; en 1930 elle fut de 2.467.042 tonnes (y compris 6.684 tonnes de coke) et en 1931 de

1.902.890 tonnes (y compris 6.265 tonnes de coke) (216). Pour leur provenance, nous donnons comme exemple les chiffres de 1928. Dans le courant de cette année, le Japon nous en envoya 1.494.136 tonnes ; l'Indochine française 452.904 tonnes ; Hong-Kong 255.051 tonnes ; la Russie 190.697 tonnes ; les Indes Néerlandaises 57.600 tonnes ; les Indes anglaises 18.725 tonnes ; Macao 6.353 tonnes ; la Corée 3.410 tonnes ; l'Angleterre 3.204 tonnes ; les Straits Settlements 1.372 tonnes ; l'Afrique du Sud 1.478 tonnes ; les Pays-Bas 175 tonnes et les Philippines 5 tonnes (217).

## CONCLUSION

Pour plus de clarté, on peut classer les marchandises exportées et importées en quatre catégories : d'abord les objets d'alimentation, la boisson et le tabac ; puis les matières premières et les objets semi-fabriqués ; ensuite les objets manufacturés, et enfin les objets divers. Dans l'importation, nous voyons que le pourcentage représenté par la troisième catégorie augmente d'année en année. Il fut de 46,22 en 1868, de 50,87 en 1928 et même de 67,04 en 1919. Avant 1886, la deuxième catégorie fut plus importante que la première, car le pourcentage représenté par la deuxième partie fut de 9,82 en 1868, et 8,38 en 1886 ; tandis que celui de la première fut de 4,39 en 1868 et de 7,57 en 1886. Après 1886, au contraire, la première partie devint plus importante que la deuxième. Le pourcentage de la première partie passa en effet de 10,52 en 1887 à 27,44 en 1928, alors que celui de la deuxième ne passa que de 6,88 en 1887 à 19,23 en 1928. Dans l'exportation, c'est la première partie qui occupa la plus importante place avec un pourcentage annuel de près de 50 % dans la période 1868-1886. Pour la période 1887-1919, la troisième partie parvint à la première place avec un pourcentage annuel de près de 44 %, tandis que de 1910 à 1928 la deuxième partie se présenta au premier rang avec un pourcentage annuel de près de 35 %, laissant la deuxième place à la troisième partie avec un pourcentage légèrement plus petit (218). Nous allons reprendre l'ordre indiqué.

I Les objets d'alimentation, la boisson et le tabac. L'importation annuelle de cet ensemble s'élève à 300 millions de taëls, et l'exportation à 200 millions de taëls. Les marchandises les plus importantes de cette catégorie sont les céréales qui représentent annuellement 100 millions de taëls pour l'importation et 20 millions de taëls pour l'exportation. Cette importation de céréales est nécessitée par les besoins des provinces du littoral chinois. Les exportations, au contraire, consistent en produits de la

(211) Voir : The China year book n° 1, pp. 1800-1.

(212) Voir : Rapport de l'administration du ministère de l'industrie de la Chine pour 1934, p. 46.

(213) Voir : Annuaire de Schum-pao pour 1933, p. M207.

(214) Wu Yu Kan. — Traité général du Commerce extérieur de la Chine, ch. II, p. 103.

(215) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VI, p. 193.

(216) Voir : Annuaire de Schum pao pour 1933, p. M206. — Voir aussi : Rapport d'administration du ministère de l'industrie de la Chine pour 1934, p. 46.

(217) Voir : Tableau 12° de « Statistics of China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang, p. 67.

(218) Voir : tableau 6° de « Statistics of China's foreign trade 1864-1928 », par C. Yang, p. 27.



Mandchourie et sont destinées surtout aux pays voisins, tels que le Japon, la Corée et la Russie. Quant à la farine, dans l'importation elle monta de 2 millions de taëls à plus de 30 millions de taëls, alors que dans l'exportation elle descendit de 20 millions à 4 millions de taëls. Car la farine s'est affranchie du droit d'importation et est l'objet d'une grande spéculation. La farine exotique afflue en Chine et dispute le marché chinois à la farine nationale. On a même prétendu que la farine nationale a déjà cédé son principal débouché (la Mandchourie) à la farine japonaise. Ceci est naturel, après l'occupation de la Mandchourie par le Japon. Au sujet du sucre, son importance dans l'exportation commença à diminuer à dater de 1870 et, dans le courant de ces dernières années, elle ne fut que de 3 ou 4 millions de taëls ; tandis qu'à l'importation le sucre atteignit annuellement 80 ou 90 millions de taëls. De même pour les boissons ; leur importation dépasse annuellement 5 ou 6 millions de taëls, alors que leur exportation n'atteint qu'un million environ, destinés du reste à la consommation des émigrants chinois des îles du Pacifique et de l'Océan du Sud. Quant aux produits de la mer, notre importation annuelle se chiffre à 30 millions de taëls, provenant principalement du Japon, alors que la valeur de notre exportation resta minime. Cela donne une preuve de l'état déplorable de nos pêcheries. Pour ce qui est des bestiaux et de la viande, ils apparaissent dans leur ensemble avec une valeur annuelle de 10 millions de taëls dans notre exportation et avec une valeur annuelle de 700 ou 600 milliers de taëls dans notre importation. Pour les œufs et leurs dérivés, l'importation annuelle n'est que de 100 milliers de taëls, alors que l'exportation annuelle équivaut à 30 millions de taëls.

II. *Les matières premières et les objets semi-fabriqués.* — La valeur des matières premières et des objets semi-fabriqués dans notre exportation est ordinairement très supérieure à leur valeur dans notre importation. En 1923 cette différence fut approximativement de 100 millions de taëls. Cela revient à montrer que ces produits sont très importants dans l'exportation de la Chine. Parmi les matières premières, le coton occupe annuellement 60 ou 70 millions de taëls dans notre importation et 40 millions de taëls dans notre exportation. De même pour le charbon. Celui-ci occupe 27 millions de taëls dans notre importation annuelle et 20 millions de taëls dans notre exportation. Cela s'explique par ce fait qu'en raison des taxations excessives à l'intérieur et à cause des communications, le charbon produit dans le nord de la Chine, dans les provinces de Kiang-Sou et de Tchö-Kiang, est dirigé sur le Japon, sur Hong-Kong et sur la Russie avec plus de profit que sur la Chine du Sud. Quant aux bois de construction et d'ameublement, nous voyons que dans l'importation les bois atteignent une valeur annuelle de 20 millions de taëls provenant notamment des États-Unis, du Japon, du Canada, ainsi que 20 millions de taëls dans notre exportation. Le Japon ayant établi une compagnie de transport en Mandchourie pour le transport des bois de la Chine au Japon, en Corée et à Hong-Kong.

Au sujet du commerce de peaux diverses, la Chine exporte annuellement des peaux non tannées pour une

valeur de 13 millions de taëls environ et importe des peaux préparées ou travaillées pour une valeur d'environ 10 millions de taëls. Cela résulte du mauvais développement de l'industrie peaussière en Chine. De même pour les fourrures, la Chine en exporte annuellement pour 5 ou 6 millions de taëls et en importe pour 4 millions. Quant aux laines de toutes sortes, fibres textiles, déchets de soie et minerais divers, ce sont des marchandises à exporter en grande quantité. Car en Chine l'industrie lainière et l'industrie métallurgique ne se sont pas encore développées.

Dans notre exportation, il y a une particularité. C'est la grande quantité de graines de coton, de lin, de colza, et des huiles végétales. La Chine exporte annuellement une grande quantité de tourteaux divers d'une valeur de 50 ou 60 millions de taëls, tandis que le sulfate d'ammoniac et le superphosphate sont importés en Chine en égale quantité. Et cela, parce que le prix des tourteaux est tellement élevé en raison de l'importance de la demande étrangère, que les paysans chinois ne peuvent les employer eux-mêmes comme engrais. En outre, le manque de moyens de communication en Chine permet de les diriger plus facilement et plus profitablement sur le Japon qu'à l'intérieur du pays. Les paysans chinois se voient donc contraints d'acheter leurs engrais à l'étranger.

III. *Les objets manufacturés.* — Dans notre importation, la troisième catégorie s'attribue depuis quelque temps une valeur annuelle de 500 millions de taëls, tandis que dans notre exportation elle n'atteint que 250 millions, d'où, pour cette catégorie, un excédent de 250 millions de taëls en faveur de l'importation. Dans cette somme, nous voyons que l'excédent de l'importation sur l'exportation, à propos de la cotonnade, se monte annuellement à 200 millions de taëls. Aussi, la Chine doit-elle d'abord développer ses filatures de coton. Quant aux lainages, aux articles d'électricité, photographiques, aux machines de toutes sortes et aux métaux divers, ce sont les marchandises particulières de notre importation. Car la Chine d'aujourd'hui ne les fabrique pas encore. Au sujet des produits émaillés, en 1903, leur importation ne fut que de 400 milliers de taëls. En 1913 et 1914, elle monta à une valeur annuelle de 1,8 millions de taëls. En 1916, une usine de fabrication de produits émaillés fut établie à Changhaï. En 1925, notre exportation des produits émaillés apparut pour la première fois dans le rapport annuel de la douane maritime chinoise. Au cours de ces dernières années, l'importation annuelle des produits émaillés descendit de 3 à 2 millions de taëls, alors que l'exportation de ces produits augmenta progressivement. Dans cet ordre d'idées, on peut encore signaler l'importation des verres, d'une valeur annuelle de 6 millions de taëls, celle des soies artificielles et des tissus de soie, d'une valeur annuelle de 2,6 millions de taëls, et celle des teintures d'une valeur annuelle de 26 millions de taëls. Ces marchandises exotiques disputent avec acharnement le marché chinois aux produits nationaux.

IV. *Objets divers.* — Dans cette catégorie, nous signalons les marchandises difficiles à classer. Par exemple : les paquets envoyés par la poste ; on ne peut les classer d'après ce qu'ils contiennent. Ces objets entrent donc



dans ce cadre, quoiqu'ils contiennent des produits fabriqués. Pour ce qui est de notre importation, le rapport douanier enregistre annuellement dans cette partie 400 milliers de taëls pour l'opium et 1,6 million de taëls pour l'armement. En réalité, les chiffres de l'opium et de l'armement qui sont importés en contrebande surpassent d'au moins dix fois ceux enregistrés. Les chiffres des autres marchandises sont négligeables (219).

## CHAPITRE IV

### LE DÉFICIT DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA CHINE ET LES MOYENS DE LE COMPENSER.

Avant de discuter sur les moyens de compensation de la Chine, il semble utile de définir clairement la balance commerciale, la balance des comptes et celle des paiements. « La balance commerciale constitue une notion très claire : c'est la balance des échanges de marchandises entre un pays et les autres, telle qu'elle résulte des constatations de la douane » (220). La question de l'équilibre de la balance commerciale est une question qui intéresse et préoccupe beaucoup de personnes. Mais s'il faut y attacher une grande importance, il ne faut pas croire que tout déficit de la balance commerciale soit nécessairement un désastre; celui-ci pouvant être comblé par d'autres éléments de la balance des comptes. « La balance des comptes doit nous renseigner sur les résultats des relations économiques d'un pays avec l'étranger, et nous apprendre si, au terme de l'année, il en ressort un solde créditeur ou débiteur. On appellera balance des comptes d'une année donnée, la balance des créances et des dettes nées des échanges de marchandises et de services dans l'année considérée ainsi que des créances et des dettes résultant d'opérations ou de faits antérieurs qui ont donné lieu normalement à un règlement, en intérêt ou en capital dans la même année. Donc, il y a deux éléments principaux de la balance des comptes. Les créances et les dettes nées des échanges de marchandises et de services, et les créances et les dettes résultant d'opérations antérieures, mais donnant normalement lieu à règlement dans l'année considérée. On exclut de la balance des comptes les placements nouveaux en capitaux » (221). La balance des comptes a comme éléments : 1<sup>o</sup> la balance commerciale; 2<sup>o</sup> les dépenses des nationaux à l'étranger et des étrangers dans le pays; 3<sup>o</sup> le fret qui s'inscrit toujours à l'actif de la balance et jamais au passif; 4<sup>o</sup> les revenus tirés des services rendus aux étrangers; 5<sup>o</sup> les renvois d'émigrants dans leur patrie; 6<sup>o</sup> les revenus des capitaux placés à

l'étranger; et 7<sup>o</sup> les paiements par l'étranger des capitaux empruntés ou l'annuité des dettes amortissables. Enfin, doit-on englober dans la balance des comptes les importations et les exportations d'or? Il faut distinguer si l'or importé sert exclusivement aux besoins de l'industrie. « Si le pays a importé de l'or pour ses besoins industriels, c'est une importation semblable à une importation de fer, de charbon, et elle s'inscrit au passif de la balance des comptes. De même, on devra inscrire au crédit de la balance des comptes les exportations d'or faites par les pays producteurs d'or. En effet, pour ces pays, l'or est une marchandise qu'ils ont produite comme ils auraient pu extraire du charbon ou du fer de la mine, et qu'ils envoient à l'étranger » (222). Or, les importations et les exportations d'or pour des fins monétaires doivent être exclues de la balance des comptes, et jointes aux mouvements de capitaux, aux placements nouveaux de capitaux. Si la balance des comptes se solde en excédent, « cet excédent peut être ou placé à l'étranger, ou employé en acquisitions d'or. Les acquisitions d'or sont alors un emploi donné à l'excédent de la balance des comptes. En sens inverse, lorsqu'un pays a dû exporter beaucoup d'or monétaire, il ne faut pas assimiler ces exportations d'or à des exportations de cotonnades ou de charbon. Elles sont faites souvent pour combler le déficit de la balance des comptes » (223).

Maintenant, nous arrivons à la balance des paiements. « La balance des paiements, c'est la balance de tout ce qui doit donner lieu à règlement entre un pays et l'étranger. Elle comprend ce qui figure dans la balance des comptes, et elle comprend en plus les placements nouveaux en capitaux et les mouvements d'or. La balance des comptes, telle qu'on l'a définie, est rarement équilibrée; elle se présente tantôt en excédent, tantôt en déficit. La balance des paiements est en équilibre, au contraire; pour des pays qui ne sont pas acculés à une suspension de leurs paiements à l'égard de l'étranger, pour des pays qui n'imposent pas de moratoire des paiements » (224). « Si la balance des paiements est en équilibre, alors que la balance des comptes ne l'est pour ainsi dire jamais, c'est justement grâce aux mouvements de l'or ou aux placements nouveaux de capitaux. Le pays dont la balance des comptes est en déficit, s'il n'a pas suspendu ses paiements, ne peut le faire qu'en envoyant de l'or ou en empruntant. Ce sont surtout les emprunts effectués à l'étranger qui permettent au pays dont la balance des comptes est en déficit, d'arriver à une balance des paiements en équilibre. Si un pays a une balance des comptes en excédent, alors que sa balance des paiements est en équilibre, c'est parce qu'il a placé à l'étranger l'excédent de sa balance des comptes. L'excédent de la balance des comptes donne lieu, soit à des introductions d'or, soit à des placements à l'étranger » (225). En nous appuyant

(219) Wu Yu Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. IV, pp. 178-183.

(220) Voir : page 5 du Cours d'économie politique pour 1933-34, professé par M. Aftalion.

(221) Voir : page 8 du Cours d'économie politique pour 1933-34 professé par M. Aftalion.

(222) *Ibid.*, p. 11.

(223) *Ibid.*, pp. 11-12.

(224) *Ibid.*, p. 12.

(225) *Ibid.*, p. 12.



sur ces notions, nous allons envisager les unes et les autres pour ce qui est de la Chine. Voyons d'abord la balance commerciale. De 1864 à 1932, la balance commerciale de la Chine fut toujours défavorable, sauf en 1864, 1872, 1873, 1874, 1875 et 1876 où l'excédent total des exportations sur les importations en valeur atteignit 27.271.849 taëls. De plus, le déficit de la balance commerciale de la Chine s'accrut d'année en année. En 1932, il battit son plein avec 556.605.240 taëls. Somme toute, le déficit net de 1864 à 1932 atteignit la valeur de 6.431.371.870 taëls. Toutefois, les valeurs d'avant 1903, enregistrées dans les annuaires de la douane maritime, doivent subir une correction pour en faire le prix d'embarquement dans le cas de marchandises exportées et le prix de débarquement dans le cas de marchandises importées (226). En rendant compte de la valeur annuelle d'opium importé en Chine de Hong-Kong avant 1887 qui était presque de 5 millions de taëls, M. Remer nous a donné un tableau des chiffres corrigés. Le voici (227) :

Tableau de balances commerciales de la Chine par périodes, en millions de Haikwan taëls (+ favorable et — défavorable).

1871-1884 .....	+ 20
1885-1898 .....	— 290
1899-1913 .....	— 1.650
1914-1921 .....	— 980

A cela, on peut ajouter 1922-1932... — 3.183

Ce tableau nous montre que de 1871 à 1932 la valeur totale de l'excédent net des importations sur les exportations fut de 6.083 millions de taëls. A cet effet, la Chine transporta-t-elle l'or pour couvrir son déficit ou bien pratiqua-t-elle d'autres moyens de compensation comme fret, service, dépense de tourisme étranger? En Chine, l'entrée et la sortie de l'or et de l'argent après 1830 ne semblèrent pas avoir de liaison avec la balance commerciale qu'elle fut favorable ou défavorable. Ils entrent et sortent plutôt comme des marchandises ordinaires. D'autre part, le mouvement de l'or et de l'argent suit de près les fluctuations du cours du change, c'est-à-dire quand le prix de l'or évalué en argent est en hausse sur le marché mondial, l'or s'exporte de la Chine, et l'argent s'importe en Chine. Au contraire, si le prix de l'or évalué en argent est en baisse, l'or s'importe en Chine et l'argent s'en exporte (228). Les statistiques annuelles du mouvement de l'or et de l'argent apparurent pour la première fois en 1890 dans les rapports annuels de la douane maritime chinoise. Les statistiques de cette sorte nous manquent pour les années précédentes. D'après Morse, nous savons qu'avant 1830 la Chine eut toujours une balance commerciale favorable et que les pays occidentaux exportèrent annuellement de grandes quantités d'argent à destination de la Chine pour payer leurs marchandises achetées. L'argent importé à Canton pendant la période de 1700 à 1830 fut estimé à une valeur de 90 à 100 millions

de livres-sterling. Après 1830, la Chine exporta annuellement une grande quantité d'argent. Toutefois, cet argent se présenta plutôt comme marchandise que comme moyen de compensation. L'exportation annuelle d'argent de la Chine fut en moyenne de 10 millions de taëls (229). Sans doute, cette estimation manque-t-elle d'exactitude. Néanmoins, elle nous indique la tendance générale du mouvement monétaire de la Chine. Sur les mouvements d'or et d'argent de 1889 à 1928, nous avons comme base la statistique de « The Statistics of China's Foreign Trade 1864-1928 » et sur celui de 1929 à 1931, nous avons les statistiques publiées dans les rapports annuels de la douane maritime. En les résumant, nous donnons le tableau suivant (en Haikwan taëls) :

Or	Exportation.....	254.867.361	(Excédent d'exportation)
	Importation.....	107.591.651	
	Excédent .....	147.375.710	
Argent	Exportation.....	276.531.850	(Excédent d'importation)
	Importation.....	1.121.986.187	
	Déficit .....	845.454.337	

Enfin, si nous retranchons 147.375.710 de 845.454.337, il nous reste 698.078.627 taëls qui représentent la valeur nette de notre importation en numéraires. Si nous les comparons avec la valeur nette de l'excédent total des importations sur les exportations de marchandises pendant la période de 1871 à 1932, il est clair que le mouvement des numéraires de la Chine ne dépend pas de la situation de sa balance commerciale. L'or et l'argent, comme nous l'avons dit, se présentent aussi comme des marchandises ordinaires. Nous savons, en effet, que de 1889 à 1902, le prix de l'or évalué en argent fut en hausse. De ce fait, l'excédent d'exportation de l'or apparut annuellement, sauf en 1900 où la guerre de Boxers entraîna une grande quantité d'or japonais en Chine. Pour la première fois donc, il y eut excédent d'or dans l'importation. En 1903, l'exportation de l'or fut égale à l'importation. En 1904 et 1905, à cause du cours du change, l'importation excéda l'exportation. Cet excédent annuel atteignit 7 ou 8 millions de taëls en valeur évaluée en argent. Ce phénomène persista jusqu'en 1906 et 1907. A partir de 1908, l'excédent de l'exportation de l'or apparut de nouveau, sauf en 1911 et 1912 où la guerre contre la dynastie de Tsing et pour l'établissement de la République chinoise, entraîna de grosses importations d'or. Cet excédent de l'exportation de l'or fut causée par la demande des pays européens adoptant l'étalon-or pour régler leurs dettes. Pendant la guerre, le prix de l'argent monta. La spéculation sur le marché de Changhaï fit aussitôt importer d'importantes quantités d'or en Chine. En 1919, la valeur évaluée en argent de l'importation de l'or atteignit le chiffre le plus élevé, c'est-à-dire 51.078.643 taëls. Ensuite, la spéculation sur l'or ne cessa de croître. Mais en raison

(226) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, Pp. 205-8.

(227) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, p. 209.

(228) C.F.- Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, Pp. 209-215.

(229) Wu Yu Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. IX, pp. 555-6.



de la baisse du prix de l'argent, l'importation d'or fut très inférieure à l'exportation de l'or, sauf en 1928 où la révolte de Kuomintang entraîna une nouvelle importation d'or (230). Rappelons que la Chine n'est pas un pays producteur d'or. Pourquoi la Chine a-t-elle une si grande quantité d'or dans son exportation? C'est parce que la plus grande quantité d'or entre en Chine en contrebande. D'après Kann (231), en plus de l'or apporté à la Chine par les touristes étrangers, il y a l'importation organisée de l'or en contrebande qui échappe naturellement au contrôle de la douane maritime. Après 1917, l'importation en contrebande en Chine de l'or japonais fut très développée. L'or obtenu dans les sables du Fleuve Amour est entré du rivage opposé de la Russie en Chine et a échappé ainsi au contrôle de la douane maritime non seulement de la Russie mais aussi de la Chine. Au reste, une grande quantité d'or est, de même, envoyée en Chine par les États-Unis par paquets postaux. Quant à la quantité d'or enregistrée dans les rapports annuels de la douane maritime chinoise, ce sont les États-Unis qui nous en envoyèrent le plus. L'Afrique et l'Australie nous en envoyèrent aussi, mais non pas directement. La Sibérie nous en fournit également une grande quantité. Pour indiquer sommairement les pays de provenance et les pays de consommation, nous reproduisons ici un tableau pour 1925 (232).

	Importation (en milliers de Haikwan taëls)	Expor- tation	Excédent + ou Déficit —
Europe .....	—	—	—
Amérique.....	818	120	— 698
Asie .....			
Singapour, etc.....	—	—	—
Saïgon et Tonkin....	1	137	+ 136
Siam .....	—	95	+ 95
Hong-Kong et Macao	927	2.464	+ 1.537
Java, etc.....	—	14	+ 14
Japon et Formose ...	87	1	— 86
Corée.....	—	52	+ 52
Sibérie.....	13	—	— 13
Philippines.....	—	—	—
Total .....	1.846	2.883	+ 1.083

Toutefois, en tenant compte de la quantité d'or importée en Chine en contrebande, il apparaît clairement que l'excédent de l'exportation d'or signalé dans les annuaires de la douane maritime n'est guère exact. Si les statistiques concernant le mouvement de l'or étaient complètes, nous constaterions au contraire un excédent d'importation tant au point de vue or qu'au point de vue argent. En ce qui concerne le mouvement d'argent, nous voyons que de 1890 à 1892, l'excédent de l'exportation de l'argent atteignit une valeur de 10 millions de taëls. Dans la période de 1893 à 1900 l'excédent de l'importation de l'argent fut d'une valeur totale de 78.040.181 taëls. Ceci parce que dans la première période, le commerce

n'en était pas encore développé et que la sapèque en cuivre était encore en circulation. Dans la dernière période, par contre, les Hôtels de la Monnaie furent graduellement établis dans toutes les provinces de Chine. Donc, la consommation d'argent dans la Chine s'accrut et l'argent s'y importa en grande quantité. A partir de 1901 jusqu'à 1908 l'excédent de l'exportation annuelle d'argent oscilla entre 6 et 30 millions de taëls. La Chine n'est pas non plus un pays producteur d'argent quoi qu'elle ait adopté le système de l'étalon-argent. Pourquoi a-t-elle eu une si grande quantité d'argent à exporter? C'est parce que la statistique de la douane maritime était plus exacte pour l'exportation que pour l'importation. Par exemple, en plus des sommes d'argent emportées par nos émigrants rentrant en Chine, une grande quantité d'argent était aussi transportée par les navires qui échappaient au contrôle de la douane maritime. De 1909 à 1913, l'excédent de l'importation d'argent apparut de nouveau. Pendant la guerre, en raison de ce que les pays belligérants eurent besoin d'argent pour en faire une monnaie supplémentaire, l'excédent annuel de l'exportation d'argent fut de près de 20 ou 30 millions de taëls. A partir de 1918, c'est-à-dire après la guerre, à cause de la baisse du prix de l'argent, les pays producteurs d'argent en expédièrent à destination de la Chine. Les commerçants d'argent des États-Unis étaient tellement pressés d'en envoyer à la Chine qu'ils n'attendaient même pas l'établissement du contrat de transaction. L'excédent de l'importation de l'argent augmenta donc d'année en année. En 1928, l'excédent de l'importation annuelle d'argent atteignit 106.395.696 taëls. En 1929, il se maintint encore à 105.825.976 taëls. Quant aux provenances de notre argent, ce sont les États-Unis qui se tiennent au premier rang; ensuite viennent les Indes, puis les pays européens, puis le Japon, enfin pour Singapour, l'Indochine et le Siam. L'importation d'argent de la Chine dépassait l'exportation. Pour en rendre compte plus clairement, nous reproduisons ici le tableau du mouvement d'argent de 1925 (Unité: milliers de taëls) (233).

	Importation	Exportation	Excédent (+) et dé- ficit (—)
Europe .....	7.863	—	— 7.863
Amérique.....	46.645	—	— 46.646
Les Indes, Birmanie.	10.609	403	— 10.206
Saïgon et Tonkin ...	168	741	+ 574
Singapour .....	—	278	+ 278
Siam .....	3	389	+ 386
Hong-Kong et Macao	7.454	8.374	+ 620
Java, etc.....	—	373	+ 373
Japon et Formose ...	848	527	— 322
Corée.....	21	19	— 2
Sibérie.....	15	300	+ 285
Philippines.....	—	—	—
Total .....	73.927	11.403	— 62.524

(230) Wu Yu Kan. — *Traité général du commerce extérieur de la Chine*, ch. IX, pp. 562-3.

(231) E. Kann. — *The currencies of China*, ch. I.

(232) Wu Yu Kan. — *Traité général du commerce extérieur de la Chine*, ch. IX, pp. 568-9.

(233) Wu Yu Kan. — *Traité général du commerce extérieur de la Chine*, ch. IX, Pp. 566-7.



Nous avons donc pu constater que non seulement pour les marchandises, mais aussi pour le mouvement du numéraire, en Chine, l'importation est toujours en excédent sur l'exportation. Pour rechercher les moyens de compensation, nous allons envisager les éléments de la balance des comptes de la Chine. Dans cette balance, les éléments peuvent se répartir comme suit :

1. Envoi de fonds des émigrants chinois.
2. Dépense des légations et des consulats.
3. Dépense de troupes étrangères, navales et terrestres.
4. Donation étrangère pour églises et hôpitaux.
5. Dépense du touriste étranger.
6. La balance favorable du commerce frontrière.

Nous les décrivons un par un au paragraphe suivant.

1. *Envoi de fonds des émigrants chinois.* — Dans notre balance des comptes, l'envoi de fonds des émigrants chinois a une importance capitale. C'est même le seul qui ait une signification économique (234). La première forme d'émigration fut connue comme « traite des jaunes ». Elle fut particulièrement intense à Hong-Kong et à Macao, aux environs de 1850. Ce commerce se termina à Hong-Kong en 1850 et à Macao en 1875. Durant ces vingt-cinq années, il y eut encore un demi million de coolies transportés à l'extérieur. Depuis la suppression du commerce de coolies qui fut donc réalisée en 1875, en vue d'obtenir un grand nombre d'ouvriers de contrat sous différentes conditions, aucune tentative ne connut le succès, sauf celle qui concerne le recrutement des ouvriers chinois qui travaillèrent à l'arrière du front et dans les camps des Alliés, en France, pendant la guerre mondiale. On peut estimer le nombre d'ouvriers recrutés pour ce service durant la guerre à 70.000 ou 100.000 hommes. D'autre part, la plus importante émigration fut de la deuxième forme, c'est-à-dire l'émigration individuelle de nos ouvriers et commerçants à l'étranger. Cette sorte d'émigration existait depuis quelques centaines d'années déjà. Mais les rapports de la douane maritime indiquent que le nombre des émigrants augmenta considérablement vers 1880 (235). En 1932, le nombre de nos émigrants était de 10.724.114 (236). En Océanie, nos émigrants étaient 6.441.900; dans les autres pays de l'Asie 3.829.614; en Amérique du Nord et du Sud 330.000; en Afrique 17.600; en Europe 30.000; en Australie et dans les îles voisines 45.000. Quant à la remise de nos émigrants, le professeur Remer nous indique dans son ouvrage intitulé « Foreign Investments in China » que de 1914 à 1930 le chiffre moyen annuel de l'envoi de fonds de nos émigrants fut de 200.000.000 dollars chinois. Pour les trois dernières années, il augmenta même fortement. En 1928, il était de 250.000.000 dollars chinois; en 1929 de 280.000.000 dollars chinois, et en 1930 de 316.000.000 dollars chinois (237). Cette somme représente généralement le revenu de capitaux placés

à l'étranger dans les restaurants, les blanchisseries, et autres boutiques; la culture agricole et l'exploitation des mines. Mais, d'après Remer, un tiers de cette somme représente le salaire des ouvriers chinois, surtout dans l'Asie méridionale. Le professeur Remer nous donne aussi une estimation en ce qui concerne l'envoi de nos émigrants avant 1914. En voici un tableau par périodes en millions de Haikwan taëls (238) :

1871-1884 .....	84
1885-1898 .....	280
1899-1913 .....	1.050

II. *Dépense des légations, des consulats, des troupes étrangères, des touristes étrangers et donations étrangères pour églises, etc.* — La dépense des troupes étrangères est aussi un moyen important de compensation en Chine, car la Chine n'a pas la même dépense à l'étranger. Cette recette est due à un état anormal. Elle est très incertaine. Pendant quelques années, elle fut très grande; puis pendant quelques années devint assez petite. Au dire de Remer, cette recette atteignit 140.000.000 dollars chinois en 1928. Mais après, elle eut tendance à diminuer. La Chine l'a fait entrer en ligne de compte, ce qui revient à prouver que son économie nationale est évidemment dans un état très déplorable.

Au sujet des dépenses des légations et des consulats, cette recette est plus stable. Elle représente annuellement plus de 30 millions de dollars chinois. Depuis la baisse du prix de l'argent ce chiffre augmenta quelque peu. En 1930, elle rapporta 38 millions de dollars chinois. Quant à la dépense des touristes étrangers, elle est estimée à peu près au même chiffre que la donation étrangère de bienfaisance. Cette dernière dépend absolument de l'étranger. Elle dépend pour ainsi dire du bon cœur de l'étranger. Même si c'est une somme assez importante, elle n'est considérée que comme un moyen passif de compensation. La somme annuelle de la donation étrangère est estimée à 25 ou 35 millions de dollars chinois. En 1930, elle atteignit 40 millions de dollars chinois, à cause de la baisse du prix de l'argent. Ici, dans le but de mettre ces différentes recettes en regard avec les différentes sommes à payer aux étrangers, nous allons rendre compte des revenus des capitaux étrangers placés en Chine. D'après l'estimation de Remer, dans la période de 1914 à 1930, le revenu annuel est, en moyenne, d'environ 38.800.000 dollars chinois. En 1929 et en 1930 il atteignit environ 198 millions de dollars chinois par an. Quant au règlement de la dette et de l'indemnité, le paiement annuel est estimé, en moyenne, à 89.200.000 dollars chinois pour la période de 1902 à 1913 et à 70.900.000 dollars chinois pour la période de 1914 à 1930. En outre, l'ensemble des dépenses des touristes, des étudiants, des légations et des consulats de la Chine est estimé à une valeur annuelle de plus de 10 millions de dollars chinois, alors que la somme annuelle payée par la Chine pour les

(234) Voir : Chinese migrations, By Ta Chen, 1923

(235) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, pp. 217-8.

(236) Voir : Annuaire de Schum Pao pour 1930, pp. N 4-5.

(237) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale chinoise, vol. 3, n° 11, p. 2396.

(238) C.-F. Remer. — The foreign trade of China ch. VII, p. 221.



frais d'assurance est presque de 15 millions de dollars chinois. En somme, au cours de la période 1914-1930, la Chine a payé annuellement environ 234.700.000 dollars dont 138.000.000 pour le revenu des capitaux placés en Chine; 70.900.000 pour le paiement des dettes et des indemnités, 15.000.000 pour les frais d'assurance et 10.000.000 pour les dépenses des légations, des consulats, des touristes et des étudiants chinois. Et cela pour une recette annuelle d'environ 220.000.000 dollars dont 140.000.000 pour la dépense des troupes étrangères; 30.000.000 pour les frais de légations et de consulats étrangers; 50.000.000 pour la donation étrangère et les dépenses de touristes étrangers (239).

III. *La balance favorable du commerce frontière.* — Cette somme est très peu importante et, de plus, incertaine. Lorsqu'on n'en fait pas la statistique, on ne s'appuie que sur l'estimation de la tendance. La tendance de la balance du commerce frontière avec la Russie est favorable. Quelquefois cette idée s'applique aussi à la tendance de la balance du commerce frontière avec la Corée, l'Indochine et la Birmanie. D'après l'estimation de Morse, la balance favorable du commerce frontière de la Chine en 1903 fut d'environ 4 millions de taëls. Pour la période 1864-1913, S. R. Wagel a essayé d'établir une « balance sheet in China » dans son ouvrage intitulé « Finance in China » en estimant la balance favorable du commerce frontière de la Chine à une valeur de 200 millions de taëls (240), mais, au point de vue de Remer, à cause de la difficulté d'obtenir cette statistique et en raison même de son inexactitude, on se contente de la négliger. En effet, elle n'a guère d'importance dans nos moyens de compensation (241).

Enfin, les recettes « invisibles » de la Chine sont presque inexistantes, bien qu'elle en ait pourtant quelques-unes. Par exemple, la dépense des troupes étrangères en Chine. Il en résulte que la balance des comptes, en Chine, est toujours très défavorable. Pour équilibrer la balance du paiement international, la Chine est forcée de recevoir divers investissements de l'étranger à l'intérieur et de reconnaître les autres déficits comme sa dette. Ainsi, la Chine n'a que l'emprunt et les placements divers de l'étranger pour acquitter la balance défavorable de ses comptes et pour compenser le déficit de son commerce extérieur. En ce qui concerne les placements nouveaux de capitaux étrangers, au cours de la période 1914-1930, la recette annuelle en résultant fut estimée à la valeur approximative de 73.600.000 dollars chinois. En 1929, elle monta à 170.000.000 dollars, et en 1930 elle arriva à 202.000.000 dollars (242). Pour les recettes résultant d'emprunts contractés à l'étranger, au cours de la période 1902-1913, la valeur annuelle en fut, en moyenne, de 61.000.000 dollars et de 1914 à 1930 de 23.800.000 dollars

environ (243). Il convient de signaler ici, qu'en 1928, les gouvernements étrangers payèrent 170.000.000 dollars contre 146.000.000 dollars de bénéfice. Car cette année-là, la Chine toucha la dépense des troupes étrangères en Chine pour une valeur de 140.000.000 dollars et la dépense des légations et des consulats de l'étranger pour 30.000.000 dollars, alors qu'elle paya la somme nette de 83.000.000 dollars pour la différence entre le revenu de capitaux étrangers placés en Chine et les placements nouveaux de l'étranger, et, de plus, la dette extérieure à la valeur de 63.000.000 dollars. En 1929, les gouvernements étrangers payèrent 156.000.000 pour maintenir en Chine 110.000.000 dollars-chinois de bénéfices recouverts. Jusqu'ici, nous n'avons que quelques détails sur les balances de paiement de la Chine. Pour établir les tableaux, nous devons remonter à S. R. Wagel. Ensuite, Morse, quand il faisait partie de la douane maritime chinoise, a écrit : « In inquiry into the commercial liabilities and assets of China in international trade » surtout pour 1903 qui constitua « China imperial maritime customs, special series, n° 27 » (244). Enfin, Remer a approfondi cette étude. Dans son ouvrage « The Foreign Trade of China », il réserva un chapitre aux « Trade balances and specie movements ». Il le divisa en quatre périodes, c'est-à-dire 1871-1894, 1885-1898, 1899-1913 et 1914-1921, et pour chaque période, il établit un tableau. Dans son ouvrage récent « Foreign Investments in China », il a étudié de même les balances de paiement de la Chine en les divisant en deux périodes, à savoir : de 1902 à 1913 et de 1914 à 1930. Pour 1928, 1929 et 1930, il a fait des recherches spéciales et il a établi un tableau pour chacune d'elles. Nous résumons d'abord les estimations de Wagel et de Morse dans le tableau suivant (245).

(Unité : millier de taëls)

Espèce - Crédit	1903	1912	1864-1913
1. Exportation de marchandises.....	236.205	370.520	6.955.000
2. Exportation de l'or et de l'argent.....	33.000	27.695	1.000.000
3. Balance favorable du commerce frontière..	4.000	4.000	200.000
4. Investissements étrangers dans les chemins de fer et l'exploitation de mines.....	27.000	20.000	200.000
5. Dépense des légations et des consulats de l'étranger en Chine...	5.000	7.000	200.000
6. Dépenses de troupes étrangères, navales et terrestres.....	7.500	9.000	200.000

(239) Voir: Revuemensuelle de la banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, pp. 2397-9.

(240) Wu Ku Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. IV, pp. 196-7.

(241) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, pp. 2401-2.

(242) Voir: Revue mensuelle de la banque centrale de Chine, vol. 3, n° 11, pp. 2397.

(243) *Id.*, pp. 2397.

(244) Wu Yu Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. IV, pp. 196 et 201.

(245) *Id.*, *ibid.*, ch. IV, p. 197.



Espèce - Crédit	1903	1912	1864-1916
7. Frais divers concernant des navires de guerre étrangers.....	15.000	20.000	250.000
8. Frais de réparation et autres frais concernant les navires commerciaux.....	10.000	20.000	175.000
9. Donation étrangère pour écoles et hôpitaux	6.000	9.000	150.000
10. Dépense de touristes étrangers.....	6.000	10.000	125.000
11. Envoi de fonds de nos émigrants.....	73.000	40.000	845.000
12. Investissements étrangers dans le commerce	—	50.000	1.000.000
13. Investissements nouveaux étrangers dans les ports nouvellement ouverts.....	—	30.000	1.500.000
<b>Total.....</b>	<b>422.705</b>	<b>617.215</b>	<b>12.800.000</b>

## Débit

1. Importation des marchandises.....	310.000	473.097	9.334.000
2. Importation de l'or et de l'argent.....	37.000	54.398	1.228.000
3. Annuité à payer (y compris la dette d'indemnité.....)	44.211	51.000	1.288.000
4. Dépense des étudiants et de touristes de la Chine à l'étranger...	3.000	3.000	40.000
5. Dépense des légations et des consulats de la Chine.....	1.320	1.500	50.000
6. Fret et frais d'assurance.....	6.750	10.000	20.000
7. Importation des armements.....	5.000	3.500	60.000
8. Envoi de fonds des étrangers.....	16.000	20.000	600.000
<b>Total.....</b>	<b>423.300</b>	<b>616.495</b>	<b>12.800.000</b>

Dans le but de mettre les estimations ci-dessus en regard avec celles de Remer, nous reproduisons ci-après les quatre tableaux de celui-ci. Dans ces quatre tableaux, M. Remer a négligé quelques articles. Au crédit, ce sont : remises pour le maintien des légations, navires de guerre et garnisons étrangères, et aussi les navires commerciaux étrangers dans les ports chinois ; dépenses de touristes étrangers en Chine et remises pour le maintien de missions et écoles étrangères en Chine. Au débit, ce sont :

remises pour le maintien de légations et consulats chinois à l'étranger, dépenses des étudiants chinois à l'étranger, fret et assurances, et remises en vue de couvrir les profits nets des étrangers qui ont des investissements dans les ports à traité de la Chine ou qui s'engagent au commerce en Chine (246). Surtout parce qu'ils peuvent se compenser approximativement.

Tableau I (de 1871 à 1884) (247)  
(Unité étant 1.000.000 H. K. taëls)

Espèce	Débit	Crédit
Importation nette de l'argent ....	80	—
Solde de la balance commerciale	—	20
Remises des émigrants.....	—	84
<b>Total.....</b>	<b>80</b>	<b>104</b>

Ce tableau se base sur l'estimation ; les statistiques exactes en sont inexistantes.

Tableau II (de 1885-1898) (248)  
(Unité étant 1.000.000 H. K. taëls)

Espèce	Débit	Crédit
Solde de la balance commerciale	290	—
Importation nette de l'argent...	110	—
Exportation nette de l'or.....	—	67
Remises des émigrants.....	—	280
<b>Total.....</b>	<b>390</b>	<b>347</b>

La différence entre les débits totaux et les crédits totaux du tableau II pourrait être à peu près couverte par les emprunts de cette période. Les trois grands emprunts de cette période n'apparaissent pas au crédit, puisqu'ils furent contractés pour le paiement des indemnités consenties à la fin de la guerre sino-japonaise. Le total de ces indemnités fut payé à Londres, au moyen des emprunts contractés à l'étranger, et ce ne sont que les paiements d'intérêts et l'amortissement des capitaux principaux durant les années suivantes qui sont entrés dans la balance des paiements. Grâce à ces paiements, au gouvernement japonais, à Londres, un dépôt de capitaux y fut établi par le Japon qui put ainsi prendre la tête dans l'introduction de l'étalon-or chez lui.

Tableau III (1899-1913) (249)  
(Unité étant 1.000.000 H. K. taëls)

Espèce	Débit	Crédit
Solde de la balance commerciale.	1.650	—
Importation nette de l'argent...	61	—
Paiement des intérêts et léger amortissement de principaux au titre de dettes et des indemnités.....	660	—

(246) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, p. 222.

(247) *Id.*, *ibid.*, ch. VII, p. 222.

(248) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, p. 223.

(249) *Id.*, *ibid.*, ch. VII, p. 223.





Groupe de chevaux, par Lan-Ss-Nin.  
Original peint en couleurs sur soie. Collection du Musée du Palais, Peiping.







Espèce	Débit	Crédit
Exportation nette de l'or.....	—	11
Remises des émigrants.....	—	1.050
Somme envoyée par le Japon et la Russie pendant la guerre russo-japonaise dans la Chine	—	150
Somme reçue de nouvelles dettes	—	570
Dépense de chemins de fer étrangers.....	—	300
Investissements individuels et investissements de corporations étrangères.....	—	200
Total.....	2.371	2.281

Dans ce tableau, les paiements des intérêts et les amortissements des principaux capitaux au titre des dettes et des indemnités sont calculés sur des informations valables. De ce total, 240 millions de taëls représentent le paiement des charges annuelles de l'indemnité de la guerre des Boxers. Le paiement des dettes de chemin de fer est estimé à avoir été de 120 millions de taëls. Dans cette période, le paiement des intérêts et les amortissements de capitaux au titre des dettes générales sont estimés à avoir été de 300 millions de taëls. La majeure partie de cette somme est consacrée aux charges sur les emprunts négociés pour le paiement de l'indemnité de la guerre sino-japonaise. Au crédit, la somme reçue de nouvelles dettes est aussi calculée sur les mêmes listes. Dans le total de ce chapitre, 250 millions de taëls représentent la dette des chemins de fer autres que les chemins de fer étrangers et 320 millions de taëls y sont inscrits au titre des emprunts généraux.

Les chemins de fer étrangers ou la concession de chemin de fer désignent les chemins de fer construits en Chine par l'étranger ou sous son contrôle en 1914. Donc, la dépense des chemins de fer étrangers comprend toutes les dépenses des lignes suivantes : le chemin de fer de l'Est chinois et le chemin de fer de la Mandchourie du Sud qui furent construits par la Russie, puis améliorés et étendus par le Japon ; le chemin de fer de Chan-tong construit par l'Allemagne ; et le chemin de fer de Yunnan construit par la France. Quant aux investissements pratiqués par les individus et les corporations étrangères, l'estimation de 200 millions de taëls n'est qu'un minimum.

Tableau IV (de 1914-1921) (250)  
(Unité étant 1.000.000 H.K. taëls)

Espèce	Débit	Crédit
Excédent des importations en marchandises.....	980	—
Importation nette de l'argent...	120	—
Paiement des intérêts et léger amortissement des principaux au titre de dettes et des indemnités.....	250	—

(250) C.-F. Remer. — The foreign trade of China, ch. VII, p. 225-7.

Espèce	Débit	Crédit
Exportation nette de l'or.....	—	11
Somme reçue de nouvelles dettes	—	350
Envoi de fonds de l'émigrant étranger.....	—	640
Investissements individuels et investissements de corporations étrangères.....	—	100
Total.....	1.350	1.101

Dans cette période, le paiement des intérêts et les amortissements de capitaux au titre des dettes et des indemnités ne sont pas faciles à calculer. En premier lieu, le cours du change fut tel durant bien des années que le paiement des obligations en monnaie-or a rendu la somme dépensée en Haikwan taëls plus petite que pendant la troisième période (1899-1913). La valeur moyenne du taël pour les années 1899-1913 fut de \$ 70, et pour les années 1914-1921 elle fut de \$ 97 (dollar américain). En second lieu, après la déclaration de guerre de la Chine à l'Allemagne, les puissances alliées consentirent à un moratoire de cinq ans pour le paiement des indemnités de la guerre de Boxers. La somme reçue des nouvelles dettes est encore plus difficile à calculer. Quelques emprunts consentis durant les mois précédant la guerre mondiale ne purent se maintenir ou se réaliser dès le commencement de la conflagration. Il y eut aussi des avances sur quelques emprunts, mais le montant exact n'en est guère connu. Pendant la guerre, la Chine contracta des emprunts au Japon, mais on n'en connaît pas davantage le nombre exact. On estime, en général, que le total doit en atteindre 250 à 300 millions de Haikwan taëls. Au surplus, quelques petits emprunts avaient été contractés par la Chine aux autres pays étrangers, emprunts qui, au total, atteignent une somme considérable. Les investissements individuels et les investissements des corporations étrangères consistent principalement dans le développement des entreprises industrielles en Mandchourie par les Japonais. Un haut-fourneau de l'aciérie d'Anshan de la compagnie de chemins de fer de la Mandchourie du Sud fut achevé en avril 1919. La dépense pour l'achèvement de ce seul haut fourneau s'éleva à 37.690.000 yen. Il y eut en outre d'autres investissements étrangers dans les ports à traité importants de la Chine. Dans ce cas, l'estimation de 100 millions de Haikwan taëls pour l'investissement total étranger de cette période ne peut être considéré comme excessive.

John H. Nelson en a fait aussi un tableau pour 1923-24 ; la revue hebdomadaire de Changhaï « Capital and Trade » au 5 août 1927 en a fait un autre pour 1925-26 (251), que nous présentons ci-après.

(251) Wu Ku Kan. — Traité général du commerce extérieur de la Chine, ch. IV, p. 196.



Tableau I (1923-24) (252)  
(Unité étant 1.000 H.K. taëls)

Espèce	
Importation des marchandises .....	— 923.403
Exportation des marchandises .....	+ 752.917
Balance commerciale défavorable.....	— 170.485
Dettes à acquitter :	
Dette de chemin de fer .....	— 50.000
D'autres dettes .....	— 115.000
Importation de l'or et de l'argent.....	+ 60.000
Envoi de fonds de l'émigrant chinois....	+ 100.000
Donation étrangère pour école et hôpital...	+ 35.000
Dépense des légations et des consulats, les frais de réparation de navires de guerre et commerciaux de l'étranger en Chine....	+ 40.000
Dépense de touristes étrangers en chine....	+ 10.000
Investissements divers et prêts nouveaux de l'étranger.....	+ 90.485

Avant de présenter le tableau II (1925-26), il faut rappeler d'abord que d'après les rapports douaniers, de 1925 à 1926 la valeur d'importation des marchandises fut originalement de 947.864.944 taëls et leur valeur d'exportation de 776.352.937 taëls. Donc, une balance commerciale défavorable de 171.512.007 taëls. Mais le journaliste de « Capital and Trade » estime que l'évaluation de la douane maritime chinoise est trop basse pour la valeur des marchandises exportées. Par exemple, en 1926, un picul de pois chinois était évalué à 3,43 taëls. Mais, en réalité, la valeur d'un picul de pois chinois était cotée de 5,41 yen à 7,46 yen à la bourse de Dairen. L'évaluation de la douane est exagérée pour la valeur des marchandises importées. Un autre exemple, la valeur de l'indigo artificiel fut évaluée 33,35 taëls à Changhaï. Mais, en réalité, c'était le prix des indigos de très bonne qualité d'Allemagne et de Suède. Aussi, le rédacteur de la revue en question retrancha-t-il 7 % de la valeur des marchandises importées et ajouta-t-il 10 % des marchandises exportées. Cela donna lieu à une différence de 900.472.000 taëls à l'importation des marchandises et 853.988.000 taëls à l'exportation, soit, par conséquent, 46.484.000 taëls en faveur de la balance commerciale défavorable.

Tableau II (1925-26) (252)  
(Unité étant 1.000.000 taëls)

Espèce	Débit	Crédit
1. Excédent d'importation en marchandises.....	46,5	—
2. Importation nette de l'argent	62,5	—
3. Exportation nette de l'or ...	—	1,0
4. Exportation en contrebande de l'argent .....	—	10,1

Espèce	Débit	Crédit
5. Emprunt (au Japon seul)...	—	5,0
6. Paiement des intérêts et amortissement des princi- paux au titre de dettes et de l'indemnité .....	54,8	—
7. Investissements étrangers en Chine .....	—	10,0
8. Revenu de capitaux étran- gers placés en Chine .....	12,0	—
9. Fret et assurance .....	10,0	—
10. Envois de fonds des émi- grants chinois.....	—	103,0
11. Dépense des légations et des consulats de la Chine à l'étranger .....	2,5	—
12. Dépense des étudiants chinois à l'étranger.....	1,7	—
13. Dépense des légations, des consulats et de la police à l'étranger .....	—	20,0
14. Dépense des missions étran- gères et de touristes étran- gers.....	—	10,0
15. Dépense pour le maintien de navires étrangers en Chine	—	4,0
Total .....	190,0	190,0

Ici, il convient de discuter la question de la valeur de nos exportations. Nous savons déjà que « même si les balances commerciales de tous les pays étaient en équilibre, elles apparaîtraient toutes en déficit d'après le livre de la douane si l'on faisait le total des balances commerciales de tout le pays, si l'on additionnait, d'une part, les importations de tous les pays, et, d'autre part, toutes les exportations. A supposer, d'ailleurs, que les statistiques soient bien exactes, on arriverait à un total plus élevé pour les importations que pour les exportations. Et, cela, parce qu'une même marchandise est inscrite dans les livres de la douane du pays exportateur, pour une valeur moins élevée que dans les livres de la douane du pays importateur, à cause du transport de la marchandise qui augmente la valeur. Une marchandise qui vaut dans l'Inde 10.000 francs, ou un nombre de roupies correspondant à 10.000 francs, vaudra, quand elle sera arrivée en France, plus de 10.000 francs, sa valeur étant en effet augmentée des frais de transport. Or, tandis que les livres de la douane du pays exportateur porteront une inscription de 10.000 francs, les livres de la douane du pays importateur porteront une mention de 10.500 francs. Ainsi, le total des importations est supérieur au total des exportations » (254). En nous appuyant sur cette théorie, nous pouvons expliquer la différence entre les livres de la douane chinoise et les livres des douanes étrangères à

(252) *Id.*, *ibid.*, ch. IV, p. 198.

(253) Wu Yu Kan. — *Traité général du commerce extérieur de la Chine*, ch. IV, p. 199.

(254) Voir : page 7 du Cours d'économie politique pour 1933-1934, professé par M. Aftalion.



propos des marchandises chinoises. Cette différence est ordinairement de 25 %, c'est-à-dire que la valeur des marchandises chinoises est plus élevée de 25 % dans les livres de la douane du pays importateur que dans les livres de la douane chinoise. Ce pourcentage augmenta sensiblement pendant les années où le prix de l'argent était en baisse. Il fut de 38 % en 1928 ; de 53 % en 1929 et de 75 % en 1930. En 1930, on inscrivit 104.300.000 dollars américains correspondant à 340.000.000 dollars chinois pour les marchandises importées de Chine dans les livres de la douane américaine, alors qu'on inscrivit 1.980.000.000 dollars chinois pour les marchandises chinoises exportées à destination des Etats-Unis dans les livres de la douane chinoise ! Donc, la différence entre les livres des douanes de ces deux pays était de 72 % (255). Au cours de la même année, la différence était de 67 % pour les livres des douanes anglaise et chinoise ; de 42 % pour les livres du Japon et de la Chine ; et de 59 % pour les livres d'Allemagne et de la Chine (256). La différence est si forte qu'on est tenté de chercher, comme le rédacteur de « Capital and Trade », une autre raison. On pense que l'évaluation de la douane chinoise est trop basse pour la valeur des marchandises exportées. C'est pourquoi Montagu ajouta 191.300.000 dollars ou bien 16 % à la valeur de l'exportation des marchandises de 1925 inscrite dans les livres de la douane chinoise (258). A cause de cela, M. Remer, de son côté, ajouta 7,5 % à la valeur de l'exportation de 1929 et 10 % à la valeur de l'exportation des marchandises de la Chine de 1930. Nous reproduisons donc les deux tableaux de balances des paiements de la Chine, établis par Remer pour 1929 et 1930 comme suit :

TABLEAU I (1929) (258)

(Unité étant 1.000.000 dollars chinois)

ESPÈCE (Débit) :	
Dette gouvernementale.....	79.1
Revenu des investissements commerciaux étrangers en Chine.....	189.5
Importation nette de l'argent.....	158.7
Importation en marchandises.....	1.898.7
Dépense des étudiants et de touristes.....	6.0
Dépense des légations et des consulats.....	4.4
Envoi de fonds des émigrants étrangers (profession libre).....	0.5
Assurance.....	15.0
<b>Total.....</b>	<b>2.360.9</b>

## ESPÈCE (Crédit) :

Envois de fonds de nos émigrants.....	280.7
Exportation nette de l'or.....	3.0
Exportation en marchandises.....	1.523.5
Sous-estimation sur la valeur de l'exportation en marchandises (7.5 %).....	114.3
Dépense de touristes étrangers.....	30.0
Donation pour l'église et bienfaisance de l'étranger.....	30.0
Dépense des légations et consulats de l'étranger en Chine.....	132.0
Dépense de troupes étrangères, navale et terrestre.....	124.0
<b>Total.....</b>	<b>2.137.5</b>
Le mouvement de capitaux, nouveaux investissements commerciaux.....	170.0
Donc : — 2.360,9 + 2.137,5 = — 223.4	
— 223.4 + 170.0 = — 53.4 Différence à expliquer.	

TABLEAU II (1930) (259)

(Unité étant 1.000.000 dollars chinois)

## ESPÈCE (Débit) :

Dettes gouvernementales.....	111.4
Revenu des investissements commerciaux étrangers en Chine.....	198.0
Importation nette de l'argent.....	100.5
Importation en marchandises.....	1.964.6
Dépense des étudiants et des touristes de la Chine à l'étranger.....	8.0
Dépense des légations et des consulats de la Chine à l'étranger.....	5.0
Envois de fonds des émigrants étrangers (profession libre).....	1.0
Assurance.....	20.0
Location de films.....	8.0
<b>Total.....</b>	<b>2.416.5</b>

## ESPÈCE (Crédit) :

Envois de fonds de nos émigrants.....	316.3
Exportation de l'or.....	47.4
Exportation en marchandises.....	1.342.3
Sous-estimation sur la valeur de l'exportation en marchandises (10 %).....	134.2
Dépense de touristes étrangers.....	40.0
Donation étrangère pour église et bienfaisance.....	40.0
Dépense des légations et consulats de l'étranger en Chine.....	38.0

(255) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale de Chine, vol. 3, n° 11, p. 2394.

(256) *Id.*, *ibid.*, p. 2393.(257) *Id.*, *ibid.*, p. 2399.

(258) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, p. 2400.

(259) *Id.*, *ibid.*, No 4, pp. 676-7.



	Report.....	1.958.2
Dépense de troupes étrangères, navale et terrestre en Chine.....		100.0
Nouveaux investissements commerciaux étrangers en Chine.....		202.0
Total.....		2.260.2

Donc — 156,3 Différence à expliquer.

Depuis 1930, la crise mondiale, débutant de 1929, a commencé à se faire sentir sur le commerce extérieur de la Chine, et l'occupation de la Mandchourie par le Japon en 1931 accentua encore la dépression de notre commerce extérieur. C'est en 1932 que notre balance commerciale fut la plus défavorable. L'importation de cette année, d'après l'évaluation de la douane, atteignit 1.575.860.000 dollars, alors que l'exportation fut de 738.960.000 dollars seulement. Ces chiffres comprennent ceux de la Mandchourie pour le premier semestre. Si l'on retranche ceux de la Mandchourie, on obtient 1.465.842.000 dollars pour l'importation et 547.900.000 dollars pour l'exportation. En comparant ces chiffres (Mandchourie non comprise) aux chiffres de 1928 dont 1.462.500.000 dollars pour l'importation et 1.007.000.000 dollars pour l'exportation, on voit que les importations de ces deux années sont à peu près les mêmes, tandis que l'exportation de 1932 n'atteint pas même la moitié de l'exportation de 1928. (260).

Ceci est dû principalement à la perte de la Mandchourie dont l'exportation excédait toujours l'importation. Quant à la Chine proprement dite, son exportation est, à l'état normal, très inférieure à son importation. Celle-ci dépasse celle-là de deux fois environ.

Nous allons envisager maintenant la tendance de la balance de paiement de la Chine proprement dite, après 1931. Nous savons qu'en 1932 nous avions une exportation de numéraires sans précédent. L'exportation nette de l'or atteignit 70.173.779 H. K. taëls et celle de l'argent atteignit 7.345.584 H. K. taëls. Donc l'exportation nette totale de numéraire atteignit 77.519.383 H. K. taëls correspondant à 120 millions de dollars chinois à peu près. (261). Ce phénomène persistera, mais avec un chiffre plus restreint. Quant à l'envoi de fonds de nos émigrants, car nos émigrants sont le plus souvent originaires de la Chine du Sud, les ports d'où ils partent pour l'étranger sont Fou-Tchéou, Amoy, Souatao et Canton. L'importance relative de ces envois de fonds dans la balance des paiements de la Chine proprement dite augmentera. Cependant, en raison de la crise mondiale, le nombre de nos émigrants diminuera. Donc, la somme envoyée par nos émigrants en valeur absolue continuera de s'amincir. D'après l'estimation de Edward Kann, en 1933 l'envoi de fonds de nos émigrants n'atteignit que la moitié de la valeur d'une année ordinaire avant 1931 (262).

En ce qui concerne le revenu des investissements étrangers en Chine, d'après l'estimation de Remer, pendant la période de 1914 à 1931, la Chine en payait annuellement aux étrangers la valeur moyenne de 139 millions de dollars, dont 24.000.000 dollars étaient représentés par le revenu d'investissement pratiqué par le Japon dans la Mandchourie. Car deux tiers des investissements japonais pratiqués en Chine se trouvent en Mandchourie. Si l'on envisage la tendance du revenu des investissements étrangers en Chine à l'exclusion de la Mandchourie, on verra que cette somme tirée de la Chine proprement dite, va en décroissance, et qu'elle est en général de 50 millions de dollars pour ces dernières années. (263). D'autre part, à l'exclusion de la Mandchourie, la dépense des troupes étrangères en Chine diminue aussi. Nous savons que la dépense de garnison japonaise dans la Mandchourie au titre de protection de chemin de fer est estimée annuellement entre 6 et 11 millions de yen. La dépense d'administration japonaise sur le terrain à bail « Kwang-tung » est estimée annuellement à 4 millions de yen. La dépense pour les consulats, la police, les détectives et pour le maintien des troupes navales du Japon en Mandchourie est estimée de même à plusieurs millions de yen. Dans l'ensemble, elle est annuellement de 25 à 30 millions de yen. Cette recette considérable est en dehors de la recette de la Chine proprement dite. Donc, dans la Chine proprement dite, la dépense des troupes navales et terrestres de l'étranger ne pourrait pas dépasser la somme annuelle de 100 millions de dollars, la dépense des légations, et des consulats de l'étranger en Chine est annuellement de près de 30 millions de dollars. La donation étrangère pour les missions et la bienfaisance de 20 millions de dollars, et la dépense des touristes étrangers également de 20 millions de dollars. Quant à la dépense des légations et consulats de la Chine à l'étranger, elle est estimée annuellement à près de 3 millions de dollars, et la dépense de touristes et des étudiants de la Chine à l'étranger à 6 ou 7 millions de dollars. La Chine paie annuellement 10 millions de dollars à peu près pour l'assurance et 8 à 10 millions de dollars pour la location de films. Pour ce qui est du paiement des dettes gouvernementales, son importance relative augmente. Cependant, pour les années récentes, le Gouvernement de la Chine a contracté quelques grands emprunts à l'étranger, ce qui procure une recette à la Chine en cas de nouveaux investissements étrangers en Chine. Avant la crise mondiale, cette somme annuelle se trouvait avoisiner 200 millions de dollars. Après l'évènement de la Mandchourie et la crise, l'investissement étranger en Chine proprement dite, décroît fortement. Pour ces dernières années, la valeur annuelle de ce nouvel investissement étranger est estimée à près de 100 millions de dollars. (264).

En s'appuyant sur cette tendance générale, on a essayé d'établir un tableau de la balance de paiement de la Chine pour 1933; parce que les statistiques exactes nous font

(260) *Id., ibid.*, No 11 Pp. 2403-14.

(261) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale de la Chine vol. 3, n° 4, pp. 672-3.

(262) *Id., ibid.*, No 4 p. 677.

(263) Voir : Revue mensuelle de la banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, p. 2407.

(264) Voir : Revue mensuelle de la Banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, pp. 2407-9.



défaut; chacun l'a établi d'après son estimation personnelle. Au sujet de l'envoi de fonds de nos émigrants, le rapporteur de la Banque de la Chine en a signalé la diminution d'un tiers au plus, comparé au chiffre d'une année ordinaire et l'a porté à 200.000.000 dollars (pour 1933) (265). Pour Edward Kann il y a diminution de moitié sur le chiffre d'une année ordinaire et la valeur ne serait que de 170 millions de dollars pour la même année. (266). Tandis que pour un autre, elle serait de 210 millions de dollars (267). De même pour la donation étrangère pour les missions et la bienfaisance, Edward Kann leur donne une valeur de 60 millions de dollars pour 1933, estimant la diminution à 30 % par rapport avec les chiffres d'une année normale. Pour le rapporteur de la Banque de Chine la valeur n'en est que de 50 millions de dollars, et pour M. Ho-oue-té, de 20 millions de dollars. Quant à la sous-estimation de la valeur de l'exportation des marchandises de la Chine, le rapporteur de la Banque de Chine l'a estimée à 10 %. Donc, le chiffre de la sous-estimation pour 1933 serait de 61.200.000 dollars. Edward Kann le compte à 50 millions de dollars. Le chiffre de 184 millions de dollars (la sous-estimation étant escomptée à 30 %) donné par Ho-oue-té n'est pas justifié, parce qu'il a négligé le fait que pour une même marchandise la valeur du pays importateur est toujours supérieure à celle du pays exportateur. L'estimation du revenu des investissements étrangers pour 1933 est aussi différente; pour M. Ho-oue-té, elle est de 50 millions de dollars, et pour le rapporteur de la Banque de Chine, de 24 millions de dollars seulement. Ce dernier chiffre est plus vraisemblable. A propos des nouveaux investissements étrangers et du nouveau dépôt étranger dans les banques chinoises, le rapporteur de la Banque de Chine en porte la valeur à 30.000.000 dollars pour 1933. Le chiffre de 144 millions de dollars donné par M. Ho-oue-Té pour la valeur des nouveaux investissements étrangers de 1933 est plutôt basé sur la tendance générale que sur l'état actuel de cette année. Pour tous les détails de la balance des paiements de la Chine en 1933 nous nous contenterons de reproduire ci-après le tableau établi par la Banque de la Chine et le tableau établi par Ho-oue-té.

(1933) **TABLEAU I** établi par la Banque de la Chine pour 1933) — (Unité : dollars chinois) (268).

ESPÈCE (Débit) :

Importation des marchandises.....	1.345.600.000
Importation en contrebande des marchandises.....	134.600.000
Dettes étrangères.....	93.000.000
Dette garantie par la recette de la douane.	75.600.000
Dette garantie par la recette Chemins de fer.....	6.000.000

(265) Voir : Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 6, n° 5, p. 311.

(266) Voir : Revue mensuelle de la Banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 4, p. 677.

(267) *Ibid.*, vol. 3, n° 11, p. 2410.

Report.....	1.654.800.000
Dette garantie par la gabelle.....	11.400.000
Revenu des investissements étrangers (y compris l'assurance).....	24.000.000
Dépense de légations, de consulats et des étudiants de Chine à l'étranger.....	6.000.000
Envoi de fonds des étrangers (profession libre).....	1.000.000
Loyer de films étrangers.....	5.000.000
<b>Total.....</b>	<b>1.609.200.000</b>

ESPÈCE (Crédit)

Exportation des marchandises.....	611.800.000
Sous-estimation de la valeur de l'exportation des marchandises.....	61.200.000
Exportation de l'or.....	189.400.000
Sous le contrôle de la douane.....	69.400.000
En contrebande.....	120.000.000
Exportation de l'argent.....	14.200.000
Envoi de fonds de nos émigrants.....	200.000.000
Dépense de touristes étrangers.....	10.000.000
Donation étrangère pour mission et bienfaisance.....	50.000.000
Dépense de légations consulats étrangers en Chine.....	30.000.000
Dépense de troupes étrangères.....	100.000.000
Dépense de navires étrangers en Chine.	25.000.000
Nouveaux investissements étrangers.....	30.000.000
Revenu des titres émis à l'étranger et achetés par les Chinois.....	5.000.000
Chiffres d'origine inconnue.....	382.600.000
<b>Total.....</b>	<b>1.609.200.000</b>

D'après ce tableau, la différence entre le débit et le crédit est de 382.600.000 dollars. On ne connaît pas les moyens de compensation pour cette différence. D'aucuns prétendent que les Chinois ont gagné un grand nombre de millions de dollars chinois à la bourse des titres de New-York. C'est l'opinion de Edward Kann qui en porte le montant à 80 millions de dollars (267). D'autres affirment que les réserves des banques étrangères de Changhaï se sont augmentées de 90 millions de dollars, consistant surtout en sommes à expédier à l'étranger (270). Mais les statistiques en font défaut. Dans ce tableau on peut voir la grande diminution de l'envoi de fonds de nos émigrants et se rendre compte que pour compenser le déficit, la Chine est obligée non seulement d'exporter une grande quantité d'or, mais encore une grande quantité d'argent. Cela revient à dire que l'état économique de la Chine montré par la balance de paiements de 1933 a empiré.

(268) Revue mensuelle de la Banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 4, p. 676.

(269) Revue directrice du commerce extérieur de la Chine, vol. 6, n° 5, p. 312.

(270) *Ibid.*, vol. 6, n° 5, pp. 311-312.



(1933) **TABLEAU II** établi par Ho-oue-Té (271)

(Unité : millions de dollars)

## ESPÈCE (Débit) :

Importation des marchandises.....	1.346
Revenu des investissements étrangers en Chine.	50
Dette Gouvernementale.....	65
Importation de l'argent.....	90
Assurance.....	10
Location de films étrangers.....	8
Dépense de légations et consulats de Chine à l'étranger.....	3
Dépense de touristes et des étudiants chinois à l'étranger.....	6
<b>Total.....</b>	<b>1.568</b>

## ESPÈCE (Crédit) :

Exportation des marchandises.....	612
Sous-estimation de la valeur de l'exportation de marchandises (30 %).....	184
Envoi de fonds de nos émigrants.....	210
Exportation de l'argent.....	94
Exportation de l'or.....	71
Exportation en contrebande de l'argent et de l'or	25
Donation étrangère pour la mission et bienfaisance.	20
Dépense de légations et consulats de l'étranger en Chine.....	30

Report.....	1.246
Dépense de touristes étrangers.....	20
Dépense de troupes étrangères navales et terrestres.....	100
Dépense de navires étrangers en Chine.....	15
Revenu de titres étrangers achetés par les Chinois.	5
<b>Total.....</b>	<b>1.386</b>
Débit net en espèce régulière.....	182
Recette de nouveaux investissements...	144
Différence à expliquer.....	38

L'inexactitude de ce tableau a déjà été critiquée plus haut. On ne peut d'ailleurs ajouter complètement foi à ces deux tableaux. D'autre part, pour une même année, ils diffèrent sensiblement, car la statistique authentique ne suffit pas pour qu'on puisse arriver à établir un tableau satisfaisant. Cependant, on peut en dégager la tendance générale de notre balance de paiement après 1931. L'établissement du tableau pour la balance de paiement de Chine n'est, jusqu'à ce jour, qu'un travail d'essai. Le résultat satisfaisant doit s'attendre des travaux ultérieurs.

(271) Voir : Revue mensuelle de la Banque centrale de la Chine, vol. 3, n° 11, pp. 2410-1.





## EINLEITUNG

Als nach der Staatsumwälzung in China die europäische Kultur mit Macht eindrang, versuchte man auch, das chinesische Theater umzugestalten und sein musikalisches Drama durch das europäische Sprechdrama zu ersetzen. Vorläufig beherrscht allerdings noch das alte chinesische Drama die Bühne, aber eine Reihe jüngerer Dramatiker bemühen sich, das europäische Schauspiel einzuführen und das chinesische zu verdrängen.

Das alte chinesische Drama ist kein Drama in unserem Sinne, darf also auch nicht als solches be- und verurteilt werden, sondern ein Singspiel oder eine Oper und entstand erst in nachchristlicher Zeit. Ursprünglich waren es Balladen, welche gesungen, getanzt und gespielt wurden. Musik, Tanz und Pantomime waren, wie bei allen primitiven Völkern, eng verbunden. Daraus entwickelte sich erst im 13. Jahrhundert das eigentliche musikalische Drama. Schon aus dem alten Namen geht hervor, dass die Musik die Hauptsache war. Die bekannte Sammlung von Dramen aus der Mongolen-Dynastie heisst *Huan Tchü-hsüan*, wörtlich: "Auswahl von Liedern der Yuan-Zeit". Diese Dramen haben eine gewisse Ähnlichkeit mit den griechischen Tragödien, den "Bocksgesängen", welche auch aus getanzten Chorliedern entstanden.

In den in der Schriftsprache komponierten Balladen war noch direkte und indirekte Rede gemischt. Manche Begebenheiten wurden erzählt, andere in Dialogform vorgetragen. In den Yuan Dramen haben wir nur noch direkte Rede. Sie bestehen aus Gesang mit Orchesterbegleitung und Recitativ und sind nur in gehobener Umgangssprache verfasst, selbst die gesungenen lyrischen Partien in gereimten dramatischen Versen. Diese lassen sich in der Uebersetzung nicht nachahmen, denn derselbe Reim geht durch einen ganzen Akt.

Das musikalische Drama, die einzige Form des Dramas, welche es früher in China gab, ist eine Verbindung von Oper, Schauspiel und Variété. Alles darin ist streng stilisiert. Der Gesang, meist in hoher Fistelstimme, klingt unseren Ohren wenig angenehm. Die Bewegungen der Schauspieler sind fast alle sehr gekünstelt, die Kostüme prunkvoll gestickt, oft phantastisch und keineswegs zeitgetreu. Treue ist nicht das Ziel der Darstellung. Der Tanz kommt besonders bei Kampfszenen zur Geltung, wobei auch Akrobatenkunststücke, Saltomortales und dergleichen nicht fehlen dürfen. Ein Teil der Schauspieler ist grell bemalt, die Bemalung steht in Beziehung zu ihrem Charakter. Wir vermissen das Vorhandensein einer Szenerie; es gibt keinen Vorhang, keine Kulissen. Man kann unter den chinesischen Dramen grosse und komische Opern unterscheiden, die inhaltlich etwa unseren Tragödien, Schauspielen und Lustspielen entsprechen. Ausserdem gibt es aber auf der chinesischen Bühne als Intermezzos zwischen den ernstesten Stücken auch Burlesken und Possen, die in wirklicher Umgangssprache ganz natürlich gesprochen werden und den strengen Stilregeln nicht unterworfen sind.

Das moderne chinesische Sprechdrama schliesst sich eng an das europäische an, das es sich in allem zum Muster nimmt. Voraussetzung dafür ist eine Bühne mit allem Zubehör. Es kennt keinen Gesang, keine Bemalung,

sondern nur einen Dialog mit natürlicher Stimme in einer Sprache, die der Umgangssprache sehr nahe kommt, viel näher als im alten Drama, wenn sie sich auch nicht vollständig damit deckt, sondern durch Ausdrücke der Schriftsprache etwas veredelt ist. Die neuen Stücke kommen meist in geschlossenen Gesellschaften durch Liebhabertheater und auch wohl bei Schulfeiern zur Aufführung, da die moderne Jugend eine Hauptträgerin dieses Theaters ist.

Bei der Umbildung der chinesischen Literatur durch die europäische kam zuerst die Lyrik, dann der Roman und zuletzt das Drama an die Reihe. Den Anstoss gaben *Hu Shi* und seine Gesinnungsgenossen, welche *Ibsen* (*I-pu-seng*) zum Vorbild nahmen. Seine "Nora oder ein Puppenheim" (*K'uei-lei chia-t'ing*) machte grossen Eindruck und rief eine Anzahl Gesellschaftsdramen hervor. Aber auf die Dauer befriedigte diese Richtung nicht. Man fand sie nicht poetisch genug und wählte andere Stoffe, wie sie die Zeit bot. In Peking und Nanking entstanden Theatervereine, welche das neue Drama pflegten. Am erfolgreichsten war die "Südland-Gesellschaft" *Nan-kuo sché* des *T'ien-Han* in Schanghai. Ihre Stücke wurden in Shanghai, Nanking und Canton aufgeführt und fanden viel Beifall. In den letzten Jahren hatte China schwer unter den Angriffen des japanischen Imperialismus zu leiden, und die Dramatiker brachten ihre Empfindungen in den Dramen zum Ausdruck, die sich gegen die Bedrückung wenden. Die Stücke dieser Richtung, welche die letzte Phase der Entwicklung darstellen, sind sehr realistisch, volksnahe, patriotisch und revolutionär. Dazu gehört das hier übersetzte Drama "Vaterlandsliebe" von *Hsiung Fo-hsi*, der als der bedeutendste Dramatiker des Nordens gilt.

*Hsiung Fo-hsi* beschäftigte sich auch mit der Technik des Dramas und schrieb einen Essay darüber. Er erkennt die drei Einheiten des Aristoteles an und will nur unter Umständen eine Durchbrechung der Einheit von Ort und Zeit zulassen. Von einem Drama verlangt er, dass es gut lesbar ist und gespielt werden kann. Es sind drei Sammlungen seiner Dramen erschienen. Die meisten haben sich als bühnengerecht erwiesen und sind aufgeführt worden. Seine "Vaterlandsliebe" hat den meisten Anklang gefunden.

Das hier vorliegende Drama ist ein charakteristisches Beispiel des neuesten chinesischen Sprechdramas, welches in Europa kaum bekannt ist. Es zeigt die Gedanken und Gefühle des chinesischen Volkes, namentlich der Jugend, in seinem Existenzkampf dem Ausland gegenüber. Die behandelten Fragen sind auch im neuen Deutschland aktuell: Vaterlandsliebe, Aufopferung des Lebens für den Staat, Mischehen, Konflikt zwischen Staat und Familie. Alles das ist neu für China, denn es bedurfte erst eines starken äusseren Druckes, um den schlummernden Patriotismus in China wachzurufen. Insofern stellt dieses Drama ein wichtiges Kulturdokument für die neue Zeit dar. Es sollte auch für unsere Jugend von Interesse sein, zu sehen, wie die Fragen, welche sie selbst bewegen, sich im fernen Osten auswirken. Vielleicht wäre sogar eine Aufführung auf deutschen Bühnen oder durch Jugendliche möglich.

Hamburg, im Oktober 1935.

A. FORKE.



## I. P' IEN AI-KUO HSIN

### VATERLANDSLIEBE

Drama in drei Aufzügen von Hsiung Fo-hsi.  
*Personen, die im Stück auftreten:*

Herr T'ang Hua-t'ing  
Frau T'ang  
Fräulein T'ang Ya-nan  
Herr T'ang Schao-t'ing  
Fräulein Tschou Tschü-fang  
T'ien-ma, Dienerin  
Fang-schun, Diener

*Zeit der Handlung:* Gegenwart; *Ort:* Pei-p'ing.

### I. AUFZUG

*Szenerie:* Grosses Empfangszimmer im Hause T'ang, sehr elegant, aber etwas im japanischen Geschmack eingerichtet. Frau T'ang, eine geborene Japanerin, aber mit einem Chinesen verheiratet, ist ganz japanisch gekleidet. Sie ist etwa 50 Jahre alt und sitzt auf dem Sofa, mit Handarbeit beschäftigt. T'ang Ya-nan, ihre Tochter, ist auch japanisch gekleidet, sechzehn Jahre alt, sitzt zur Seite und liest die Zeitung. Die Dienerin T'ien-ma ist gerade dabei, Tische und Stühle abzustäuben.

*Ya-nan:*

Mutter, wollen Sie nicht ein wenig ausruhen? Haben Sie nicht gesagt, dass Ihre Augen nicht sehr gut seien?

*Frau T'ang:*

Ich fürchte, dass ich zu deinem Geburtstage nicht fertig werde. Wie lange soll ich noch daran arbeiten, wenn ich mich jetzt nicht beeile?

*Ya-nan:*

Es schadet gar nichts, wenn Sie nicht fertig werden, ich kann an jenem Tage mich chinesisch kleiden. Die japanische Tracht ist sehr umständlich, die hiesigen Schneider können sie nicht anfertigen, und Sie müssen jedes einzelne Stück herstellen. Es wäre viel bequemer, wenn wir uns in Zukunft chinesisch kleideten.

*Frau T'ang:*

Ich schneidere sehr gern für dich, du musst nur artig auf mich hören. Ich habe im Gegenteil jetzt nichts zu tun.

*Ya-nan:*

Sie sind in Wahrheit bis zum Abend beschäftigt, bald mit diesem, bald mit jenem, und da sagen Sie, Sie hätten nichts zu tun? Nach meiner Ansicht müssen Sie, Mutter, als die am meisten beschäftigte Person im Hause gelten. Sehen Sie, wobei wären Sie entbehrlich? Um von anderem ganz zu schweigen, wenn Sie nicht täglich in die Küche hinab gehen, so wird entweder das Geschirr zerschlagen, oder man richtet nicht zur richtigen Zeit an. Das hat neulich auch Frau Tschang gesagt, nämlich dass Mutter, obgleich sie über fünfzig Jahr sei, noch flinker und gewandter als eine Zwanzigjährige wäre. Das stimmt durchaus, glaube ich, nicht wahr, Mutter?

*Frau T'ang:*

Was soll das heissen: flink und gewandt? Ich bin alt, ich bin schon alt, und jedes Jahr geht es weiter bergab. Aber wenigstens sind wir jetzt glücklich. Ihr Geschwister seid erwachsen, und Dein Bruder ist schon Generaldirektor. Jedenfalls haben wir jetzt keine Nahrungssorgen mehr. Wenn ich an die Zeit vor dreissig Jahren zurückdenke, als dein Papa mich in Tokyo kennen lernte! Damals hatten wir es schwer.

*Ya-nan:*

Mutter, ich höre Sie immer davon sprechen, was vor dreissig Jahren zwischen Vater und Ihnen vorgefallen ist. Wenn ich Sie jetzt fragte, wie Vater Sie kennen gelernt hat, würden Sie es mir wohl erzählen?

*Frau T'ang:*

Das ist eine lange Geschichte. Damals war dein Vater einige zwanzig Jahre alt und ein Anhänger der Revolutionspartei. Deswegen musste er fliehen, kam nach Japan und trat in die Universität in Tokyo ein. Es traf sich so, dass er an demselben Kurse wie ich teilnahm. Sehr bald wurden wir intime Freunde. Wir tauschten Unterricht aus. Er lehrte mich Chinesisch, und ich unterrichtete ihn im Japanischen. Indess dein Grossvater war sehr gegen unsern Verkehr, weil er die Chinesen verachtete. Vor Ablauf von zwei Jahren war ich mit deinem Vater verheiratet. Ach! nach der Hochzeit kamen schlimme Zeiten. Wenn ich jetzt daran denke, krampft sich mir noch das Herz zusammen.

*Ya-nan:*

Wieso?

*Frau T'ang:*

Ach, dein Vater hätte mehrere Male beinahe das Leben



verloren. Am gefährlichsten war das Jahr, als du zur Welt kamst. Wegen seiner revolutionären Betätigung war dein Vater von der chinesischen Regierung verhaftet worden und sollte innerhalb von vierundzwanzig Stunden abgeführt und erschossen werden. Nur den unendlichen Anstrengungen deines Grossvaters verdankt er sein Leben. Es war nicht leicht, ihn zu retten. Ohne den Grossvater hätten wir den heutigen Tag nicht erlebt, mein Kind.

*Ya-nan :*

Dann sind Sie, Mutter, also eigentlich die Lebensretterin des Vaters?

*Frau T'ang :*

Ach was Lebensretterin ! Ich möchte nur, dass er mich etwas weniger ärgerte. Er ist alt geworden und nicht mehr wie in seinen jungen Jahren. Wenn ich damals etwas sagte, so wagte er nicht, mir zu widersprechen und hörte stets auf mich. Jetzt ist es anders. Bei jeder Gelegenheit gerät er in Zorn, und was ich sage, ist wie in den Wind gesprochen.

*Ya-nan :*

Mutter, ich bitte Sie, sich nicht ungerechterweise über Vater zu beklagen. Was früher geschehen ist, wissen wir nicht, aber die heutigen Verhältnisse, die kennen wir sehr gut. Vater hört immer auf das, was Mutter sagt, aber bisweilen, wenn Sie ärgerlich werden, beschimpfen Sie den Vater auf die schrecklichste Weise. Es ist sehr bedauerlich, dass er nicht wagt, den Mund aufzutun.

*Frau T'ang :*

Das ist ja herrlich ! Ihr beiden Geschwister beschützt jetzt euren Vater und betrachtet, was ich sage, als Luft.

*Ya-nan :*

Was soll das heissen, Mutter ? Sie sind die Mutter und er ist der Vater. Wie könnten wir als Kinder und einfallen lassen, Ihnen Schutz zu gewähren ? Ha, ha ! Mutter, Sie sind nun so alt geworden, aber in dem, was Sie da sagen, sind Sie noch rechthaberischer als ein achtzehnjähriges Mädchen. Man könnte sich tot lachen ! Sie sagen noch, dass wir Vater beschützen ? Ha, ha, ha, ha !

(Der Sohn von Frau T'ang, Schao-t'ing, tritt auf. Er ist ungefähr fünfundzwanzig Jahre alt, von der jetzigen Regierung zum Generaldirektor für Industrie ernannt, europäisch gekleidet).

*Schao-t'ing :*

Schwester, weshalb zankst du schon wieder mit Mutter ? Mutter, machen Sie schon wieder ein Kleid für die Schwester ?

*Frau T'ang :*

Der Geburtstag deiner Schwester steht bevor, und ich will ihr dieses Kleid dafür machen.

*Schao-t'ing :*

Mutter zieht die Schwester vor, sie liebt ihre Tochter, aber nicht ihren Sohn. Wenn ich meinen Geburtstag hatte, hat die Mutter nicht so für mich gesorgt und mir keinen neuen Anzug gemacht. Heisst das nicht vorziehen, Mutter ?

*Frau T'ang :*

Mein Junge, ich ziehe deine Schwester nicht vor, aber ich kann nur japanische Tracht machen, und du hast dich bisher nicht japanisch kleiden wollen. Deshalb darfst du mir keine Vorliebe zum Vorwurf machen.

*Schao-t'ing :*

Das stimmt, das stimmt. Ich darf Mutter deswegen keinen Vorwurf machen.

*Ya-nan :*

Das stimmt nicht, das stimmt nicht ! Weil der Bruder die Mutter nicht gebrauchen konnte, deshalb haben andere für ihn gearbeitet.

*Schao-t'ing :*

Gut, gut ! Wir brauchen nicht darüber zu streiten. Mutter hat eine besondere Vorliebe für dich, aber ich bin durchaus nicht eifersüchtig. Ich will auf's Yamen gehen (wendet sich an T'ien-ma).

T'ien-ma, lass das Auto vorfahren !

*T'ien-ma :*

Jawohl, junger Herr. (Ab.)

*Frau T'ang :*

Ist heute nicht Sonnabend ?

*Schao-t'ing :*

Jawohl.

*Frau T'ang :*

Dann kannst du doch zu Hause bleiben und ausruhen ?

*Schao-t'ing :*

Nein, wir haben gerade diese Tage sehr viel im Amt zu tun. Da ich vom Staate mein Gehalt empfangse, so



muss ich auch für den Staat mich anstrengen und tätig sein.  
(T'ien-ma tritt auf).

*T'ien-ma :*

Junger Herr, das Auto ist vorgefahren.

*Schao-t'ing :*

Mutter, ich gehe.

*Frau Tang :*

Gut, aber du musst zum Mittagessen zurückkommen. Heute Morgen habe ich den Koch beauftragt, eine Ente zu dämpfen, damit ihr mit dem Vater sie zu Mittag essen könnt. Dein Vater hat an diesen beiden Tagen etwas Halsschmerzen gehabt. Die Ente vertreibt die Hitze. Wir wollen sehen, ob es nach dem Genuss nicht etwas besser werden wird.

*Schao-t'ing :*

Warum lässt man keinen Arzt zur Untersuchung kommen?

*Ya-nan :*

Papa sagt, es sei nicht so schlimm und deshalb nicht nötig.

*Frau Tang :*

Früher, als er noch Minister war, da pflegte er bei jeder Gelegenheit, er mochte krank sein oder nicht, in die Westlichen Berge zu gehen, oder er begab sich in ein Sanatorium. Jetzt aber will er nicht einmal einen Arzt kommen lassen, auch wenn er wirklich krank ist. Ich habe gehört, dass augenblicklich die durch die Jahreszeit bedingten Krankheiten sehr heftig auftreten. Da dein Vater Halsschmerzen hat, bin ich ernstlich besorgt. Ich werde gleich an Herrn Doktor Hsieh-tse Fu-lang telefonieren und um seinen Besuch bitten.

*Schao-t'ing :*

Diesmal ist die Boykottbewegung gegen Japan ganz besonders schlimm. Ich denke, wir rufen lieber einen deutschen Arzt.

*Frau Tang :*

Einen deutschen Arzt?

*Schao-t'ing :*

Ich habe gehört, dass die deutschen Aerzte besser als die japanischen seien. Ist Mutter mit dem deutschen Arzt nicht einverstanden?

*Ya-nan :*

Wir sind Chinesen. Warum sollen wir keinen chinesischen Arzt kommen lassen?

*Frau Tang :*

Es kann ein chinesischer Arzt oder auch ein deutscher sein, wie es euch richtig zu sein scheint. Ich bin alt und kann mich mit so gleichgültigen Dingen nicht abgeben.

Gehe nur aufs Amt, aber du musst zum Mittagessen wieder zurückkommen. Hast du mich verstanden, mein Sohn?

*Schao-t'ing :*

Gewiss. (Er wendet sich fragend an T'ien-ma) Regnet es draussen?

*T'ien-ma :*

Es regnet sehr stark, junger Herr.  
(T'ang Schao-t'ing ab.)

*Frau Tang :*

Regnet es schon wieder? Seit einigen Monaten regnet es fast jeden Tag, oder es stürmt. He! T'ien-ma, geh schnell zum Tor und sieh zu, ob der Torhüter die Reichsflagge eingezogen hat. In seiner Borniertheit hisst er draussen die Fahne, es mag klares Wetter sein oder regnen. Geh schnell hin und sieh nach!

*T'ien-ma :*

Jawohl, gnädige Frau (T'ien-ma ab.).

*Frau Tang :*

China ist wirklich ein Land mit viel Wind und viel Regen. In unserem Japan ist es anders. Auch die Landschaft ist dort viel schöner als hier.

*Ya-nan :*

In den vergangenen Jahren hat es doch nicht soviel geregnet. Dieses Jahr ist ganz aussergewöhnlich. Aber so schwerer Sandboden wie in Peking erfordert auch viel Regen. Trotz des starken Regens draussen will ich doch zur Schule gehen.

*Frau Tang :*

Habt ihr heute nicht frei?

*Ya-nan :*

Ja, aber in der Schule haben wir eine besondere Veranstaltung.



*Frau Tang :*

Was für eine grässliche Veranstaltung habt ihr denn, dass ihr selbst bei so starkem Regen gehen müsst?

*Ya-nan :*

Ich bitte Sie, Mutter, sich nicht darum zu kümmern, was es ist, und mich gehen zu lassen.

*Frau Tang :*

Wenn du den Regen nicht fürchtest, so gehe nur, aber komm möglichst bald zurück. Unter allen Umständen musst du zum Mittagessen wieder hier sein.

*Ya-nan :*

Ich will erst hingehen und ein anderes Kleid anziehen.

*Frau Tang :*

Ein andres Kleid? Was für ein Kleid?

*Ya-nan :*

Ein chinesisches Kleid.

*Frau Tang :*

Weshalb willst du ein chinesisches Kleid anziehen? Ist dir das Kleid, welches du trägst, unangenehm? Bist du der japanischen Kleider überdrüssig? Deine Mutter ist eine Japanerin, bist du ihrer auch überdrüssig?

*Ya-nan :*

O! Mutter, warum werden Sie schon wieder ärgerlich? (wirft sich ihrer Mutter in die Arme) Mutter, bitte, seien Sie nicht böse!

*Frau Tang :*

Wir wollen doch sehen, wer heute in die Schule gehen wird!

*Ya-nan :*

Ich bin die Vorsitzende und muss doch hin.

*Frau Tang :*

Du bist die Vorsitzende? Was für einen Verein habt ihr denn schon wieder in der Schule gegründet?

*Ya-nan :*

Einen Debattierklub, einen Debattierklub. Bitte, lassen Sie mich gehen, Mutter!

*Frau Tang :*

Ich erlaube dir nicht, das Kleid zu wechseln.

*Ya-nan :*

Das geht doch nicht, Mutter. Ueberlegen Sie einmal, die Mädchen haben eine Sitzung anberaumt, um die japanischen Waren zu boykottieren. Wenn ich als Vorsitzende ein japanisches Kleid trüge, wäre das nicht furchtbar lächerlich? Mutter, Sie sind doch früher auch Studentin gewesen. Ich bitte Sie, sich in meine Lage hineinzudenken.

*Frau Tang :*

Mein Kind, mein Gewissen lässt nicht zu, dass ich dir die Teilnahme an einer Versammlung zur Boykottierung japanischer Waren gestatte.

Das ist meine Pflicht und das ist auch mein Recht.

*Ya-nan :*

(Weint) Mutter, Mutter! Die Zeit der Sitzung kommt heran. Wenn ich noch nicht gehe, wird es zu spät (wirft sich der Mutter abermals in die Arme) Mutter, Mutter! Lassen Sie mich gehen!

*Frau Tang :*

Schätzchen, höre auf mich und gehe nicht. Es ist schon spät, und es regnet so stark. Das Mittagessen wird auch gleich fertig sein. Liebling höre, was ich dir sage, und mach deiner Mutter Freude!

*Ya-nan :*

Alle werden mich beschimpfen. Ich muss unbedingt hingehen.

*Frau Tang :*

Was werden sie denn sagen, Liebling?

*Ya-nan :*

Sie werden mich eine Landesverräterin schelten.

*Frau Tang :*

Kümmere dich nicht um das öde Geschimpfe. Die Mädchen haben keine gute häusliche Erziehung genossen. Liebes Kind, geh in mein Zimmer und hole mir die Rolle blauen Zwirn, welche ich grade gebrauche.

(Ya-nan trocknet die Tränen und will gerade gehen, da wird sie von Frau Tang plötzlich zurückgehalten).

*Frau Tang :*

Komm zurück. Lass mich lieber selbst gehen, damit du nicht alles in Unordnung bringst. Schliesslich würdest



du die Rolle, die ich meine, doch nicht finden.

(Frau T'ang ab, Ya-nan steht längere Zeit in Gedanken versunken. Sie trocknet ihre Tränen und fasst einen Entschluss. Dann blickt sie nach ihrer Uhr, nimmt einen Schirm vom Hutständer und schreitet entschlossen auf die Tür zu. Plötzlich bleibt sie stehen und sieht ihr Kleid an. Sie schüttelt den Kopf, legt den Schirm wieder auf seinen alten Platz zurück, seufzt tief und wirft sich auf das Sofa, hält ihren Kopf umschlungen, schluchzt und weint. In diesem Augenblick tritt ihre Schulfreundin, Fräulein Tschou Tschifang, auf.)

*Fräulein Tschou :*

Was hast du, Ya-nan?

*Ya-nan :*

(Wischt schnell die Tränen weg) Ich, ich habe nichts. Bist du eben gekommen, Tschifang?

*Fräulein Tschou :*

Warum sitzt du hier so allein und weinst?

*Ya-nan :*

Weinen? Wer weint denn?

*Fräulein Tschou :*

Täusche mich nicht, ich habe es gesehen. Ich komme eigens, um dich für die Sitzung abzuholen. Es wird gleich so weit sein. Willst du nicht schnell dein Kleid wechseln? Du wirst doch wohl nicht auf den Gedanken kommen, in einem japanischen Kleide den Vorsitz zu führen?

*Ya-nan :*

Wenn ich ginge, so müsste ich natürlich ein chinesisches Kleid dafür anziehen. Aber ich kann jetzt nicht gehen. Du kommst grade wie gerufen, ich wollte schon an dich telefonieren.

*Fräulein Tschou :*

Weshalb?

*Ya-nan :*

Weil ich plötzlich Leibscherzen bekommen habe. Sie waren so heftig, dass ich es nicht aushalten konnte und weinte. Liebe Freundin, ich bitte dich, für mich den Vorsitz zu übernehmen, denn ich kann wirklich nicht kommen. Verzeihe!

*Fräulein Tschou :*

(Kalt lachend) Ha, ha! betrügst du mich schon wieder? Ich glaube absolut nicht, dass du jetzt Leibscherzen

hast und deswegen nicht gehen kannst. Ich glaube, du hast einen andern Grund. Ha, ha! Ya-nan, ich habe ihn bereits erraten, ich bin meiner Sache fast sicher.

*Ya-nan :*

Liebe Freundin, forsche nicht nach meinen Gründen. Es bleibt dabei, ich kann heute nicht gehen. Bitte, vertritt mich in allem, und ich hoffe, dass du mich auch bei allen Mitschülerinnen entschuldigend wirst.

*Fräulein Tschou :*

Das geht nicht, das geht nicht. Den Vorsitz am heutigen Tage kann ich unter keinen Umständen übernehmen. Was auch geschehen mag, nur du allein kannst dafür in Frage kommen. Nicht nur ich bin ausser Stande, dich heute zu vertreten, sondern auch niemand anders vermag es.

*Ya-nan :*

Weswegen?

*Fräulein Tschou :*

Weil von allen Mitschülerinnen der Anstalt nur du allein für den Vorsitz geeignet bist.

*Ya-nan :*

Liebe Freundin, bitte mache dich nicht über mich lustig!

*Fräulein Tschou :*

Das ist die Wahrheit. Weswegen sollte ich mich über dich lustig machen? Geh nur mit mir!

(Nachdem Fräulein Tschou diese Worte gesprochen hat, zieht sie Ya-nan zur Tür hin.)

*Ya-nan :*

Schwester Tschifang, was auch geschieht, ich kann nicht gehen, weil meine Mutter...

*Fräulein Tschou :*

O, deine Mutter gestattet dir nicht zu gehen?

*Ya-nan :*

Nein, nein. Meine Mutter hat niemals einen solchen Gedanken gehabt.

*Fräulein Tschou :*

Ya-nan, ob du gehst oder nicht, hängt vollständig von dir ab. Niemand kann dich zwingen. Nur musst du wissen, weshalb jene entschieden wollen, dass du heute den Vorsitz führst. Weissst du es?



*Ya-nan :*

Ich, ich weiss es nicht. Sie werden doch nicht noch eine besondere Absicht dabei haben?

*Fräulein Tschou :*

Natürlich.

*Ya-nan :*

Liebe Freundin, kannst du es mir sagen?

*Fräulein Tschou :*

Du warest bisher immer sehr klug. Ich denke, dass du sicherlich schon auf den Gedanken gekommen bist.

(Während Ya-nan diese Worte hört, wird sie rot im Gesicht, und ihre Ohren brennen. Sie schweigt längere Zeit.)

*Ya-nan :*

Liebe Freundin, du bist meine langjährige Mitschülerin, nur du kennst meine Familienverhältnisse ganz genau. Ich bitte dich, mir aufrichtig zu sagen, was meine Mitschülerinnen an mir auszusetzen haben.

*Fräulein Tschou :*

Sie wollen dir heute besondere Schwierigkeiten machen, weil du von allen Schülerinnen der ganzen Schule allein japanisiert bist. Sie haben vor, dich in der Sitzung öffentlich zu blamieren.

*Ya-nan :*

Liebe Tschü-fang, bitte sprich nicht mehr davon. Ich verstehe ihr Verhältnis zu mir schon lange. Indes lässt sich das nicht mit einem Worte sagen. (Sie weint.) Aber ich mache jenen gar keinen Vorwurf, sondern nur mir, dass ich durch mein Leben Unglück über meine Familie gebracht habe.

*Fräulein Tschou :*

Dein Kummer ist mir längst bekannt, Ya-nan, aber wir haben bereits das Lyzeum absolviert und dürfen niemals folgendes vergessen: Die Ordnung des Staates und die Befriedung des Reiches muss mit der Regelung der Familie den Anfang machen. Wenn man aber die Welt revolutionieren will, so muss man von der Revolutionierung der Familie ausgehen. Ya-nan, ist das richtig oder nicht?

(Frau T'ang tritt auf.)

*Frau T'ang :*

Ich überlegte mir, wer wohl hier einen Vortrag halten könnte, und da ist es Fräulein Tschou.

*Fräulein Tschou :*

(Verneigt sich vor Frau T'ang) Verehrte Tante, wie geht es Ihnen?

*Frau T'ang :*

Danke, danke, Fräulein Tschou, und wie geht es dir? Wie kommt es, dass du uns in letzter Zeit nicht durch deinen Besuch erfreut hast?

*Fräulein Tschou :*

Weil ich diese Tage sehr beschäftigt war, konnte ich nicht regelmässig kommen und meine Aufwartung machen.

*Frau T'ang :*

O bitte recht sehr, Fräulein Tschou ist wirklich eine Gelehrte, die ihre Worte zu wählen weiss.

*Fräulein Tschou :*

Wie können Sie so etwas sagen? Ihre Nichte ist noch sehr jung und unerfahren und in allen Dingen auf die Unterweisung ihrer verehrten Tante angewiesen.

(Sieht auf ihre Armbanduhr und wendet sich zu Ya-nan).

Ya-nan, ich muss fort. Bis zum Beginn der Versammlung sind nur noch zwanzig Minuten.

*Ya-nan :*

Gut, dann eile nur!

*Fräulein Tschou :*

(Zu Frau T'ang gewandt) Ich muss mich von Ihnen verabschieden, Tante, ich gehe in die Schule.

*Frau T'ang :*

Willst du nicht noch etwas bleiben?

*Fräulein Tschou :*

An einem der nächsten Tage werde ich mir gestatten, meinen Besuch zu machen. Auf Wiedersehen, auf Wiedersehen!

(Fräulein Tschou ab, Frau T'ang bleibt mit Handarbeit beschäftigt auf ihrem Platze sitzen. Tiefe Stille.)

*Frau T'ang :*

Wozu ist Fräulein Tschou wieder gekommen, Ya-nan? Du hörst immer nicht auf das, was deine Mutter dir sagt. Ich habe dir schon oft gesagt, dass Fräulein Tschou nicht viel taugt, und dich aufgefordert, den Verkehr mit ihr einzuschränken, aber du, du hörst nicht darauf. Zu welchem Zweck ist sie eben wieder gekommen? Sie wollte dich zu der Versammlung abholen, nicht wahr?



*Ya-nan :*

Nein. Sie kam, um mir mitzuteilen, dass morgen schulfrei ist.

*Frau T'ang :*

Morgen ist doch Sonntag, und es ist Sitte, dass dann die Schulen frei haben. Du hast mich offenbar wieder belogen. Warum stehst du da noch? Willst du nicht lieber zu deinem Vater gehen und ihn fragen, ob seine Hals-schmerzen besser geworden sind?

(Ya-nan ab. Frau T'ang fährt mit ihrer Handarbeit fort. In der Ferne hört sie Geschrei.)

*T'ien-ma :*

(Hinter der Scene) Wir, wir wollen die gnädige Frau das entscheiden lassen und sehen, wer es ist, der nichts versteht. Die gnädige Frau soll entscheiden, die gnädige Frau soll entscheiden, und wir wollen sehen, wer nichts versteht.

(Als Frau T'ang gerade abtreten will, erscheint T'ien-ma in grosser Erregung.)

*Frau T'ang :*

Mit wem zankst du denn schon wieder?

*T'ien-ma :*

Gnädige Frau, Sie mögen erklären, wer nichts versteht. Er, er behauptet wieder, dass ich nichts verstehe. Wie kann das angehn, wie kann das angehn?

*Frau T'ang :*

Warum bist du so aufgeregt? Sprich langsam, was du zu sagen hast. Worum handelt es sich denn eigentlich?

*T'ien-ma :*

Ich will es der gnädigen Frau sagen. Haben Sie Fang-schun nicht befohlen, täglich das Sonnenbanner über dem Tore zu hissen?

*Frau T'ang :*

Jawohl. Er hat doch nicht meinem Befehle zuwider gehandelt?

*T'ien-ma :*

Hm, er kümmert sich nicht um das, was die gnädige Frau sagt. Er hat heute nur die Fahne mit den fünf oder sechs Farben aufgezogen. Als ich hinkam, flatterte sie noch im stärksten Regen. Ich machte ihm daher Vorwürfe, dass er nicht auch das Sonnenbanner gleichzeitig gehisst habe. Raten Sie mal, was er da sagte. Er sagte: "Was geht dich das an? Was für ein ekelhaftes Geschöpf bist du? In dieser Zeit soll man noch die japanische Flagge

hissen? Bist du elendes Weib bereit, dein Vaterland zu verraten?" Mit derartigen Worten hat er mich geschmäht. Musste ich da nicht wild werden, gnädige Frau? Es kommt gar nicht darauf an, wie die Farben der Flagge sind, welche er hisst, aber er muss die Worte der gnädigen Frau respektieren.

*Frau T'ang :*

Sollte man es für möglich halten? Ich kann es nicht glauben, dass Fang-schun solche Unverschämtheit besessen hat. Geh und rufe ihn her, ich will ihn persönlich verhören.

*T'ien-ma :*

Er schleicht jetzt ausserhalb des Tores umher und wagt nicht, herein zu kommen. Die gnädige Frau muss ihn selbst rufen, dann wird er nicht riskieren, fernzubleiben.

*Frau T'ang :*

(Ruft nach dem Hintergrunde) Fang-schun, Fang-schun, warum scherst du dich noch nicht her zu mir?

*Fang-schun :*

(Tritt auf) Gnädige Frau.

*Frau T'ang :*

Fang-schun, du hast grossen Mut.

*Fang-schun :*

Ich habe der gnädigen Frau zu erwidern, dass mein Mut ausserordentlich gering ist. Stets diene ich ihr, wie es recht und billig ist, und wenn die gnädige Frau etwas sagt, so wage ich nicht, etwas anderes zu behaupten.

*Frau T'ang :*

Respektierst du meine Worte?

*Fang-schun :*

Das Sprichwort sagt sehr gut: "Wessen Schüsseln du aufträgst, dessen Weisungen musst du dich fügen." Da ich den Reis der gnädigen Frau esse, so würde ich natürlich nicht wagen, ihre Worte zu missachten.

*Frau T'ang :*

Ich habe dir gesagt, dass du jeden Morgen die japanische Reichsflagge am Tore hissen sollst. Weshalb hast du meine Weisung nicht befolgt?

*Fang-schun :*

Sie dürfen mir deswegen keine Vorwürfe machen. Ich war grade dabei, die Flagge aufzuziehen, als mir der Herr befahl, sie wieder einzuziehen.



*Frau T'ang :*

Ist das die Wahrheit?

*Fang-schun :*

Wie würde ich wohl wagen zu lügen?

*Frau T'ang :*

O, diese Frechheit, diese Frechheit ! Er ist es, er ist es, der im Geheimen gegen mich arbeitet. T'ien-ma, geh ins Studierzimmer und rufe den alten Trottel her ! Heute müssen wir unbedingt ins Reine kommen.

*T'ien-ma :*

Welchen alten Trottel soll ich herrufen, gnädige Frau?

*Frau T'ang :*

Wieviel alte Trottel gibt es denn hier im Hause, du einfältiges Frauenzimmer?

*Fang-schun :*

Du sollst den Herrn bitten. Verstehst du?  
(T'ien-ma ab.)

*Frau T'ang :*

Diese Frechheit, diese Frechheit ! Er ist es, der gegen mich intrigiert. Ich habe geschlafen. Gut, heute muss unbedingt Klarheit geschaffen werden.

*Fang-schun :*

Gnädige Frau, ich bitte Sie, nicht in Zorn zu geraten. Wenn irgend ein Fehler begangen ist, so trifft mich die Schuld. Wenn man sich die Sache ruhig überlegt, so ist der Herr nicht zu tadeln, sondern nur die Leute, welche an unserem Tor vorbeigehen. Diese schreiben beständig an unser Tor : 'Staatsfeind, der das Vaterland verschachtet', 'Hochverräter', 'Hund, der hinter den Japanern herläuft' und dergleichen hässliche Worte. Da hat unsern Herrn der Zorn gepackt, und er hat mir befohlen, von jetzt ab die japanische Flagge nicht mehr zu hissen.

*Frau T'ang :*

Was faselst du hier noch weiter. Warum scherst du dich nicht fort?

*Fang-schun :*

Jawohl.

(Fang-schun ab. T'ang Hua-t'ing tritt auf. Ya-nan mit T'ien-ma ebenfalls. T'ang Hua-t'ing ist ein Revolutionär aus der Zeit der früheren Tsching-Dynastie, Minister im Ruhestand der Republik, bleich und mager, mit einem langen Barte. Er ist sehr sensitiv, aber ein

schwacher Charakter, der seine Frau fürchtet. Seine Kleidung ist ausserordentlich schlicht und einfach und chinesisch ohne irgend eine Spur von fremdländischer Eleganz, wie sie die Beamten lieben. Er ist ungefähr 55 Jahre alt.)

*Frau T'ang :*

Ich habe dich, du gewissenloses Subjekt...

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebe Frau, warum sind Sie wieder so gereizt?

*Frau T'ang :*

Ich weiss längst, dass du meinen Tod nicht erwarten kannst, denn, wenn ich tot bin, dann kannst du tun, was dir beliebt, dann kannst du dir auch eine zweite Frau nehmen. Ihr Chinesen liebt es ja, Nebenfrauen zu nehmen. Gut. Gib mir ein Messer, ich will sterben, ich bin bereit ! Du, du, gib mir ein Messer, ich bin bereit !

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebe Frau, was soll das heissen ? Wer hat Ihnen wieder Unrecht getan ?

*Frau T'ang :*

Es bedarf keiner weiteren Worte. Reicht mir ein Messer, dann ist es gut. Reicht mir ein Messer, dann ist es gut. Ich will sterben, ich will sterben.

*Ya-nan :*

Mutter !

*Frau T'ang :*

Mutter ? Was für eine Mutter ? Deine Mutter ist schon lange tot.

*T'ang Hua-t'ing :*

Wenn ich Ihnen Unrecht getan habe, liebe Frau, so bitte ich es mir offen zu sagen und nicht an dem Kinde Ihren Groll auszulassen.

*Frau T'ang :*

Kind ? Es sind nicht meine. Ein solches Glück ist mir nie geworden.

*Ya-nan :*

(Weint) Mutter ! (Wirft sich der Mutter in die Arme, aber Frau T'ang stösst sie mit der Hand zurück) Mutter, Mutter !



*Frau T'ang :*

Deine Mutter ist schon lange tot, du hast nur einen Vater.

*T'ang Hua-t'ing :*

Wenn ich Ihnen Unrecht getan habe, so schlagen Sie mich, aber lassen Sie Ihren Zorn nicht an meinem Kinde aus.

*Frau T'ang :*

Dein Kind, dein Kind? In diesem Hause gehört alles dir, alles dir. Du gewissenloser Mensch! Wenn deine Frau nicht gewesen wäre, wo wärest du wohl heute? Du Undankbarer und Pflichtvergessener! Denkst du nicht mehr daran, dass du vor dreissig Jahren in Tokyo ein Bettler warst? Denkst du nicht mehr daran, dass du im letzten Kuanghsü fast dein Leben verloren hättest? Du gewissenloser Mensch! Selbst ein Hund kennt Dankbarkeit. O! Jetzt bist du Beamter und reich, und dein Sohn ist Generaldirektor, aber du hast die Erinnerung an die Begleitumstände verloren. Du denkst nicht mehr an das Sonnenbanner, ja, du weisst nicht mehr, dass du es jener Flagge verdankst, dass du den heutigen Tag noch erlebt hast. So ein undankbarer und pflichtvergessener Mensch!

*Ya-nan :*

O, Mutter, bitte sprechen Sie nicht so. Ich weiss, weswegen Sie so erzürnt sind. In Wirklichkeit hat Vater mit der Angelegenheit absolut nichts zu tun. Ich bin es, die Fang-schun verboten hat, die japanische Flagge zu hissen. Den Vater geht die Sache gar nichts an. Wenn Sie jemand schelten wollen, schelten Sie mich! Ihr Kind kniet hier vor Ihnen und fleht Sie an, den Vater nicht ungerecht zu behandeln.

(Ya-nan kniet nieder, Frau T'ang nimmt keine Notiz davon. T'ang Hua-t'ing, tief gerührt, vergiesst einige Tränen.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebe Frau, liebe Frau!

*Frau T'ang :*

T'ien-ma, ruf Fang-schun her. Schnell!

*T'ien-ma :*

Jawohl. (T'ien-ma ab.)

*Ya-nan :*

Mutter!

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebe Frau, Ihr Kind kniet vor Ihnen, sehen Sie es nicht?

(Frau T'ang verharrt im Schweigen. T'ang Hua-t'ing tut einen tiefen Seufzer. Fang'schun und T'ien-ma treten auf.)

*Frau T'ang :*

Fang-schun, wer ist es in Wirklichkeit gewesen, der dir verboten hat, die japanische Flagge aufzuziehen? Sprich der Wahrheit gemäss!

*Ya-nan :*

Ich war es, ich war es, Mutter.  
(Fang-schun schweigt.)

*Frau T'ang :*

Sprich der Wahrheit gemäss.

*Fang-schun :*

Das Fräulein. Das Fräulein hat es mir gesagt. Diese Sache geht den Herrn nichts an.

*Frau T'ang :*

Gut. Jetzt hast du in diesem Hause nichts mehr zu schaffen. Wenn du irgend eine gute Stelle weisst, nimm sie an.

*Fang-schun :*

Wie, gnädige Frau? Sie entlassen mich?

*Frau T'ang :*

Es bedarf keiner weiteren Worte mehr. Ich bitte dich, deine Sachen zu packen.

*Fang-schun :*

Ich, Fang-schun, habe nichts verkehrt gemacht. Wie kann die gnädige Frau mich ohne jeden Grund entlassen? Gleichviel, ich möchte der gnädigen Frau die Sache auseinandersetzen. Wenn ich im Hause T'ang mein Brot nicht mehr finde, dann muss ich es in einer anderen Familie suchen. Die Leute werden darüber reden und entweder werden sie sagen, dass ich im Hause T'ang gestohlen habe, oder dass ich meine Pflicht nicht erfüllt habe, und dass das Haus T'ang mich deswegen fortgeschickt habe.

*Frau T'ang :*

Gut. Weil du deine Pflicht nicht erfüllt hast, deshalb habe ich dich entlassen.

*Fang-schun :*

Gnädige Frau, ich hätte nach Recht und Gewissen im Dienste meine Pflicht nicht erfüllt? Von früh Morgens



um 6 Uhr bis spät in die Nacht um 1 Uhr bin ich tätig gewesen. Was hätte ich noch mehr tun sollen, um meine Pflicht zu erfüllen, gnädige Frau?

*Frau T'ang :*

Ich habe dich angewiesen, jeden Morgen die Flagge zu hissen. Weshalb hast du meinen Worten nicht entsprochen?

*Fang-schun :*

Das können gnädige Frau doch mir nicht zum Vorwurf machen.

*Ya-nan :*

Nur ich bin zu tadeln, ich bin zu tadeln, Mutter.

*T'ang Hua-t'ing :*

Niemand ist deswegen zu tadeln, nur ich, nur ich ! Ich habe Fang-schun befohlen, die japanische Flagge nicht zu hissen. Ich bin ein Chinese, ich liebe China. Japan ist Chinas Feind, ich hasse Japan. Deshalb wünsche ich nicht, die Reichsflagge eines feindlichen Staates an meinem Tor zu hissen.

*Ya-nan :*

Vater, Vater !

*T'ang Hua-t'ing :*

Nun, was willst du mir tun, was willst du mir tun?

*Frau T'ang :*

Ich bin eine Japanerin, ich liebe Japan. China ist mein Feind, ich hasse China. Daher wünsche ist nicht, die chinesische Reichsflagge an meinem Tor zu hissen.

*Ya-nan :*

Mutter, Mutter !

*Frau T'ang :*

Was willst du mir, deiner Frau, tun?

*T'ien-ma :*

Gnädige Frau, gnädiger Herr, bitte, streiten Sie sich nicht. Die Sache ist doch wirklich gar nicht so schlimm. Ob man eine rote oder eine weisse Fahne aufzieht, ist doch ganz gleichgültig. Weshalb sich so darüber erhitzen? Es ist sehr traurig, dass das Fräulein so weinen muss und so unglücklich gemacht wird. Fräulein, stehen Sie auf und weinen Sie nicht mehr !

(T'ien-ma hilft Ya-nan aufstehen.)

*Fang-schun :*

Was T'ien-ma sagt, ist sehr richtig. Ich habe jetzt einen Ausweg gefunden und weiss nicht, ob ich ihn mitteilen darf. Er scheint mir sehr gerecht, nach dem Satze :  $1/2 = 5/10$ . Heute wird die fünffarbige Flagge gehisst und morgen die Sonnenflagge. Ich weiss nicht, was die gnädige Frau und der gnädige Herr von meinem Vorschlage halten?

(Schao-t'ing tritt auf.)

*Schao-t'ing :*

Wie kommt es, dass ihr alle hier zusammen seid und nicht einmal wisst, dass der Onkel im kleinen Salon sitzt? Mutter, ich bitte Sie, gleich hinzugehen. Der Onkel sagt, er habe eine wichtige Angelegenheit mit Ihnen zu besprechen.

*Frau T'ang :*

Wo ist der Onkel?

*Schao-t'ing :*

Im kleinen Salon.

*Frau T'ang :*

(Zeigt mit dem Finger auf T'ang Hua-t'ings Gesicht und spricht) : Du musst dir die Sache etwas klar machen und zeigen, ob du ein guter Mensch bist. Erinnerst du dich noch an die Zeit vor dreissig Jahren, an eine Mondnacht im Herbst? Was hast du mir in Japan auf dem "Herbstfluten-See" im Boote gesagt? Du wirst es doch nicht alles vergessen haben?

(Nachdem Frau T'ang dies gesprochen hat, kommen ihr die Tränen. Sie bleibt längere Zeit stumm, dann geht sie ab, Fang-schun und T'ien-ma ziehen sich auch zurück. T'ang Hua-t'ing kann die Tränen nicht zurückhalten und legt sich auf das Sofa.)

*Schao-t'ing :*

Was ist denn los, Schwester?

*Ya-nan :*

Frage Vater !

*Schao-t'ing :*

Vater, was bedeuten die Worte, welche Mutter soeben gesprochen hat? Haben Sie sich wieder mit Mutter gezankt? Weshalb hat Mutter soeben die Zeit vor dreissig Jahren erwähnt? Was haben Sie denn eigentlich damals gesagt?

*T'ang Hua-t'ing :*

Ich kann es nicht über mich gewinnen, noch einmal davon zu sprechen, aber jetzt fühle ich Reue im Herzen.



*Schao-t'ing :*

Weshalb, Vater? Bitte erzählen Sie es uns doch!

*T'ang Hua-t'ing :*

Es steht dem nichts im Wege, dass ich es euch erzähle. In dem Jahre, als ich nach Japan floh, machte ich die Bekanntschaft eurer Mutter. Wir waren damals beide jung und sehr bald erwachte die Liebe. Eines Tages spät in der Nacht ruderten wir beide bei herrlichem Mondschein in einem kleinen Boot auf dem Herbstfluten-See. Ich weiss nicht, wie es kam, ich bat eure Mutter, mich zu heiraten. Aber sie sagte: "Ich liebe dich, aber ich möchte dich nicht heiraten. Da ich Japanerin bin, möchte ich mein geliebtes Japan nicht verlassen."

*Ya-nan :*

Und was hat Vater damals der Mutter geantwortet?

*T'ang Hua-t'ing :*

Damals sprach ich zu eurer Mutter: "Wenn du mich liebst, musst du mich heiraten. Die Liebe zum Vaterland ist dem Menschen angeboren und die erhabenste und edelste Tugend. Du bist eine Japanerin und liebst selbstverständlich Japan. Aber auch wenn du mich heiratest, so kannst du doch immer noch wie früher dein Japan lieben."

*Ya-nan :*

O, man darf sich nicht darüber wundern, dass Mutter bis heute immer noch ihr Japan liebt.

(T'ang Hua-t'ing schüttelt den Kopf und tut einen tiefen Seufzer. Der Vorhang fällt.)

## II. AUFZUG

*Szenerie :* Wie im ersten Aufzug; die Zeit ist drei Stunden später. Beim Hochgehen des Vorhangs liegt Schao-t'ing auf dem Sofa und liest die Zeitung. Ya-nan erscheint aus dem Innern des Hauses und sieht sehr beunruhigt aus.

*Ya-nan :*

Bruder, wie kommt es, dass der Onkel immer noch nicht fortgeht? Er hat sich, um zu reden, volle drei Stunden im kleinen Salon einschliessen lassen.

*Schao-t'ing :*

Ich weiss nicht, was dahinter stecken mag, aber ich muss etwas sagen, wofür mich der Blitz des Himmels treffen könnte, nämlich, dass sich unsere Mutter immer törichter benimmt, je älter sie wird.

*Ya-nan :*

Wieso, töricht? In Wahrheit ist Mutters Herz in die japanische Flagge eingewickelt.

*Schao-t'ing :*

Deswegen findet Onkel sehr oft Mittel und Wege, sie auszunutzen.

*Ya-nan :*

Ach! Mutter ist wirklich nicht zu verstehen. Bisweilen kümmert sie sich gar nicht darum, ob sie recht oder unrecht hat, und, sobald ihre Leidenschaft zum Ausbruch

kommt, gibt sie dem Vater eine Lektion, die schlimmer ist, als wenn sie uns zurechtweist. Wie sie sich heute Mittag benommen hat, hast du nicht mit angesehen, man konnte wirklich angst und bange werden.

*Schao-t'ing :*

Vor einigen Jahren war Mutters Wesen viel sanfter, ich weiss nicht, warum sich, je älter sie wird, ihr Charakter immer mehr verschlechtert. Ich hörte immer die Leute sagen, dass japanische Frauen ausserordentlich fügsam seien. Wie kommt es, dass Mutter in dieser Beziehung gar nicht wie eine Japanerin ist?

*Ya-nan :*

Ich glaube, es ist deswegen, weil Vater zu gutmütig ist. Vater ist wirklich gut. Sich, bis wir gross geworden sind, haben wir niemals bemerkt, dass Vater mit Mutter Streit angefangen hat, den Anlass hat eigentlich jedesmal Mutter gegeben. Vater erträgt es immer. Bisweilen sitzt er allein in seinem Arbeitszimmer und weint. Ich habe ihn häufig so gesehen. Ich fragte ihn, warum er so betrübt sei. Der alte Herr machte nicht die geringste Andeutung, dass er sich über Mutter zu beklagen habe, sondern antwortete mir: "Kind, dein Vater verdankt sein Leben deiner Mutter. Ohne sie würde er heute nicht mehr am Leben sein. Ich hoffe, dass ihr Mutter stets mit der grössten Liebe behandelt." Nach Recht und Gewissen ist Mutter dem Vater gegenüber, was die Sorge für sein körperliches Wohl anbetrifft, entschieden ganz ausserordentlich sorgsam, und auch für uns Kinder muss sie als eine sehr gute Mutter gelten.



*Schao-l'ing :*

Das sind in<sup>der</sup> Tat<sup>Mutters</sup> Vorzüge.  
(Frau T'ang tritt auf.)

*Frau T'ang :*

Was sind Mutters Vorzüge? Sprecht ihr beiden Geschwister schon wieder über Mutters Vorzüge und Schwächen?

*Schao-l'ing :*

Nein. Wie könnten wir<sup>wagen</sup>, über Mutters Vorzüge und Schwächen zu reden? Ha, ha, ha, ha! Ist der Onkel fort, Mutter?

*Frau T'ang :*

Er ist eben gegangen.

*Ya-nan :*

Weshalb hat<sup>er</sup> heute hier so lange gegessen? Lag etwas so Wichtiges vor, das er mit Mutter zu besprechen hatte?

*Frau T'ang :*

Es war keine so besonders wichtige Angelegenheit. Er kam nur aus der Gesandtschaft und an unserem Tore vorüber. Da hat er die Gelegenheit benutzt, einzutreten und etwas mit mir zu plaudern. Mögt ihr ihn nicht leiden?

*Ya-nan :*

Ich will Ihnen, liebe Mutter, nicht verbergen, dass ich etwas an ihm auszusetzen habe, nämlich, dass er nicht offen und ehrlich und stets sehr verschlagen ist.

*Frau T'ang :*

Was sagst du da, Ya-nan?

*Schao-l'ing :*

Mutter, bitte hören Sie nicht auf die Worte der Schwester. Sie liebt es ganz besonders, mit dem Onkel ihren Scherz zu treiben.

*Frau T'ang :*

Scherz treiben? Auch dabei muss man auf Rang und Stellung Rücksicht nehmen. Wenn ihr euch in meiner Gegenwart so gehen lasst, wer weiss, was ihr hinter meinem Rücken alles sagen werdet!

*Ya-nan :*

Bitte, Mutter, seien Sie nicht böse! Ich werde es in Zukunft nicht wieder tun. Sie mögen mich schlagen, es macht nichts. Was ich vor allem fürchte, ist, dass Sie böse werden.

*Frau T'ang :*

Wenn du fürchtest, dass ich böse werde, weshalb reizt du mich dazu?

*Schao-l'ing :*

Mutter, ich weiss<sup>ein</sup> Mittel. Wenn die Schwester Sie wieder zum Zorn reizt, so ist es<sup>das</sup> beste, einen Mann für sie zu suchen, damit<sup>sie</sup> kein Unheil mehr im Hause stiften kann.

*Ya-nan :*

Bruder!

*Schao-l'ing :*

Willst du noch<sup>Unheil</sup> stiften? Wenn du es wieder tust, werde ich Mutter bitten, dich zu verheiraten.

*Ya-nan :*

Mutter, sehen Sie, wie<sup>der</sup> Bruder sich wieder über mich lustig macht? Wollen Sie ihm nicht eine Tracht Prügel geben?

*Frau T'ang :*

Wer veranlasst dich, mich zum Zorn zu reizen?

*Ya-nan :*

Ich werde Mutter nicht wieder zum Zorn reizen, bitte Sie dann aber auch, nicht mehr zu gestatten, dass der Bruder so ungereimtes Zeug redet. Nicht wahr, Mutter?

*Frau T'ang :*

Wenn du nur auf mich hören wolltest, dann würde auch dein Bruder nicht mehr wagen, derartiges zu sagen. Habt ihr alle zu Mittag gegessen?

*Ya-nan :*

Ja.

*Frau T'ang :*

Hat dein Vater auch gegessen? Ich hatte eben eine Auseinandersetzung mit ihm. Wenn ich mir hinterher die Sache genau überlege, so fühle ich mich doch etwas beunruhigt, weil er diese letzten Tage Halsschmerzen gehabt hat. Ist die gedämpfte Ente ihm vorgesetzt worden?

*Ya-nan :*

Nein. Da Mutter in dem kleinen Salon mit dem Onkel redete, so wagten wir nicht, hineinzukommen und Sie zu stören.



*Frau Tang :*

Dabei brauchtet ihr mich nicht zu stören, es war nur nötig, die Ente ordentlich zu dämpfen und den Koch zu veranlassen, sie ihm zum Essen vorzusetzen. Alle sind sehr einfältig. Um die geringste Kleinigkeit, nicht grösser als ein Körnchen Sesam, muss ich mich persönlich kümmern, sonst wird die Sache verkehrt. Hm, es ist schrecklich ! Heute früh habe ich dem Koch eingeschärft, er solle eine Ente dämpfen und sie deinem Vater vorsetzen. Wer hätte denken können, dass ihr trotzdem vergessen würdet, sie euch geben zu lassen ? Ich habe mich wirklich ganz vergebens bemüht. (Nach einer kleinen Pause) Ich sagte euch doch, den Arzt zu benachrichtigen ?

*Schao-t'ing :*

Der Arzt ist eben da gewesen. Wie er sagt, hat es nichts auf sich.

*Frau Tang :*

War es Hsieh-tse Fu-lang ?

*Schao-t'ing :*

Nein, Birt, ein neuer, aus Deutschland gekommener Arzt.

*Frau Tang :*

(Schweigt. Nach einiger Zeit) Ya-nan, wie steht es mit Vater ?

*Ya-nan :*

Er ist im Studierzimmer.

*Frau Tang :*

Geh hin und frage ihn ! Sieh, wie es jetzt mit seinen Halsschmerzen steht. Frage ihn, ob er glaubt, dass er etwas Entenbrühe trinken könnte ?

*Ya-nan :*

Er ruht auf dem Liegestuhl etwas aus.

*Frau Tang :*

Du hörst wieder nicht auf meine Worte ?

*Schao-t'ing :*

Die Mutter heisst dich hingehen. Geh also und bring es nicht wieder dahin, dass Mutter zornig wird. (Ya-nan ab.)

*Frau Tang :*

Ich, sehe, nur du hörst auf mich, mein Sohn. Deine Schwester ist jetzt erwachsen und kümmert sich nicht viel

um das was ich sage. Nur du bist meine Hoffnung. War in diesen Tagen auf dem Amte viel zu tun ?

*Schao-t'ing :*

In diesen Tagen war es verhältnismässig lebhaft, für gewöhnlich aber ist es sehr ruhig. Das Amt eines Generaldirektors für Industrie, welches ich jetzt inne habe, erschien mir zuerst sehr mühevoll, aber in Wirklichkeit hat man doch sehr viel freie Zeit.

*Frau Tang :*

Damals war die Bewerbung um diesen Posten sehr umständlich und langwierig, weil man an deiner zu grossen Jugend Anstoss nahm. Wie man sagt, schadet es einem Beamten heutzutage nicht, wenn er keine Fähigkeiten hat, aber er muss wenigstens einige Barthaare zeigen können. Indess aus Rücksicht für deinen Vater konnte später die Regierung doch nicht umhin, dir das Amt zu verleihen, aber wenn dein Onkel nicht hinter den Kulissen mitgeholfen hätte, so wäre doch wohl schwerlich ein Erfolg erzielt worden.

*Schao-t'ing :*

So ist es in der Tat. Der Onkel hat sich sehr um mich bemüht. Ist er in letzter Zeit sehr beschäftigt gewesen ?

*Frau Tang :*

Ach, mein Sohn, dein Onkel ist in letzter Zeit nicht nur stark beschäftigt gewesen, sondern er war, leider, in diesen Tagen in solcher Aufregung, dass er nicht einmal Zeit zum Essen fand.

*Schao-t'ing :*

Weshalb ist denn der Onkel so aufgeregt ?

*Frau Tang :*

Wenn er diesmal keinen Erfolg hat, dann wird die japanische Regierung, fürchte ich, ihn seines Postens entheben und abberufen.

*Schao-t'ing :*

Seines Postens entheben und ihn abberufen ?

*Frau Tang :*

So ist es. In dieser Angelegenheit hat er soeben mit mir verhandelt. Ferner, in dieser Sache kannst nur du ihm helfen, mein Sohn. Möchtest du ihm nicht helfen ?

*Schao-t'ing :*

Natürlich möchte ich es, wenn ich es nur kann.

*Frau Tang :*

Dann ist es gut. Hier habe ich einen Vertrag. Du



brauchst ihn nur mit deiner Unterschrift als Generaldirektor für Industrie zu versehen, und der Gesandtenposten deines Onkels ist gesichert. Zu gleicher Zeit können wir sofort drei Millionen in bar erhalten.

(Während Frau T'ang so spricht, zieht sie aus einer Tasche einen Vertrag hervor und zeigt ihn dem Schao-t'ing. Nachdem dieser ihn gelesen, bekommt er einen grossen Schrecken.)

*Schao-t'ing :*

Mutter, wie kann ich derartiges tun?

*Frau T'ang :*

Was könntest du nicht tun? Du brauchst bloss zu unterzeichnen, dann rettest du den Onkel aus seiner Not und beruhigst deine Mutter. Zugleich erhältst du drei Millionen ohne die geringste Anstrengung. Es ist ein Geschäft, das dir mit einem Schlage verschiedene Vorteile einbringt. Wie herrlich! Und du bist nicht gern bereit, es zu machen?

*Schao-t'ing :*

Mutter!

*Frau T'ang :*

Mein Sohn!

*Schao-t'ing :*

Ich kann unter keinen Umständen unterzeichnen.

*Frau T'ang :*

Mein Sohn, mir scheint, dass dir aus dieser Sache nur sehr viele Vorteile und kein einziger Nachteil erwächst. Was veranlasst dich zu deiner Weigerung? Du musst nicht zu gewissenhaft sein. Die Gelegenheiten, welche sich dem Menschen bieten, muss er sich zunutze machen.

*Schao-t'ing :*

Mutter, dass ich unterzeichne, ist ja sehr leicht, aber vierhundert Millionen Brüder werden dadurch von mir verkauft werden. Mutter, wünschen Sie, dass die Menschen mich als Landesverräter verfluchen? Können Sie das wünschen?

*Frau T'ang :*

Mein Kind, was redest du da wieder für dummes Zeug? Du bist doch nicht der Einzige, der mit dem Verkauf der leiblichen Brüder und des Vaterlandes den Anfang gemacht hätte! Ausserdem kann dies gar nicht als Vaterlandsverrat betrachtet werden, und wenn es wirklich als solcher gelten sollte, so würdest du doch nur der allgemeinen Regel gefolgt sein.

*Schao-t'ing :*

Es geht nicht, es geht nicht! Unsere Familie T'ang ist von jeher wegen ihrer Makellosigkeit und Unbestechlichkeit bekannt gewesen. Mein Grossvater früher war Beamter, von Vater ganz zu schweigen, der sich über dreissig Jahre für den Staat abgemüht hat. Sie alle hatten reine Hände und galten als makellos und unbestechlich, und da sollte ich, nachdem ich zu Ansehen gelangt bin, den Staat und das Volk verkaufen?

*Frau T'ang :*

Unbestechlichkeit ist gewiss wichtig, aber empfangene Wohltaten nicht zu vergelten, ist doch auch nicht richtig. Der Mensch muss immer an seine Vergangenheit zurückdenken. Ueberlege dir einmal, wem verdanken wir es, dass wir den heutigen Tag erlebt haben? Wie oft hat dein Vater fliehen müssen und ist Gefahren entronnen. Wem verdankt er seine Rettung? Mein Sohn, du musst dir die Sache klar machen und gründlich darüber nachdenken. Wenn du auch nicht an deinen Onkel denkst, so musst du doch aus Rücksicht auf deinen Vater und deine Mutter dies Schriftstück unterzeichnen. Mein Kind, deine Mutter ist alt und sie bittet dich, ihr zu Liebe zu unterzeichnen. Ich mag als Mutter noch so töricht sein, aber ich wäre doch nicht imstande, dich zu betrügen.

*Schao-t'ing :*

Mutter, bitte sprechen Sie nicht mehr davon. Ich kann unter keinen Umständen unterzeichnen. Ich unterzeichne nicht, ich unterzeichne nicht, und sollte es mir das Leben kosten, ich unterzeichne nicht!

*Frau T'ang :*

O, du willst mich umbringen, nicht wahr? Der Vater und ihr beiden Kinder wünscht schon lange meinen Tod, nicht wahr? Gut, da ihr gewaltsam meinen Tod herbeiführen wollt, weshalb soll ich mein elendes Leben noch weiter leben, da ich euch doch nur ein Dorn im Auge bin?

(Frau T'ang in höchstem Zorn stösst Schao-t'ing gegen die Brust.)

*Frau T'ang :*

Wenn du nicht unterzeichnest, zeigst du, dass du deine alte Mutter nicht im Herzen hast. Was kann ich im Leben noch erhoffen?

*Schao-t'ing :*

Bitte, Mutter, seien Sie nicht so erregt. Lassen Sie mich die Sache noch einmal gründlich überlegen. Nicht wahr, Mutter?

(Fang-schun tritt auf.)

*Fang-schun :*

Gnädige Frau, der Herr Onkel hat angerufen.



*Frau T'ang :*

Du brauchst nichts zu überlegen. Du magst unterzeichnen oder nicht, es geht um deiner Mutter Leben.

(Frau T'ang und Fang-schun gehen nacheinander ab. Schao-t'ing im Zimmer wie auf Kohlen, kann weder ruhig sitzen noch stehen. Bald seufzt er tief, bald stampft er mit den Füßen. Darauf sieht er den Vertrag genau an, bleibt einen Augenblick in Gedanken versunken, dann fasst er endlich einen Entschluss und ist grade beim Unterzeichnen, als T'ang Ya-nan eintritt. Sie steht hinter seinem Rücken, blickt gespannt auf das Schriftstück und bekommt einen grossen Schreck. Darauf reisst sie es an sich. Eine Zeit lang ist sie sprachlos.)

*Ya-nan :*

Bruder !

*Schao-t'ing :*

(Schweigt.)

*Ya-nan :*

Was soll dass heissen?

*Schao-t'ing :*

Dies... dies... Schwester... (weint)  
(T'ang Hua-t'ing tritt auf.)

*Ya-nan :*

Vater, sehen Sie den Bruder.

(Ya-nan reicht das Schriftstück dem Vater. Nachdem dieser es gelesen hat, ist er ganz entsetzt. Schao-t'ing wirft sich auf das Sofa, schluchzt und weint.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Schao-t'ing, was hast du vor? Ich habe dich als Vater in der grössten Not grossgezogen mit der Hoffnung, dass du in dieser Zeit des allgemeinen Zusammenbruchs etwas Grosses und Ruhmvolles für das Reich und das Volk leisten würdest. Wer hätte gedacht, dass du vor Vollendung deines ersten Dientsjahres schon im eigenen Interesse die Bergwerke an Fremde verkaufen würdest. Würdest du nach zwanzig Dienstjahren ihnen nicht das ganze chinesische Reich preisgegeben haben? O, du nichtsnutziger Mensch ! Dein Vater hat dich umsonst unterrichtet und aufgezogen. Dein Grossvater genoss wegen seiner Rechtlichkeit das grösste Ansehen. Wenn ich dem Staate auch nicht viel genützt habe, so habe ich ihm doch über dreissig Jahre treu gedient und mehrere Male musste ich über das Meer fliehen. Wozu das alles? Ich wusste nicht, dass, sobald die Reihe an dich kam, du eine Tat verüben würdest, die unsere Familienehre beschmutzt. Ach, die eine Generation ist der anderen nitchgleich.

*Ya-nan :*

Meine Gefühle sind derart, dass, wenn du nicht mein leiblicher Bruder wärest, ich dich erdrosseln möchte.

*Schao-t'ing :*

Vater, Vater, dies ist wirklich ein schwarzer Unglückstag für mich.

*Ya-nan :*

Unglück? Was ist dabei für ein Unglück? Ich habe dich doch mit eigenen Augen unterschreiben sehen !

*Schao-t'ing :*

Schwester, Schwester, du wirst doch nicht auch das Vertrauen zu mir verloren haben?

*T'ang Hua-t'ing :*

Ya-nan, hole eine Schachtel Streichhölzer !

(Er will geade den Vertrag verbrennen, als Frau T'ang mit T'ien-ma erscheint. T'ang Hua-t'ing verbirgt das Schriftstück schleunigst in einer Tasche. Frau T'ang packt mit einem Griff seinen langen Bart.)

*Frau T'ang :*

Du, du, gibst du es mir oder nicht, gibst du es mir oder nicht?

*T'ang Hua-t'ing :*

Au, au !

*Frau T'ang :*

Gibst du es mir oder nicht? Du, du !

*Ya-nan :*

Mutter !

*T'ang Hua-t'ing :*

Es tut entsetzlich weh, Frau, Frau !

*Ya-nan :*

Mutter, bitte, lassen Sie los.

*Frau T'ang :*

Loslassen? Das ist leicht gesagt, nur wenn er mir sofort den Vertrag gibt.

*T'ang Hua-t'ing :*

Auch wenn du mir heute den ganzen Bart ausraufst, kann ich ihn dir nicht geben.



T'ien-ma :

Gnädiger Herr, geben Sie doch das Papier der gnädigen Frau. Ist es denn wirklich eine solche Kostbarkeit, dass Sie es für so wertvoll ansehen? Wenn Sie es der gnädigen Frau geben, so ist diese doch keine ganz Fremde. Falls es so wertvoll ist, so bleibt es doch in Ihrer eigenen Familie. Gnädige Frau, lassen Sie los. Sehen Sie doch, dass der alte Herr schon ganz weiss im Gesichte geworden ist.

Ya-nan :

Vater, geben Sie das Dokument der Mutter.

Frau T'ang :

Gibst du es mir oder nicht? Gibst du es mir oder nicht?  
(Ya-nan hilft Hua-t'ing, den Vertrag aus der Tasche zu ziehen und reicht ihn Frau T'ang.)

Ya-nan :

Mutter, was wollen Sie jetzt noch? Was wollen Sie jetzt noch?

(Frau T'ang lässt die Hand los, betrachtet den Vertrag genau und steckt ihn kalt lächelnd in die Tasche. T'ang Hua-t'ing, kreidebleich im Gesicht, atmet heftig.)

Frau T'ang :

T'ien-ma, sage Fang-schun, das Auto für mich bereit machen zu lassen, um in die japanische Gesandtschaft zu fahren.

T'ien-ma :

Gehen Sie doch erst, nachdem Sie gegessen haben. Der Koch sagt, dass die gedämpfte Ente schon lange fertig ist.

(T'ien-ma's Augen blicken unverwandt auf Ya-nan und Hua-t'ing.)

Frau T'ang :

Ich habe dir befohlen, Fang-schun zu sagen, das Auto bereit zu halten. Hast du gehört?

T'ien-ma :

Ja.

(T'ien-ma ab. Tiefe Stille. Frau T'ang ab. T'ang Hua-t'ing legt sich auf das Sofa. Ya-nan und Schao-t'ing blicken sich starr an.)

Ya-nan :

Unmöglich. Diesen Vertrag mitzunehmen, darf man ihr nicht gestatten.

(Ya-nan schnell ab. Schao-t'ing zaudert noch ein wenig, dann geht er auch. In diesem Augenblick Stimmengewirr hinter der Szene. Gleich darauf hört man das Klirren von herabfallendem Glas. T'ien-ma ganz aufgeregt und fassungslos tritt auf.)

T'ien-ma :

Gnädiger Herr, gnädiger Herr, ein Unglück, ein schreckliches Unglück! Das Fräulein hat mit der gnädigen Frau gerungen. Das Glas, das Fensterglas hat der gnädigen Frau die Augäpfel durchbohrt, die Augen der gnädigen Frau sind verletzt.

T'ang Hua-t'ing :

Was? Das ist ja entsetzlich! Die Augäpfel der gnädigen Frau sind durchbohrt? Bringt sie ins Krankenhaus, schnell, schnell ins Krankenhaus!

(T'ang Hua-t'ing und T'ien-ma zugleich ab. Gleich darauf erscheint Ya-nan und fällt auf die Erde. Ihr Haar ist wirr, ihr Aussehen wild und verstört, ihre Augen blicken starr und ohne Glanz. Sie atmet tief. Dann nimmt sie den Vertrag, zerreisst ihn in kleine Stücke und wirft sie in die Luft. Sie spricht mit sich selbst und sagt.)

Ya-nan :

Gut. Jetzt ist es gut. Mutter kann diesen Vertrag nicht mehr mitnehmen.

(Nach diesen Worten lacht sie laut, der Vorhang fällt.)

### III. AUFZUG

Zeit : Ueber einen Monat später als der zweite Aufzug.

Szenerie : Schlafzimmer der Ya-nan. Durch das Fenster kann man die Bäume, Blumen und Sträucher eines Gartens sehen. Auf einen kleinen, runden Tisch steht eine Vase mit frischen Blumen. Auf einem Büchergestell neben einem Harmonium stehen einige kleine Glasflaschen mit Medizin. Schräg vor dem Fenster befindet sich das Bett, an der Wand gegenüber hängt eine ganz

kleine Nationalflagge mit den fünf Farben. Ya-nan trägt einen Umhang aus chinesischem Stoff. Ihre Augen scheinen geschlossen, aber sie sind es nicht. Ihr Schläfenhaar ist wirr; halb sitzt sie, halb liegt sie auf dem Bett. Die Jalousie ist halb herabgelassen. Ein schräger Sonnenstrahl fällt auf ihr kreidebleiches Gesicht. Beim Aufgehen des Vorhangs tritt T'ien-ma auf und führt ganz behutsam Fräulein Tschou Tschou-fang herein.



*Fräulein Tschou :*

Wie? Ist sie in diesem Augenblick eingeschlafen?

*T'ien-ma :*

Wahrscheinlich ist sie gerade eingeschlafen. Lassen Sie mich sie wecken!

*Fräulein Tschou :*

Das ist nicht nötig. Lass sie nur einen Augenblick schlafen. Es tut mir sehr leid, dass sie in dem Monat, seit ich sie nicht gesehen habe, so abgemagert ist. Das hätte ich wirklich nicht gedacht.

T'ien-ma, an welcher Krankheit leidet denn eigentlich euer Fräulein? Wie man sagt, ist es ein Nervenleiden. Stimmt das?

*T'ien-ma :*

Man muss gestehen, ihre Krankheit ist sehr merkwürdig. Sagt man, sie sei geisteskrank, so hat sie doch Augenblicke, wo sie ganz ausserordentlich klar ist und sich von gesunden Menschen absolut nicht unterscheidet, sagt man dagegen, sie sei nicht geisteskrank, so ist sie doch bisweilen ganz ausserordentlich wirr, und ihr ganzes Benehmen und Reden ist sehr seltsam.

*Fräulein Tschou :*

Was sagt denn der Arzt dazu?

*T'ien-ma :*

Es sind sehr viele Aerzte befragt worden, und sie alle sagen, dass es nichts auf sich habe. Es sei nur nötig, dass ihr Geist vollkommene Ruhe habe, dann würde sie allmählich wieder gesund werden. Sie sagen, dass das Fräulein irgend einen sehr heftigen Schock erlitten habe, der zu dieser Krankheit geführt hat. Es sind jetzt schon über fünfzig Tage vergangen, und wenn es auch ein wenig besser geworden ist, so ist sie doch bisweilen noch ausserordentlich verwirrt.

*Fräulein Tschou :*

Schade! schade! Ist denn euer Herr jetzt wieder hergestellt?

*T'ien-ma :*

Der Herr ist schon vorgestern wieder aufgestanden. Er hat volle drei Wochen Blut gespieen. Der junge Herr war auch einige Tage krank, aber jetzt ist er wieder gesund.

*Fräulein Tschou :*

Das ist wirklich sehr traurig. Wie kommt es, dass die ganze Familie, jung und alt, so wenig kräftig ist? Sehr

traurig. Und die gnädige Frau? Sind ihre Augen wieder gut?

*T'ien-ma :*

(Sie blickt nach Ya-nan und sagt dann ganz leise :) Die gnädige Frau? Sie ist sehr zu bedauern.

*Fräulein Tschou :*

Wieso?

*T'ien-ma :*

Ihre Augen, ihre Augen sind vollkommen erblindet. Sehr traurig, sehr traurig!

*Fräulein Tschou :*

Was? Erblindet?

*T'ien-ma :*

Erblindet, beide Augen vollständig erblindet. Wie es heisst, haben Glassplitter den Augapfel durchbohrt. Daher können auch die Aerzte nicht helfen. Aber wir wagen nicht, es dem gnädigen Fräulein zu sagen, damit ihre Krankheit nicht schlimmer wird. Ach! Wer hätte denken können, dass die gnädige Frau in ihrem Alter noch das Augenlicht verlieren würde! Keiner hätte das denken können.

*Fräulein Tschou :*

Wo befindet sich jetzt die gnädige Frau? Ich wollte ihr einen Besuch machen.

*T'ien-ma :*

Sie ist noch im Krankenhaus. Wie man sagt, kann sie heute nach Hause zurückkehren. Unser junger Herr ist schon hin, um sie abzuholen.

*Ya-nan :*

Die Mutter, die Mutter! Ist sie nach Japan gereist? (In diesem Augenblick springt Ya-nan plötzlich vom Bett auf.)

*T'ien-ma :*

Fräulein!

*Fräulein Tschou :*

Ya-nan, kennst du mich noch? (Ya-nan nickt) Weisst du, wer ich bin? (Ya-nan nickt abermals. Tschou Tschifang tritt vor und erfasst Ya-nan's Hände. Diese blickt sie nur mit beiden Augen starr an.) Wer bin ich denn, Ya-nan?





Ju Ware of the Sung Dynasty  
Goblet engraved with banana leaves and thunder scroll.







*Ya-nan :*

Die Mutter?

*Fräulein Tschou :*

Wie?

*Ya-nan :*

Japan?

*Fräulein Tschou :*

Das ist ja schrecklich ! Auch mich kennt sie nicht mehr' nachdem sie mich über einen Monat nicht gesehen hat. Traurig, dass ein so tüchtiger Mensch in solchen Irnsinn verfallen kann ! T'ien-ma, komm, wir wollen sie auf's Bett heben, damit sie schlafen kann. Traurig, traurig !

*Ya-nan :*

Nein. Ich will nicht schlafen. Ich habe über einen Monat geschlafen, und der Rücken tut mir weh davon.

*Fräulein Tschou :*

Seltsam. Dieser Satz ist wieder ganz klar. Traurig ! Der Rücken schmerzt dich vom vielen Schlafen, Ya-nan? Das tut mir sehr leid. Kennst du mich, Ya-nan? (Ya-nan lacht blöde.)

*T'ien-ma :*

Fräulein, nicht einmal Fräulein Tschou kennen Sie?

*Ya-nan :*

Oh, bist du nicht meine Schwester Tschou-fang?

*Fräulein Tschou :*

Jawohl, Ya-nan.

*Ya-nan :*

Liebe Tschou-fang, warum hast du mich so lange nicht besucht? Die Leute sagen alle, ich sei irrsinnig, aber wie könnte ich irrsinnig sein? Du wirst doch nicht auch etwa behaupten wollen, dass ich geistesgestört sei, liebe Tschou-fang?

*Fräulein Tschou :*

Nein, Ya-nan. Ich weiss, dass du nicht irrsinnig sein kannst. Ich komme heute, um dich zu besuchen. Alle deine Mitschülerinnen denken viel an dich.

*Ya-nan :*

Oh, du betrügst mich wieder, liebe Tschou-fang. Sie hassen mich sehr, ich weiss es. Sie werfen mir vor, dass

ich japanisiert sei und schimpfen mich eine Vaterlandsverräterin. Liebe Tschou-fang, das ist wirklich ein ungerechter Vorwurf. Ich habe meinen Kummer. Sie wissen es nicht, Tschou-fang, aber du weisst es.

*Fräulein Tschou :*

Ya-nan, ich kenne deinen Kummer ganz genau. Du bist eine Heldin, die ihr Vaterland liebt.

*Ya-nan :*

Tschou-fang, du irrst, du irrst. Ich bin eine ganz entartete Tochter. Ich habe meine Mutter ermordet, ich, ich habe sie umgebracht. Es klirrte dabei. Ich bin ganz entartet, ganz entartet, Tschou-fang.

(Nachdem sie diese Worte gesprochen hat, lehnt sie sich auf Fräulein Tschou's Schulter und bricht in lautes Weinen aus. Fräulein Tschou und T'ien-ma heben Ya-nan behutsam auf's Bett, wo sie einschläft.)

*Fräulein Tschou :*

(Leise) Ach, T'ien-ma, die Krankheit eures Fräuleins ist nicht leicht. Weshalb schickt ihr sie nicht in ein Krankenhaus?

*T'ien-ma :*

Nicht wahr? Aber der Doktor sagt, dass diese Krankheit sich nicht zur Behandlung in einem Hospitale eigne. Ausserdem gibt es in Peking kein gutes Krankenhaus.

*Fräulein Tschou :*

Das ist freilich richtig. Die Krankenpflege durch die nächsten Verwandten in der Familie ist immer sehr viel sorgfältiger als in einem Krankenhaus. Kommt euer alter Herr, wenn er sich kräftig genug fühlt, auch immer herüber, um mit dem Fräulein zu sprechen ?

*T'ien-ma :*

Ja, er kommt täglich, nur müsste seine eigene Gesundheit noch etwas besser sein. Derjenige, welcher in der Familie am meisten von dem Fräulein hält, ist unser alter Herr. Ich weiss nicht, wie es kommt, dass er heute bis jetzt noch nicht aufgestanden ist. Hoffentlich ist er nicht wieder krank geworden. Fräulein Tschou, ich bitte Sie, hier einen Augenblick zu warten. Ich will in die vorderen Zimmer gehen und sehen, ob unser Herr aufgestanden ist.

*Fräulein Tschou :*

T'ien-ma, bitte, tue es nicht! Ich muss gehen. Lass euer Fräulein einen Augenblick ruhig schlafen, denn es scheint ja jetzt so, als ob sie eingeschlafen sei. Wenn sie aufwacht, so bestelle ihr, bitte, von mir, dass ich morgen früh wiederkommen werde, um sie zu besuchen.



*T'ien-ma :*

Aber das geht doch nicht. Sie haben nicht einmal eine Tasse Tee getrunken.

*Fräulein Tschou :*

Mach keine Umstände, T'ien-ma! Wenn die gnädige Frau heute zurückkommt, so empfehl mich ihr, bitte.

*T'ien-ma :*

Ich werde es sicher bestellen, Fräulein Tschou.

(Beide treten ab, indem sie noch miteinander reden. Ya-nan wälzt sich mehrmals hin und her. Plötzlich steht sie vom Bett auf und starrt in den Spiegel. Sie zieht japanisches Kleid an, lacht laut und spricht.)

*Ya-nan :*

Schön, schön, die Mutter wird sich gewiss freuen... sie wird sich freuen, dass ich japanische Tracht angelegt habe. Ha, ha, ha, ha!

(Darauf setzt sie sich auf das Sofa. Zuerst bleibt sie stumm, dann wird sie zornig, zieht das japanische Kleid wieder aus, wirft es auf die Erde, zieht das chinesische Kleid wieder an, betrachtet sich im Spiegel und lacht.)

*Ya-nan :*

So ist es recht, so ist es recht. Ha, ha, ha, ha!

(T'ang Hua-t'ing tritt auf.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Weshalb bist du wieder aufgestanden, Ya-nan? Es ist besser, dass du schläfst.

*Ya-nan :*

Wohin hast du meine Mutter gebracht?

*T'ang Hua-t'ing :*

Ya-nan, Mutter wird gleich zurückkommen. Mach dir das nur etwas klar, Ya-nan.

*Ya-nan :*

Ich bin sehr klar, ich bin sehr klar. Ihr glaubt, ich sei verrückt, nicht wahr? Ich habe es mit Gewalt weggenommen, ich habe es der Mutter aus den Händen genommen und zerrissen, in Stücke gerissen, und mit Geklirr fiel sie hin. O weh, Mutters Augen! Aber deswegen darf man mir keinen Vorwurf machen, mir keinen Vorwurf machen. (Sie weint.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebling, denke nicht an diese Dinge. Mutter geht es

schon besser, und sie wird im Augenblick zurück sein.

*Ya-nan :*

Gib mir sofort meine Mutter! Willst du sie mir geben oder nicht? Willst du sie mir geben oder nicht?

(Ya-nan weint und schreit laut, und zugleich packt sie mit grosser Gewalt den langen Bart des T'ang Hua-t'ing und springt wild im Zimmer umher, gerade so wie es Frau T'ang im zweiten Akte getan hat.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Au! Ya-nan, warum zerrst auch du an deines Vaters Bart? Lass gleich los, lass gleich los, es tut mir sehr weh, sehr weh!

*Ya-nan :*

Willst du es mir geben oder nicht? Willst du es mir geben oder nicht?

*T'ang Hua-t'ing :*

Lass gleich los, Ya-nan! Es schmerzt furchtbar.

*Ya-nan :*

Willst du es mir geben oder nicht? Willst du es mir geben oder nicht?

(T'ien-ma tritt auf.)

*T'ien-ma :*

Gnädiger Herr, gnädiges Fräulein, meinen besten Glückwunsch! Die gnädige Frau ist zurückgekommen.

*T'ang Hua-t'ing :*

Lass schnell los, lass schnell los! Die Mutter ist zurückgekehrt, die Mutter ist zurückgekehrt. Empfange deine Mutter!

(T'ang Schao-t'ing, Frau T'ang stützend, tritt auf. Ihre beiden Augen sind vollkommen blind. Sobald Ya-nan sie erblickt, erschrickt sie heftig und lässt sofort T'ang Hua-t'ing los. Sie weicht seitwärts zurück und schaut ihre Mutter starr an.)

*Frau T'ang :*

Schao-t'ing, wo ist dein Vater?

*T'ang Hua-t'ing :*

Hier, hier.

(Herr T'ang und Frau halten sich bei den Händen.)

*Frau T'ang :*

Hua-t'ing, ich kann dich jetzt nicht sehen.



*T'ang Hua-t'ing :*

Tch'iu-tse, das alles ist meine Schuld. Kannst du mir verzeihen Tch'iu-tse, liebe Frau?

*Frau T'ang :*

Hua-t'ing, ich kann dir deswegen keinen Vorwurf machen und auch niemand anderem, ich klage nur meine eigene Schlechtigkeit an. Jetzt bereue ich, und ich bereue bitter. Ich hätte nicht anfangen dürfen, mit dir zu zanken. Das bereue ich jetzt schmerzlich. (Weint.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Tch'iu-tse, Tch'iu-tse, ich weiss wirklich nicht, was ich dir sagen soll. Ich denke, wir werden später am Ufer des Meeres oder in einem stillen Tale den Rest unserer Tage verbringen. Es ist das Beste, sich um die grossen Fragen der Politik nicht mehr zu bekümmern. Unsere Kinder sind auch erwachsen, und Bruder und Schwester sind fähig, auf eigenen Füssen zu stehen.

*Frau T'ang :*

Das ist auch meine Ansicht. Aber ich möchte am liebsten nach Japan zurückkehren, da die Landschaft dort so schön ist. Würdest du mich wohl dorthin begleiten? Die Kinder brauche nicht mitzugehen, wenn ich mich auch schwer von ihnen trennen kann. Nein, ich möchte sie doch mitnehmen, denn sie sind mein grösster Schatz.

*T'ang Hua-t'ing :*

Liebe Frau, ich werde dir Gesellschaft leisten, aber wir wollen den Kindern ihre Freiheit lassen, denn sie haben ihren eigenen Weg vor sich. Leider ist Ya-nan bis jetzt noch immer nicht wieder klar, sondern immer noch geistig umnachtet.

*Frau T'ang :*

Wie kommt es, dass ich Ya-nan noch nicht gesehen habe? Wo ist Ya-nan?

*T'ang Hua-t'ing :*

Ya-nan, komm schnell, um deine Mutter zu begrüessen. Die Mutter, nach der du dich täglich gesehnt hast, ist jetzt wiedergekommen. Komm, mach dir die Sache klar.

*Frau T'ang :*

Ya-nan, Liebling, wo bist du? Komm, komm in die Arme deiner Mutter.

(T'ang Hua-t'ing führt Ya-nan in die Arme von Frau T'ang. Ya-nan blickt zunächst ihre Mutter nur stumm an, dann bricht sie in lautes Weinen aus.)

*Frau T'ang :*

Mein Liebling, mein Liebling !

*Ya-nan :*

Mutter, Mutter !

*Frau T'ang :*

Liebling, armer Liebling, weine, weine nicht !

*Ya-nan :*

Mutter, Mutter !

*Frau T'ang :*

Liebling, Ya-nan !

*Ya-nan :*

Sind deine Augen blind, Mutter?

*Frau T'ang :*

Wirklich blind, Liebling !

*Ya-nan :*

Wie sind sie erblindet, Mutter?

*Frau T'ang :*

Frage nicht danach, Liebling!

*Ya-nan :*

Mutter, kannst du noch sehen?

*Frau T'ang :*

Nein, aber deine Mutter kann fühlen. Lass mich einmal fühlen, Liebling. Was hast du heute für ein Kleid an? (fühlt.) Ein chinesisches Kleid, stimmt es?

*Ya-nan :*

Es stimmt, es stimmt ! Ein chinesisches Kleid, ein chinesisches Kleid ! Sind Mutters Augen nicht blind? Ganz richtig, ein chinesisches Kleid. Mutters Augen sind nicht blind ! Ha, ha, ha, ha !

(Während Ya-nan das sagt, lacht sie laut und springt wild im Zimmer umher.)

*T'ang Hua-t'ing :*

Ya-nan, Ya-nan !

*Frau T'ang :*

Ya-nan, bist du wirklich geistesgestört? Armer, armer Liebling ! Komm in die Arme deiner Mutter ! Wo bist du, Liebling? Komm in deiner Mutter Arme.

(Frau T'ang macht die Bewegung des Umarmens. Der Vorhang fällt.)



# DISCOURS PRONONCÉ A LA II<sup>e</sup> CONFERENCE UNIVERSITAIRE SINO - EUROPÉENNE

Organisée par l'« Entr'aide Universitaire Internationale »  
(Bruxelles, avril 1936)

## L'UNIVERSITÉ EN CHINE

par M. WOO Kang, ancien doyen de l'Université  
Sun Yat-sen de Canton,

Professeur à l'Institut des Hautes Etudes Chinoises  
de Paris.

Mesdames, Messieurs,

Je remercie infiniment l'« Entr'Aide Universitaire Internationale » de m'avoir accordé l'honneur de présider ce congrès et de me charger en même temps d'y prononcer la première conférence sur l'Université en Chine et l'Université en Occident. Ma connaissance de l'organisation de l'Université en Occident étant trop restreinte, je me permettrai de ne vous parler seulement, mais plus en détail, de l'Université en Chine à travers notre histoire. Pour l'Université en Occident, vous la connaissez mieux que moi, et il n'est point nécessaire de vous citer des noms universellement connus comme ceux des Universités de Bruxelles, de Paris, de Rome, de Cambridge ou d'Oxford, de Columbia ou de Yale, etc. Ainsi, au lieu d'établir une nomenclature de ces universités, je me contenterai de vous signaler seulement, dans cette conférence, quels sont les enseignements de l'Université occidentale les plus profitables aux étudiants chinois. Il me semble que ceci est la plus importante et précise bien la véritable signification de l'« Entr'Aide Universitaire » qui est le principal objectif de notre congrès.

Avant d'aborder mon sujet, je me permets de vous rappeler, Mesdames et Messieurs, qu'au cours du XIV<sup>e</sup> congrès de l'« Entr'Aide Universitaire Internationale », en 1935, notre compatriote M. Tseou Wen-Shi avait parlé de la « vie universitaire en Chine ». Dans sa conférence, M. Tseou avait retracé en détail la vie universitaire contemporaine ainsi que les institutions d'éducation qu'on venait d'établir sur l'ordre du gouvernement. Il est donc inutile d'y revenir, je me bornerai à vous faire ici un court exposé historique sur l'organisation officielle de l'éducation en Chine, et à vous donner enfin une analyse sur l'enseignement de l'université contemporaine.

L'organisation officielle de l'éducation en Chine remonte à presque vingt siècles avant l'ère chrétienne. D'après des documents authentiques, nous avons :

1. Sous le règne de l'empereur Chouen (2255-2205 av. J. C.) : le Grand Collège « *chang-siang* » (école d'études supérieures) et l'Ecole Élémentaire « *hia-siang* » (école d'études élémentaires).

2. Sous la dynastie des Hia (2205-1766 av. J. C.) : le Grand Collège « *tong-siu* », l'Ecole élémentaire « *si-siu* » et l'école de village « *hiao* ».

3. Sous la dynastie des Chang (ou Yin) (1765-1122 av. J. C.) : le Grand Collège « *yeou-hio* », l'Ecole élémentaire « *tso-hio* », et l'école de village « *siu* ».

4. Sous la dynastie des Tcheou Occidentaux (1121-771 av. J. C.) : le Grand Collège « *tong-kiao* », l'Ecole élémentaire « *si-kiao* » et l'école de village « *siang* ».

Le Grand Collège, correspondant à l'université d'aujourd'hui, et l'Ecole élémentaire se trouvaient tous deux dans la capitale de l'empire et dans celles des États féodaux ; ils étaient tous deux établis par l'État, tandis que les écoles de village, répandues dans tout l'empire, étaient subventionnées par les autorités locales. Ceux qui enseignaient au Grand Collège étaient : un maître en chef et des professeurs, tous sous la direction du ministre de l'Éducation. Les professeurs de l'Ecole élémentaire étaient également nommés par le ministre de l'Éducation. Les maîtres de l'école de village à la campagne sont des lettrés locaux et de savants vieillards du village. Cependant les sources détaillées nous manquent pour nous permettre de préciser l'organisation administrative de ces écoles.

À l'époque des Tcheou Occidentaux, les enfants de la capitale et d'autres grandes villes (surtout les enfants des nobles), de huit à treize ans, peuvent entrer à l'école élémentaire dont les enseignements sont : le cérémonial, la musique, le tir à l'arc, la manière de conduire un char, les caractères d'écriture (six classes de lettres) et l'arithmétique.

À l'âge de vingt ans, on peut entrer alors au Grand Collège pour perfectionner ses études. On ignore le programme complet des études du Grand Collège, mais d'après certains documents historiques, on constate qu'on y enseigne : le cérémonial (théorie et règlements), la musique, les ouvrages classiques (le livre d'annales, la poésie, le livre sur les rites, etc.), la morale (de bonnes vertus, de bonnes actions, etc.). À la campagne, les enfants entrent tout jeunes à l'école du village pour apprendre ce qu'il y a de plus nécessaire dans la vie journalière. Les enseignements de l'école du village sont à peu près les mêmes que ceux de l'école élémentaire de la ville.

À cette époque-là, les hauts fonctionnaires furent sélectionnés parmi les élèves d'élite sortant du Grand Collège. La culture et l'instruction étaient tellement développées que le moindre particulier, dit-on, savait chanter en vers pour exprimer ses idées et ses sentiments.

Ce système d'éducation se poursuivait, aux époques postérieures, avec quelques remaniements quand le cas était nécessaire. Sous les deux Han (202 av. J.C.-219 ap. J.C.) et les six dynasties (220-617 ap. J.C.) les jeunes gens faisaient leurs études ou bien à l'école ou bien sous la



direction de maîtres privés, et les élèves furent officiellement recommandés à la cour impériale pour être chargés de fonctions d'Etat. C'est ce qu'on appelle « le système de la recommandation ».

A partir de l'époque des T'ang (618-906 ap. J.C.), ce système de la recommandation fut remplacé par le « système de l'examen » qui se poursuivit jusqu'à la fin des Ts'ing (1644-1911 ap. J.C.). Alors, tout jeune intellectuel, soit à l'école soit sous la direction des maîtres privés, qui poursuivait ses études en vue de grades, devait passer l'examen impérial. Il y avait trois degrés d'examens : le baccalauréat, la licence et le doctorat, mais tous étaient des grades de lettres.

A cette époque, les aspirants au doctorat ont le droit d'entrer au Grand Collège (c'est-à-dire Université impériale). On peut aussi, après avoir acquis le diplôme du doctorat, continuer ses études à ce Collège sous la direction de savants maîtres, et, au bout d'une période déterminée, passer un examen en présence de l'empereur. S'il réussit à cet examen, le candidat sera nommé membre de l'Académie impériale.

Les matières que l'on enseignait alors au Grand Collège impérial étaient : les livres canoniques (le Livre des transformations, le Livre de l'histoire, le Livre de la poésie, le Livre sur les rites, le Livre sur la musique, le Printemps et l'Automne ou Livre d'annales du pays de Lou) et leurs branches, les ouvrages d'histoire (l'histoire des dynasties, les annales, les biographies, les mémoires historiques, les œuvres d'institutions, la géographie, etc.) et leurs études spéciales, la philologie, les ouvrages de philosophie et de technique, et enfin la littérature proprement dite comme la poésie, la prose, le théâtre, etc. Les études les plus importantes étaient naturellement des livres canoniques, la philologie et l'histoire.

A l'époque des Ts'ing (1644-1911), c'est-à-dire de la dernière dynastie, outre le Grand Collège de la capitale et les écoles des provinces, il y avait aussi des écoles spéciales : école des sciences mathématiques, école des langues étrangères, etc. Toutes ces institutions furent créées pour compléter l'enseignement pratique et scientifique.

Vers la fin de la dynastie Ts'ing, les communications entre la Chine et l'Europe étaient tellement fréquentes que les sciences et les institutions sociales de l'Occident furent peu à peu introduites dans le Céleste-Empire. Finalement, on réforma l'organisation de l'éducation nationale.

En l'année 1897, on proposa de réformer les écoles. L'année suivante, l'Université impériale de Pékin fut créée par ordre impérial en remplacement de l'ancien Grand Collège ; elle est devenue aujourd'hui l'« Université Nationale de Pékin ». En 1905, l'édit impérial annula complètement l'ancien système d'examen et réorganisa toutes les écoles primaires et les instituts des hautes études scientifiques se répandirent de jour en jour dans tout l'empire. Inutile de dire qu'on fit un grand effort pour accomplir cette réforme due, en grande partie, à l'influence européenne.

Après ce petit exposé sur l'organisation officielle de l'éducation chinoise, je dois vous parler maintenant de

l'université en Chine à l'heure actuelle. Actuellement, il y a quarante universités en Chine : onze universités d'Etat, dix universités de province et dix-neuf universités libres. L'université d'Etat est contrôlée et subventionnée entièrement par l'Etat, c'est-à-dire par le ministère de l'Education nationale. L'université de province est organisée par le gouvernement provincial et parfois subventionnée en partie par l'Etat. Certaines universités libres reçoivent aussi quelques subventions de l'Etat. Les universités de province et les universités libres sont également soumises au contrôle du ministère de l'Education nationale. Parmi les universités libres, il y a six universités catholiques ou protestantes. Elles furent créées par des missionnaires européens ou américains ; mais aujourd'hui elles sont toutes administrées par les autorités chinoises et soumises au contrôle de l'Etat.

Généralement, une université comprend au moins trois collèges, corps équivalant à vos facultés d'Europe. Ces trois collèges sont choisis parmi les suivants : le Collège des Lettres, le Collège des Sciences, le Collège de Droit, le Collège d'Agriculture, le Collège de Médecine, le Collège des Sciences techniques, le Collège de l'Education, etc. Certaines universités en possèdent en même temps six. Voici l'organisation générale de l'université :

1. Un recteur, Président du conseil de l'université, qui dirige l'administration générale et représente toute l'université.

2. Un directeur des Affaires d'enseignement qui prend la haute direction de l'enseignement dans tous les collèges de l'Université.

3. Un directeur des Affaires administratives qui dirige les affaires d'administration proprement dites.

4. Un doyen ou directeur pour chaque collège qui représente la haute direction des études et de l'enseignement de tout le collège.

5. Un trésorier, chargé d'administrer les finances universitaires.

Puisque j'ai enseigné au Collège des Lettres de l'Université Sun Yatsen de Canton, je me permets de prendre celle-ci comme exemple. L'Université Sun Yatsen de Canton est ce qu'on appelle chez nous, l'Université nationale, c'est-à-dire l'Université d'Etat. Elle se nomme ainsi en l'honneur du Docteur Sun Yat-sen, fondateur de la République Chinoise, et pour vénérer sa mémoire.

Cette université se divise actuellement en six collèges : le Collège des Lettres, le Collège des Sciences, le Collège de Droit, le Collège de Médecine, le Collège d'Agriculture, et le Collège des Sciences techniques ; voici leurs divisions d'enseignement :

1. Le Collège des Lettres enseigne :

1. La langue et la littérature chinoises ;
2. La langue et la littérature anglaises et américaines ;
3. La philosophie ;
4. L'histoire et la géographie ;
5. La psychologie et la pédagogie ;
6. La sociologie ;
7. La langue et la littérature françaises, allemandes, russes et japonaises.



II. Le Collège des Sciences pour :

1. Les mathématiques ;
2. La physique ;
3. La chimie ;
4. La biologie ;
5. La géologie.

III. Le Collège de Droit traite :

1. Du droit et de la législation ;
2. Des sciences politiques ;
3. Des sciences économiques.

IV. Le Collège d'Agriculture s'occupe :

1. De l'agriculture générale et spéciale ;
2. Des études forestières ;
3. De la chimie appliquée à l'agriculture et à l'arboriculture.

V. Le Collège de Médecine dont l'enseignement comprend :

1. Des cours et des conférences (anatomie, bactériologie, histologie, pathologie, embryologie, etc) ;
2. Des travaux pratiques et cliniques ;
3. Des laboratoires de recherches.

VI. Le Collège des Sciences techniques pour :

1. Les travaux publics et l'architecture civile ;
2. La chimie minérale et la chimie appliquée aux industries, l'électro-chimie, etc. ;
3. La mécanique et l'électrotechnique.

En outre, il y a une Ecole des Hautes Etudes des grades. Les élèves ayant acquis le diplôme de fin d'études de leur collège peuvent s'inscrire à l'Ecole comme candidats aux grades d'Etat : le doctorat et le diplôme de M.A. (Maître-ès-arts). Cette Ecole comprend trois instituts :

1. L'Institut des Lettres, pour la langue et la littérature chinoises, l'histoire et la géographie.
2. L'Institut de l'Education, pour la pédagogie et la psychologie.
3. L'Institut d'Agriculture qui traite de l'agriculture, de la botanique agricole et forestière et de la culture du sol.

Il y a encore d'autres instituts qui font partie de l'Ecole, comme Institut d'élevage des vers à soie, l'Institut de

Bactériologie, l'Institut de Chimie, etc., mais les élèves n'y sont pas encore admis à passer l'examen d'Etat.

Nous avons donné un court aperçu sur l'organisation de l'Université Sun Yat-sen de Canton. Ceci peut vous donner une idée de l'organisation de l'enseignement universitaire en Chine, car les autres universités ont plus ou moins de ressemblance avec celle de Canton.

Laissant de côté la philosophie et la littérature qui fleurissent toujours en Chine, nous avons besoin de la science et de la technique occidentales, des sciences mathématiques, physiques et naturelles, de la technique électrique et mécanique, etc... Nous avons aussi nos sciences anciennes, de mathématiques, de médecine, d'agriculture, etc..., mais nous avons besoin de connaissances nouvelles pour progresser et pour compléter nos études scientifiques et techniques. Ainsi nos universités s'efforcent de s'enrichir de chaires scientifiques. Et pour réaliser ce plan, notre gouvernement et nos autorités universitaires envoient sans cesse des jeunes gens en Europe et en Amérique pour étudier. Aussi, l'université occidentale est à nos yeux, une école des sciences où les étudiants chinois peuvent acquérir tout ce qu'ils ne trouvent pas encore chez eux. C'est pourquoi, en parlant de l'université occidentale, nous pensons toujours à l'enseignement scientifique et technique, à celui qui est le plus profitable pour notre pays.

Cependant, nos jeunes gens, venus faire leurs études en Europe ou en Amérique, se heurtent toujours à des obstacles inévitables : la langue, l'orientation des études, etc... C'est donc le rôle d'une organisation comme « l'Entr'Aide Universitaire Internationale » de les aider et de leur faciliter l'étude de la langue et l'organisation de leurs études. Nous souhaitons donc que notre noble organisation d'« Entr'Aide Universitaire Internationale » soit en grande prospérité et toujours au premier rang des associations qui prêtent leur aide aux étudiants chinois résidant en Europe et en Amérique.

En terminant, je tiens à remercier encore une fois le Comité de l'« Entr'Aide Universitaire Internationale » de m'avoir donné cette occasion de vous parler de l'organisation de l'éducation ancienne et de l'université moderne en Chine ainsi que de l'enseignement universitaire de l'Occident intéressant nos étudiants. Je souhaite que le développement intellectuel sino-international soit en bonne voie et qu'il serve ainsi de base à la réalisation de la paix et de la fraternité du monde entier.



## INTRODUCTION AND DEVELOPMENT OF BUDDHISM IN CHINA

Professor Luciano Magrini

(Continued)

Towards the close of the Tsin-epoch Buddhism appears such as it will remain all through the centuries. Strong and exuberant branches have sprung from the trunk of primitive Buddhism. The Hinayanah appears as a rather stunted branch of it; it acquired the greatest number of followers among the simple-minded populations of northern China, where towards the close of the fourth century four collections of the "agama", many small hinayaris'ti sutras, disciplinary rules relative to monkhood and that jewel of the Pali literature, viz, the colloquy between «Menander, Greek king of Bactria and the Buddhist philosopher Nagarena" were translated. Not only the character of the population, but also the geographical situation of China worked in favour of a powerful development of mahayanism to the detriment of hinayanism. The chief contacts between China and Buddhism had taken place across northern India, where mahayanism with its sanskrit texts prevailed; mahayanism presented wide ranges to discussions and to philosophic speculations and, during its sweeping invasion of the north and east of India it has picked up the most heterogenous religious conceptions, assimilating even Chinese manners and customs and, above all, the worship of the dead, that corresponds to the traditional Chinese worship of the ancestors. The translations of the monk Fa-hou (Dharmaraksha, 266-317) had greatly influenced the development of Buddhism. He established the worship of Avalokitesvara, the Chinese "Kuan-pin y'ou", one of the members of the amidst Triad, composed of Amitabha and his assessors Mahasthama and Avalokitesvara. Fa-hou composed a hymn to praise "the well of mercy, the emancipator of all evils, the protector, who never refuses the requests of those, who aspire to the delightful paradise of Amitabha". The worship of Kuan-yin, Ocean of compassion, and the worship of the dead, as externalized by the amidst "masses for the dead" became the two chief practices of Chinese amidism, and so they have remained. Hence, when Hwei-yuen established his school of the Lotus or of "Pure Earth", he found a well-prepared ground and assembled thousands of followers (381-416).

To the hinayana school were added the mahayana sects, the school of meditation ("Chang-tsong") and of tantrism. An official history reports, that of ten families in northern China nine were Buddhist. In 372 Buddhism reaches Corea and soon afterwards began to spread in Japan.

During the period of the two courts, northern and southern, in the fifth and sixth century. Buddhism, extinguished in the country of its origin, has its centre of gravity in China. The Mahayana continues to develop and is flourishing. It is the epoch of bonze emperors and empresses. In the early part of the VI. century under Liang Ou-ti in the south and the empress Hou in the north, Buddhism attains its zenith. The bonzes are all-powerful in the court and some of them are entrusted with public offices. New

missions of Chinese monks are being sent to India. At that time Bodhidharma (Ta-mo, 527-535), first patriarch of Chinese Buddhism, arrives in China, settles at Loyang and propagates his "vedantistic" system of contemplation that rejects the sacred texts, and turns all its endeavours to purifying and illuminating by contemplation the heart, till it be converted into a Buddha.

During the period of the two courts history records only two temporary persecutions in the north, the first in the year 446; but after seven years Buddhism is prospering again. Huge monasteries rise everywhere; inside the wall alone, which encircles Loyang, there are numbered 500 pagodas, within the district 13,000. The 170 sanskrit texts, brought to northern China by the monk Son-yun, when he returned from his mission to India (518-521), stimulate Mahayanism in these Chinese schools, where formerly it had been the most fostered and honoured. In 574 a new persecution destroyed the books and the images of Buddhism and of Taoism, and the bonzes "tao-che" were secularized, but after five years the proscriptive law was repealed, and Buddhism found its former prosperity more quickly than Taoism; every other prosecution exercised by the confucianists will meet with the same result. It was also in the VI. century, that by thousands of craftsmen and in the course of many years those marvellous grottoes of Yun-kuang were excavated; so were numerous grottoes of I-K'ue (Long-men, near Loyang), filled with thousands of sculptures, which, inspired by the Gandhara art, show indubitable marks of the great Hellenistic art.

The emperors of the southern court are not less eager to support the diffusion of Buddhism. An always increasing number of missionaries, charged with collecting the sacred texts, was sent to India; more and more Hindu translators arrived; there existed countless pagodas, bonze-monasteries and statues in honour of the Buddha; three emperors turned monks. Though the sovereigns of the Tang-dynasty (610-906) regarded Lao-tse as the ancestor and the protector of their family, on the whole, Buddhism enjoyed during the first two centuries of their reign benevolent toleration. In the sixth century, while the religious zeal of the two courts was still great, the different sects, which had developed, by opposing contradictory texts had brought about confusion and controversies among their followers, who branded each other as heretics; this applies in particular, to hinayanists and mahayanists. Then, a Chinese monk, desirous of reconciling the contending sects, invented that characteristic syncretism "T'ien-t'ai" which we shall treat further on, and which is even nowadays peculiar to the Chinese and the Japanese Buddhism; it acknowledges all sects as so many different vehicles which succeed in reaching illumination by varied forms, thanks to the community of their intentions. In



the middle period of the Tang (700-805), in consequence of the preaching of the Hindou monks Subhakarā, Vajrabodhi and Amoga, tantrism became in China so important and the tantras were so much in demand, that Amoga was officially sent by the imperial government to India and Ceylon in order to collect the greatest possible number of them. During the third period of the Tang (805-906), the emperor Ou-tsong, incited and influenced by taoists, promulgated in 845 a decree for the destruction of Buddhism. It was followed by the most terrible persecution ever experienced by Buddhism in China and heaped up enormous ruins. The imperial decree stated "I, the Emperor, after reading whatever has been written for or against Buddhism and after consulting the counsellors of the court, have decided to extirpate, once for all, that religion. The 260,500 bonzes of both sexes may be secularized and entered into the register of assessment! The 40,000 pagodas of the country will be levelled with the ground, the appertaining real estates confiscated, their 1,150,000 slaves set free. As the bonzes of both sexes, who have come from foreign countries, they are to be secularized; they shall not dare any more to introduce their costumes, connecting them with ours, "I have issued this decree for stamping out an abuse. I expect my order to be carried out".

Ou-tsong's successor revoked the decree and ordered its suggester to be beheaded. The pagodas and monasteries were built up again and after the mentioned short period of tribulations Buddhism reflowered, especially under emperor I-tsong, a pious Buddhist, who in 871 for the funeral of his daughter assembled 10,000 bonzes.

The most ancient catalogue of Chinese Buddhism dates from 520 and mentions 2213 works; only 267 of them have been preserved and can be identified with known books. It is difficult to say at which date the Chinese Tripitaka was completed, but generally it is supposed that in 972 China was in possession of the total work, when emperor T'ai-tsou, founder of the Sung-dynasty (960-1279), had, for the first time, all Buddhistic work printed by help of wood-blocks. The Chinese "Tripitaka" or "San-Tsang" ("three baskets") comprises three compilations and a supplement, the "king-tsong" or "sutra pitaka", a compilation of doctrinal writings; the "Lou-tsang" or "Vinaya pitaka", a compilation of moral and disciplinary writings; the "Lounsang" or "Abhidarma pitaka" a compilation of philosophical writings. The supplement bears the name of "Tsa-tsang" i.e. "miscellaneous works" and may be considered as a fourth "basket" of several historic, poetic, controversial and critical works. Only a small number of the Tripitaka-writings have been translated from the Pali-text, most of them were imported from the north by means of sanskrit-texts. The first edition of 972 called several new official editions in existence, not only in China, but also in Japan and in Corea. Yet, during the first four centuries, following the first

issue, not a few differences are to be noticed between the single editions. The present canonical collection assumed its definitive form about the year 1375 under Hung Wu, founder of the Ming-dynasty. The next issue, printed under Yung Lo shows merely slight divergences relative to the number of the works belonging to the fourth section. The last imperial Chinese edition was printed 1735-1737 under the auspices of the emperors She-tsoung and Kao-tsoung of the Mandchou dynasty. These last thirty years two other editions of the Tripitaka have been published in China and in Japan.

Roughly estimated, the number of now existing Chinese works is about three thousands. The Tripitaka alone comprises a thousand, divided into more than 4000 stitched books. A copy of the Chinese Tripitaka is to be found in the "Musée Royal du Cinquantenaire" at Brussels, another one in the library of the University of Louvain. In the monasteries the books are kept on enormous shelves, provided with strong chiselled doors, covered with copper. The libraries are generally on the second floor, lest the books be damaged by moisture. Every month, on appointed days, the monks and novices are entitled to "inspect" a part of the library, the books of which are carefully entered into catalogues.

In actual Chinese Buddhist society the most valued books are the diffuse "Hua yen Ching", containing the detailed development of Buddhist thought from its beginnings till the establishment of the entire Mahayana programme; the "Leng Yen Chin" dealing with the great assembly on the mountain of the spirits, when the Buddha answering Ananda's many questions makes a profound analysis of the different religions in the world; the "Fang Wang Ching" ("nets of Brahma") and the "Liu-tsu-tan Ching". In the worship of Amitabha one applies generally to the "Wu-liang-shou Ching" ("Sukhavati Vyuha") and to the "Kuan-wu-liang-shou Ching" ("Amita Yurdhyana Sutra") for exercises of meditation and for "masses for the dead". Several Mahayanensi sects consider the "Miao-fa Lien-hua" ("the writing of the lotus on the mysterious law") as one of the most important works; it was for the first time translated by Darमारचका, then by Kumara-jiva and, after that, by other monks. A particular group of Buddhist literature is formed by books of penance and by books of wisdom. As an example of various writings assembled in a single volume we refer the reader to the Buddhist books of ritual in use in the monasteries and especially to the "Chan men lih sung", the ritual of the daily mass, as practised by the school of meditation. The best Chinese biography of the Buddha is the "Che-kia-jou-lai-ing-hoa-che-tsi-siang-pou", published in 1881 at Hang-tcheou by the bonze K'ai-hoei, who spent ten years in revising the old texts relative to the life of the Buddha.

(To be continued).





Oiseaux et fleurs, par Lan-Ss-Nin.  
Original peint sur soie. Collection du Musée du Palais, Peiping.







## LAMAISMUS IN CHINA

von Prof. Dr. G. Schulemann, Breslau.

Als der Dichter Rabindranath Thakur in einer Peking-Rede von panasiatischen Idealen und Gemeinsamkeit zwischen Indien und China sprach, lehnte der damals noch lebende, geistvolle Konfuzianer Ku Hung-Ming in einer Entgegnung solche Gedankengänge ab und meinte, wenn man wissen wolle, was China Indien zu verdanken habe, brauche man nur in den Lama-Tempel (Jung-ho-kung) zu gehen. Immer schon konfuzianistischer Aufklärung anstössig und unverständlich, selbst in Zeiten der kaiserlichen Protektion, erscheint jetzt vollends vielen selbst das, was vom Lamaismus in China noch übrig ist, völlig überholt, untergangensreif und bestenfalls nur noch historische Reminiszenz. So sehr man aber auch zugeben muss, dass sich der Lamaismus in China immer als eine Art Fremdkörper bemerkbar machte, im Gegensatz zu den unter dem Namen Foismus zusammengefassten Richtungen des chinesischen Buddhismus, so schwer lässt sich doch ein abschliessendes Urteil fällen. Ist es doch überhaupt gewagt, über geistige Mächte und Kräfte, die sich erst irgendwo geltend gemacht haben, eine Prophezeiung auszusprechen.

Der Lamaismus kam in Tibet auf, nach dem tibetischen Wort *La-ma* für den Oberen, Priester benannt. Seit dem 7. Jahrhundert dort erstarkend, als eine von Indien hier eindringende, entartete Zauberform des Buddhismus, hat er allmählich die Bedeutung des einheimischen Königtums stark zurückgedrängt. So kam es, dass die mongolischen Herrscher, die Nachfolger *Dschingis-Chahans*, nach ihrem Vordringen im Schneeland von dort her die Äbte grosser Klöster, vor allem die Grosslamas von *Sa-skya* an der nepalischen Grenze, an ihren Hof zogen. Damals breitete er sich zum ersten Male in der Mongolei aus. Am Hofe *Chubilai*, des Begründers der *Yüan-Dynastie*, hatte der damalige Grosslama von *Sa-Skya*, *Phags-pa bLo-gros rgyal-mts'an*, grossen Einfluss. Er sass sogar bei religiösen Zeremonien nach einem durch Vermittlung der Kaiserin geschichteten Rangstreit auf höherem Thronsitze als der Kaiser, sonst auf gleich hohem. So kamen auch die tibetischen Lamas nach Peking. Um 1290 wurde die grosse Flaschenpagode (*mB'od-ten*) beim nördlichen See (*Be-Hai*) in der Kaiserstadt in rein tibetischem Stile gebaut, noch heute ein Wahrzeichen des nördlichen *Peiping*. Bis zum Sturz der *Yüan-Dynastie* (1368) waren die Reisen von Grosslamas und Sektenhäuptern aus Tibet an den Hof an der Tagesordnung. Ja, die übermässigen Privilegien, deren sich die Lamas in den Grenzprovinzen oft auf Kosten der Bevölkerung

erfreuten, soll ein Grund für den Untergang des mongolischen Kaiserhauses gewesen sein (1).

Die ersten Herrscher der *Ming-Dynastie* (1368-1644) begnügten sich damit, durch Titel- und Siegelverleihung an verschiedene Sektenhäupter die Uneinigkeit und den Niedergang im tibetischen Buddhismus zu fördern. Da führte dort die Reformation des gefeierten *bTsong-Kha-pa* (1356-1418), der wieder strengere Zucht, Cölibat und gelbes Gewand einführte, zur Ausbildung der straff organisierten *dGe-lugs-pa* Lehre (2). Diese überflügelte im folgenden Jahrhundert unter der Leitung von stets als Kinder wiedergeborenen Oberpriestern die alten Richtungen. Im 16. Jahrhundert machte sich das dritte Oberhaupt (mit der mongolischen Benennung *Dalailama* "Weltmeerpriester" ausgezeichnet, eine Uebersetzung eines tibetischen Titels) erfolgreich an die "zweite Mongolenbekehrung" und zu seinem Nachfolger wurde ein neugeborener mongolischer Prinz ausersehen (3). In China, wo man schon geraume Zeit vom Erscheinen "Lebender Buddhas" (*Huo-Fo*) in Tibet gehört hatte, entschlossen sich die *Ming-Kaiser* zu einigen Aufmerksamkeiten, Geschenken, Gesandtschaften und Titelverleihungen. In Peking selbst liess man aber noch einige Lamaheiligtümer eingehen.

Erst der Sturz der *Ming* und der Aufstieg der *Tsing-Dynastie* (1644-1912) brachte einen Umschwung. Die Glaubensboten des reformierten Lamaismus waren mittlerweile längst erfolgreich bis in die chinesischen Ostprovinzen (*Mandschurei*) und an den stillen Ozean vorgedrungen. Der fünfte *Dalailama Ngag-dbang bLo-bzang* kam 1653 an den Hof, hochgeehrt in dem eigens für ihn erbauten "Gelben Tempel" (*Huang-Sse*) etwas nördlich vor der Stadtmauer. Der erste *Tsingkaiser* *Schun-Dschü* war den Lamas gewogen und die Zahl der Tempel und Priester in Peking nahm alsbald sehr zu. Damals wurden auch die meisten Heiligtümer des grossen Wallfahrtsortes *Wu-Tai-Schan* in der Provinz *Schan-Chi* der "gelben Lehre" (*Huang-Chiao*), wie der reformierte Lamaismus in China offiziell genannt wird, übergeben (4). Auch in den Grenzgebieten wurden neue Klöster gegründet und mit kaiserlichen Privilegien ausgestattet.

Da der fünfte *Dalailama* die roten Mützensekten in Tibet sich unterworfen, die weltliche Herrschaft errungen und den Einfluss auf Ost- und Westmongolen bis zur *Wolga* hin gefestigt hatte, rechnete auch der grosse Kaiser *Kang-chi* mit der gelben Kirche als einem bedeutenden Faktor. Obschon er innere Kämpfe in Tibet

(1) C.F., Hoepfen, Die lamaistische Hierarchie und Kirche, Berlin 1859. L.A., Waddell, The Buddhism of Tibet or Lamaism, London 1895/1924. A. Grünwedel, Die Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei, Leipzig 1900.

(2) Jigs-mad nam-mkha, Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, übersetzt von G. Huth, Strassburg 1896. W. Filchn, r. Kumbum Dschambu Ling. Das Kloster der 100.000 Bilder.

Ein Ausschnitt aus Leben und Lehre des heutigen Lamaismus, Leipzig 1933.

(3) G. Schulemann, Die Geschichte des Dalailamas, Heidelberg 1911. W. W. Rockhill, The Dalailamas of Lhasa and their Relations with the Mandschu Emperors of China, Lyden 1910.

(4) G.S. Fischer, The Sacred Wu-Tai-Shan, Schanghai 1925. Kronprinz Rupprecht von Bayern, Reiseerinnerungen aus Ostasien, München 1923, Kap. 19-23.



schlichtete und schliesslich (1720) faktisch die chinesische Oberhoheit über das Schneeland aufrichten konnte, und obschon er selbst keine Hinneigung zum Buddhismus verspürte, liess er es nicht an Ehrungen von "wiedergeborenen Grosslamas" (Chut tus tib' Prul-sku-Rin-po-cès) in Peking und Umgebung an Stiftungen und Ausschmückungen von Tempeln fehlen. Unter seiner Regierung wurden schon die ersten Lamatempel bei der kaiserlichen Sommerresidenz Jehol als Ausdruck der Befriedung mongolischer Stämme gegründet. Vollends der grosse Kaiser Kien-lung (1736-96), der sich gern als Mandschusri (eine buddhistische Gottheit) und "lebenden Buddha" bezeichnet, hörte, bei gleichzeitig auch sehr skeptisch-widersprechenden Aeusserungen, begünstigte die "gelbe Lehre" ausserordentlich. Viele seiner glanzvollsten Bauten, Tempel in den Sommerpalästen Yüan-Ming-Yüan (im Jahr 1860 von den Engländern und Franzosen verbrannt) und Wan-Scho-Schan, auch in den Westbergen bei Peking, ferner bei Jehol (Vor allem Potala und Hsing-Kung, riesige Nachbildungen tibetischer Tempelklöster) dienen ihrer Verherrlichung und sind offenbar mit Liebe und Ueberlegung angelegt und ausgestattet (5). 1745 wurde aus dem Palaste des Vaters des Kaisers das grosse Lamakloster Yung-ho-Kung (Palast des ewigen Friedens) in Peking mit einer Hochschule und prächtig geschmückten Tempelhallen eingerichtet (6). Kien-Lung zog gelehrte Lamas an den Hof und förderte freigebig Uebersetzungstätigkeit und Drucklegung des religiösen Schrifttums in tibetischer, chinesischer, mongolischer und mandschurischer Sprache. 1779 kam der zweithöchste Lama von Tibet, der Pan-Len dPal-ldan-ye-ses, da der Dalailama minderjährig war, an den Hof, wo er mit grossen Ehren aufgenommen wurde, aber wie es heisst, an den Pocken starb. Das Marmordenkmal beim Huang-sse hält das Gedächtnis daran fest.

In folgenden Jahrhundert behauptete sich mit einer Mischung von Artigkeit und Grausamkeit in einer Zeit meist vormundschaftlicher Regierungen die Oberhoheit des Tsingkaisers über die Lama-Hierarchie. Der in Dezember 1933 gestorbene 13. Dalailama gelangte 18-jährig, 1892, zu Regierung und konnte bei der damaligen Schwäche Chinas fast unabhängig in Tibet schalten und walten. Jene Hinneigung zu Russland, dessen burjätische und kalmükische Untertanen ihm treu ergeben waren, führte 1904 zur englischen bewaffneten Expedition gegen Lhasa und einer Flucht nach Urga in der Mongolei. Nach längeren Irrfahrten entschloss er sich 1908 zu einem Besuche, von Wu-Tai-Schan aus, am Kaiserhofe. Er wurde mit den Ehren eines Souveräns eingeholt. Die zwischen Devotion und zielbewusster Staatsklugheit schwankende, unberechenbare Kaiserin-Witwe Tse-chi wusste ihn zur Anerkennung der chinesischen Oberhoheit unter der Zusicherung des Schutzes der "gelben Lehre" zu nötigen. Auch nach dem geheimnisvollen Tode der

Kaiserin-Witwe und ihres kaiserlichen Neffen, für die der Dalailama im November selbst die feierlichen Totengebete hielt, blieb es bei den Abmachungen. Nach der Rückkehr nach Tibet aber hatte der Oberpriester alsbald grosse Zerwürfnisse mit dem chinesischen Besatzungsheer und musste nach Indien fliehen, von wo er erst 1912 nach Ausbruch der chinesischen Revolution und Vertreibung der chinesischen Soldaten zurückkehren konnte, um nummehr Tibet zwanzig Jahre lang mit Hinneigung zu England und westlichen Reformen zu regieren. Erst gegen Ende seines Lebens standen ihm wieder seine religiösen Aufgaben im Vordergrund. Manche Enttäuschungen und auch die Opposition einer chinafreundlichen, mächtigen Priesterpartei, zu der auch der 1926 nach China übergesiedelte zweithöchste Grosslama (so nach dem Kloster bKra-sis (gesprochen Taschi) lhun-po "Segensberg" genannt) gehört, mögen ihn umgestimmt haben.

Die chinesische Regierung nach der Revolution suchte nicht alle Beziehungen zu einer Lamahierarchie zu verlieren. In manchen Nationalversammlungen sah man Lamavertreter. Den Pan-chen-Lama nahm man ehrenvoll auf, und besonders nach seinen Anwesenheiten in Pu-tu, einer Wallfahrtsinsel vor Ning-po. in Hang-Tschau, wo er die grossen Totengebete für den Dalailama hielt, in Schanghai, wo er Kriegs- und Handelsschiffe besichtigte, in Nanking, wo er zwischen mongolischen Fürsten und der Regierung vermittelte und von wo er sich im Flugzeug wieder nach Peiping begab, ist er durchaus beliebt und populär (7). Ja man begrüsst ihn sehr begeistert. Ob er bald nach Tibet zu einer vormundschaftlichen Regierung für einen neuerschiedenen Dalailama wird zurückkehren können, ist noch ungewiss. Eine eigene chinesische Trauergesandtschaft wurde dort mit Artigkeit aufgenommen.

Andererseits ist die Dotierung der Klosterstellen in China sehr zurückgegangen, das lamaistische Unterrichtswesen im Verfall, der Nachwuchs spärlich, die Tempelhalle vielfach im Zusammenstürzen. In manchen Jahren schleppten sich in den nordchinesischen Klöstern die noch vorhandenen Lamas mühsam zu den Kulthandlungen. Einiges hat sich wohl, nicht zum wenigsten durch die Anwesenheit des Pan-chen-Lama, gehoben, aber sehr viele Werte sind unwiederbringlich zerstört, besonders durch die Bombardierung der Japaner in der chinesischen Provinz Jehol (8). Aus kunstgeschichtlichen Gründen ist das alles sehr zu beklagen; denn gerade was das Kunstgewerbe in den letzten Jahrhunderten, besonders im 18. in China leistete, gedieh zu den glanzvollsten Schöpfungen vor allem im Dienste und zur Verherrlichung der "gelben Lehre": Baukeramik mit prachvollen Dächern, Frisen, Ehrenportalen, Bronzegüsse (Buddhastatuen, Löwen), Marmorskulpturen, Wandgemälde in indisch-tibetisch-chinesischem Stil, Schnitzereien, Cloisonnégefässe und Altarsymbole, kurz alles, was mit seinem Reichtum und

(5) O. Franke und B. Laufer, Lamaistische Tempelinschriften aus Peking, Jehol und Si-ngan, Berlin 1914.

(6) G. Bouillard, Le Temple des Lamas (Yung-ho-kung) à Peking, Peking 1931.

M. Burkhardt, chinesische Kultstätten und Kultgebräuche, Zürich 1920.

(7) J. Lillich, The Pan-chen Lama, China Journal, Sept. 1934.

(8) O. Franke, Beschreibung des Jeholgebietes, Leipzig 1902.

E. von Obbergen, Deux illustres Pagodes impériales de Jehol, Anthropos, Wien 1911.

Sven Hedin, Jehol, die Kaiserstadt, Leipzig 1912.

F. Perzynski, Von Chinas Göttern, München 1920.

I. Lillico, The ruined Temples of Jehol, China Journal, 1934.



in seiner mystisch-dezenten Abstimmung immer alle Besucher solcher Stätten entzückte, entsprang aus dieser Begegnung der tief sinnigen tibetischen Lehre mit den sicheren chinesischen Geschmack (9). Ein Nachklang davon wird noch lange bleiben, wenn auch unzählige Einzelheiten liebevoll ausgedachter Kombinationen längst über die ganze Erde zerstreut, und die ernsten Pinienhaine, die einst alles umkränzten, pietätlosen Aexten zum Opfer gefallen sind.

Bleiben wird wohl auch noch lange der Zauber des Geheimnisvollen, der Tausende von Chinesen zu den Neujahrsmaskentänzen in die grossen Lamatempel lockt, der sie gern zu den Lamatengebeten und Trauerfeiern ihre Zuflucht nehmen lässt und für alle Fälle die sorgsam geweihten und gesegneten Kultfiguren, Amulette, Sargdecken u. dgl. als wenigstens nicht ganz zu verschmähen erscheinen lässt. Es lebt auch ein gewisser geheimnisvoll-ehrfürchtiger Respekt vor dem Schneelande und seiner Lehre. Es wird als "westlicher Himmel", als "westliches Dunkel oder Mysterium" bezeichnet. Die grossen Ströme kommen segnen- oder unheilpendend von dort her, seine Geschicke sind bedeutungsvoll für die Geschicke des grossen Reiches selbst. Die Lamas führen ihre Lehre

bewusst als im Gegensatz stehend an zu einer gar zu satten diesseitsfreudigen, materialistischen Haltung. Ihr letztes Ziel sei Vergeistigung. Dabei zeigten sie sich in China vielseitig und anpassungsfähig, ohne ihre feste tibetische Organisation mit einer minutiösen Ausbildung ihrer Vertreter in tausend Einzelheiten, ja Ausserlichkeiten aufzugeben. Gerade die Vereinigung von Grosszügigkeit und Kleinlichkeit, von freier Auffassung und gehaltener Formtreue, die Distanz zum Leben und eine gewisse, schwer definierbare Noblesse des ganzen Sichgebens und Bewegens selbst in einer sonst ganz ablehnenden Umgebung, macht immer wieder nachdenklich. Wie der Inder zum Himatschal aufblickt als zu den "Thronen der Götter", die innerasiatischen Turkvölker zum "Dach der Welt", wie die abendländischen Geheimlehren um eine Art Sanktion von Tibet her bemüht sind, so hielten einige der grossen Herrscher Chinas die Lehre Tibets für berufen, eine Art geistiger Schutzmacht für das Reich der Mitte anzugeben. So etwas wird nicht leicht ganz vergessen.

Etwas von indischem Tiefsinn, indischer Phantastik, süss und schwer wie Duft der Wälder der Tiefe und Weihrauchschleier, aber auch etwas von der reinen, klaren Luft der höchsten Berge der Erde, ihrer Naturnähe und Abgeklärtheit mischt sich seltsam und stets aufs neue anziehend und fesselnd in der Botschaft und Erscheinung der "gelben Lehre" des Lamaismus.

(9) Vgl. vor allem E. Boerschmann, *Chinesische Architektur und chinesische Baukeramik*, Berlin 1927.  
G. Marsching, *Buddhistische Symbolik*, Gotha 1929.



## LAO-TSEU DEVANT LE «SOMMET» ASIATIQUE ET LA «CHUTE» EUROPÉENNE

Marc Semenoff.

Si Nietzsche put écrire : « C'est seulement dans la musique de Haendel que retentit l'écho de ce que l'âme de Luther avait de meilleur » (je pense aussi à Beethoven traduisant, suivant le rythme de son moi, « l'Egmont » de Gœthe) — ne pourrait-on dire que dans le « Tao Te King » de Lao-Tseu se synthétise le sens philosophique le plus élevé de l'Asie.

Qui infuse dans le mot « Philosophie » la plénitude de son acception, conçoit la « Science et la Vie ». Dans « le Livre de la Voie et de la Vertu », l'Œuvre du Philosophe, nous devons donc trouver réponse à toute question, d'ordre politique, social, éthique ou autre que nos âmes inquiètes d'occidentaux formulent devant le déséquilibre régnant en Europe, désordre qui n'a pas épargné le pays même de Lao-Tseu. Or, dans notre dernière étude sur le sens théocratique lao-tzien et les régimes politiques de notre continent (1), tandis que nous méditons avec le lecteur la signification de la nécessité ou du pré-déterminisme divin, nous concluons à l'inéluctable destin, partant à l'utilité, pour les races jaune et blanche, de vivre la crise redoutable, l'épreuve décisive qui les frappent aujourd'hui. Pénétrons ce problème, essayant d'en percevoir le maximum d'aspects.

« Le Tao contient toute chose », constate Lao-Tseu, affirmation que Matgioi (Albert de Pourville) traduit : « La Voie est la condition de tous les hommes. » Autrement dit, toutes les créatures humaines sont conditionnées, déterminées par « La Voie ». Mais que représente le « Tao » ? Lao-Tseu nous en instruit. « Le Tao » qui peut être défini n'est pas l'éternel. Le nom que l'on pourrait nommer n'est pas l'éternel. Sans nom est le principe du ciel et de la terre. Quand on peut le nommer, il est la puissance créatrice des êtres innombrables. Avec la faculté de non-sentir, on est proche de le concevoir. Avec la faculté de sentir, on atteint sa forme. Ainsi le Tao demeure tel. Et la porte de toutes les choses spirituelles. Matgioi traduit : La foule (des êtres) passe par cette porte ».

Dès que la « forme » du Tao se trouve atteinte, on touche la Puissance pré-déterminante, conditionnante. Et tout de suite, la dualité de la « Voie » se découvre dans toutes les émanations et formations. Le Philosophe la reconnaît sous cette formule parmi d'autres : « Les êtres de l'univers connaissent le beau — c'est l'origine du laid. Les hommes connaissent le bien — c'est l'origine du mal. (Tchouang-Tseu enseigne : Toute chose peut s'appeler indifféremment ceci ou cela). C'est pourquoi un concept et son contraire naissent ensemble. Le difficile et le facile se produisent l'un l'autre. Le grand et le petit apparaissent l'un par l'autre. Le haut et le bas se déterminent l'un l'autre ».

Si le Tao éternel prédétermine et conditionne ce Relatif, la bipolarité devient nécessité mathématique, manifestation naturelle dans le monde de relativité où la Voie a pris forme. Vérité qui constitue le fondement de la « Science » des asiatiques et d'où procède leur « Éthique », dualité constitutive de « la Science de la Vie » dans les Initiations différentes de l'Asie. La « Weltanschauung », la « Conception de l'Univers » de l'Europe occidentale, nées du Christianisme romain et de la science toute exotérique des Occidentaux s'est éloignée de ces grandes bases spirituelles, ésotériques. Seul le « mirososertsanié » des Russes en reste proche. (Mir : monde, sosertsat : contempler.) Cet « éloignement » figure-t-il une « chute » ? La hauteur de la Philosophie chinoise — puisque nous nous référons à la pensée lao-tzienne — ne se discute pas. Élévation et chute apparaissent l'un par l'autre, de par l'oscillation inéluctable de la Vie entre ses deux pôles, de même que le haut et le bas se déterminent l'un l'autre. « Chute » ne provient donc pas seulement du fait de choir. Comparativement à l'état de culture des théocraties antiques, chinoise, hindoue, perse, égyptienne, l'Europe représente indiscutablement une « chute ». Mais ce n'est pas elle qui est « tombée ».

Nous invoquons Lao-Tseu et non un Moïse, un Zoroastre ou quelque fils de la Lignée des Fils hindous du Soleil et de la Lune. Pourquoi ? Nous rappelons au lecteur que le motif en est dans la forme « Sagesse » plus particulièrement incarnée par cet Initié. L'aspect chinois de la philosophie ou science de la vie antique, matérialise presque exclusivement l'état du « juste milieu » si difficilement à atteindre pour la nature humaine. C'est pourquoi nous le choisissons comme critère suprême dès qu'il s'agit d'une formule d'éthique correspondant le plus adéquatement à la science des origines et de la constitution de la terre et de l'homme. « Le Sage doit s'occuper de sa vie intérieure », ordonne Lao-Tseu. Les initiés de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte diront explicitement (avec sens anagogique, ésotérique des termes) que la prise la plus consciente de contact avec l'être intérieur permet à l'homme de percevoir « spirituellement » la constitution du macrocosme et du microcosme. Exemple : « Le ce qui est « en haut » est comme le ce qui est « en bas », le « dehors » est identique au « dedans » de la « table d'Émeraude » d'Hermès. Les Chinois, les Lao-Tseu et les Confucius expriment aussi cette vérité de « science spirituelle ». Mais elle reste voilée, implicitement contenue dans le texte où l'Initié s'attache plus spécialement au point d'appui « Sagesse ». Pour un Chinois se conduire sagement signifie : manifester par le non-agir (2) ou par la grandeur de l'action la connaissance scientifique qu'il possède de l'Organisation occulte du monde et de l'être humain, et des consé-

(1) Voir « Orient et Occident », N° 10, 1<sup>re</sup> année.

(2) Voir mon article « Orient et Occident », N° 8, 1<sup>re</sup> année.



quences de la conduite humaine liées à cette organisation. La distance qui sépare ce plan asiatique de « science spirituelle » du niveau européen de « croyance » et de « savoir exotérique » mesure la « chute » de l'Europe.

Et pourtant l'Europe n'est pas « tombée ». Ce continent matérialise une étape particulière, nécessaire de l'évolution terrestre.

Lao-Tseu formule suivant sa manière très personnelle cette défense d'instruire le peuple que tous les autres grands Initiés de l'antiquité regardaient comme nécessaire pour l'ordre. « Que le Sage cherche toujours à rendre le peuple exempt de savoir » ; Albert de Pouvoirville = Matgioi traduit ce passage : « (c'est) vouloir que les hommes ne comprennent pas, ne désirent pas. » Et Lao-Tseu ajoute : « Le Sage n'a de préférence pour personne, il regarde le peuple comme le vide ». Matgioi dit : « Les hommes sont vides, mais ne s'en inquiètent pas. Ils s'agitent, mais s'éloignent de plus en plus. »

Notre lecteur connaît la signification du mot « vide ». En d'autres termes que ceux de mon dernier entretien, je pourrais dire qu'il s'agit d'une réceptivité passive et diverse, suivant le degré d'évolution des créatures, aux influx astraux — nerveux, psychiques (développant le monde du sentiment et de l'intuition) et mentaux de l'« Au-Delà ». Or, ne pouvait recevoir ces Forces, en ordre et équilibre, que l'homme acceptant l'Initiation et toutes ses épreuves. L'interdiction de s'instruire seul, sans la direction de Maîtres avertis des Forces et des Êtres peuplant l'« Au-Delà ». Tel est le sens de cette exclusion absolue de l'Œuvre initiatique de la Masse inapte à subir les vingt, trente, ou quarante années de discipline intellectuelle et spirituelle voulue dans les Temples de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, plus tard des Druides et de la Grèce. Il ne s'agit donc aucunement de l'acte de s'« instruire » dans l'acceptation européenne de ce vocable. Soulever à peine aux créatures humaines un petit coin du « Voile » serait leur inoculer une agitation qui les éloignerait sans cesse davantage de la Vérité. Et il serait erroné de prétendre que les Chefs initiés des théocraties anciennes gardaient dans l'ignorance le peuple. Saint-Yves d'Alveydre révèle dans sa « Mission des Juifs » certaines des formes sous lesquelles les Rois initiés de jadis et les Grands Prêtres des temples initiatiques comblaient le « Vide » de la matière humaine. Les Druides adaptaient leur « Science » à la réceptivité du peuple. Aristote écrivait : « La philosophie a pris naissance chez les Celtes et, avant d'être connue des Grecs, elle a été cultivée chez les Gaulois par ceux qu'on appelait Druides et *semnothées* ». Jules César avoue que les Druides enseignaient beaucoup de choses sur l'univers et ses lois, sur les aspects, les dimensions de la terre et le mouvement des astres, sur la destinée des âmes et leurs réincarnations en d'autres corps humains. Pline appelait les Druides des « Magi ». Il existe une « légende » irlandaise suivant laquelle « le druide Fraechan protégea l'armée du roi d'Irlande contre l'ennemi par une barrière magique (airbe druid) ». Un poète irlandais contemporain déclare : « L'Europe se fait une pauvre idée de Dieu ou des Dieux. Les anciens savaient que pour chaque homme sur la terre, il existait un dieu au ciel ». Les légendes bretonnes, galloises, irlandaises représentant des réminiscences du sa-

voir initiatique des Druides. Or ces Prêtres Celtiques appartenaient à la même Initiation « Scientifique », à la « Philosophie-Science de la Vie » que les Prêtres Initiés de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse. Vercingétorix, disciple des Druides et des Druidesses, fut la dernière héroïque figure représentative de ce monde que Rome devait détruire.

Car « l'Empire Romain » fut l'instrument du Prédéterminisme philosophique, historique qui devait nécessairement conduire à la « chute » européenne. Avant la naissance de cet Empire, l'Europe était instruite de la « Science » enseignée en Chine et ailleurs. Eleusis, les « Eddas », les temples druidiques des îles de Sein et d'Iona en témoignent. Mais il « fallait » une autre loi. Homère ou Platon, les prêtres et prêtresses scandinaves, des druidesses et les druides de Celtie proclamaient sous une autre forme la Vérité que Lao-Tseu formulait en ces termes : « L'homme supérieur est l'instructeur. L'homme vulgaire est comme l'instrument du Sage. Le Sage ne veut qu'aider tous les êtres à se développer suivant leur propre nature. Tous les êtres, il ne les oublie ni ne les repousse. Il produit leurs mérites, mais sans se les approprier. Il les développe et ne compte pas sur eux. Il produit tous les êtres et ne les traite pas en maître. Il fait le bien sans espoir de récompense ».

Rome, que les « barbares » vont conquérir, et qui, chrétienne, dominera un certain temps l'Europe, sauf la Russie, a obéi, au nom de son pouvoir à établir, à des principes tout différents. Lao-Tseu et tous les Initiés de jadis évoluaient l'élite à la maîtrise ésotérique de la Matière, par des pouvoirs occultes acquis grâce à l'art et la science de gouverner son moi astral-nerveux, psychique et mental. La loi à laquelle il fallait que l'Europe se soumit était l'éducation de l'homme pour la maîtrise exotérique de la Matière. Puisque la « Masse », le « Peuple » devait évoluer intellectuellement et spirituellement, il ne pouvait être question de l'élever, sans échelons, au sommet des possibilités initiatiques. Tous les « moyens » allaient donc être descendus vers lui, du moins au début. L'ésotérisme ou réalité du dedans, de l'essence, deviendrait l'exotérisme ou vérité suivant le dehors, l'apparence. La connaissance descendrait à la foi, la Science se ferait religion. Le christianisme romain fut l'apparence, la foi, la religion. Nietzsche l'a écrit : « Sur quel pont le présent va-t-il vers l'avenir ? Quelle est la force qui contraint ce qui est haut à s'abaisser vers ce qui est bas ? Et qu'est-ce qui force la chose la plus haute à grandir encore davantage ? » Par le feu, par le sang, par l'oppression de la pensée et des sentiments l'Européen vécut toutes les épreuves les plus matérielles de la souffrance, de cette douleur qui devait aboutir à une condensation, une densification de plus en plus grande de toutes les puissances vives de son être. Les réactions inéluctables se produisirent. La « Réforme » ou lutte directe contre Rome. et ce courant appelé « matérialisme » qui fut uniquement, sur le plan du « Savoir » la transposition du matérialisme de la religion papale, la révolte terrienne de la pensée et du sentiment asservis par le dogme et la morale. Ce dogme et cette morale de Rome représentant aussi à l'égard de l'Européen des abaissements de « la Voie » et de la « Vertu », du « Tao » et du « Te » lao-tsiens ou initiatiques.



Vauvenargues se dresse à sa manière contre cette Europe. « Ne rouez-vous pas, n'infligez-vous pas la question, ne torturez-vous pas le corps pour arracher une vérité qui est souvent une fausseté ? Détrompons-nous de cette grande supériorité que nous nous accordons sur tous les siècles. Il n'y a guère de peuple si barbare qui n'ait eu la même précaution. Les grands sujets sont pour les hommes le champ des grandes erreurs. J'ai toujours pensé qu'il serait fort utile de former un système général de toutes les vérités essentielles que l'on peut connaître sur les sciences utiles ».

Méditez ces termes très européens : « Sciences utiles ». Celles de la maîtrise exotérique de la matière par le travail dans les laboratoires de biologie, de physique et de chimie. De même que le dogme et l'éthique de Rome, comparativement à la « Science de la Vie », ces laboratoires symbolisent la chute de la domination des éléments par l'occultisme initiatique à la conquête de la densité terrestre par l'intermédiaire de la « machine ». Enfin, troisième niveau plus bas — celui où l'Europe ne vit que dans l'effroi suivant la forte expression de Stendhal : « Notre politique consiste à avoir peur des Jacobins. Chaque année nous nous croisons à la veille de 93. Je n'avais pas réfléchi à cette horreur pour l'enthousiasme et l'esprit. Tant que nous aurons peur et que la religion ne sera pas rétablie... »

Que nous sommes loin de l'Instructeur Lao-Tsien ou Evoluteur Initiatique de jadis dont l'unique désir était de gouverner sans paraître agir, de développer les êtres sans compter sur eux, ce développement ne pouvant que répondre à leur propre nature...

En apparence et relativement aux sommets habités par l'élite initiée des théocraties antiques il y a indiscutablement triple chute de la Science à la foi, de l'Éthique dépendant de la Connaissance à la morale basée sur la convention, de la Sociologie procédant du Savoir initiatique à l'ordre politique et social basé sur les formules erronées de la croyance et de la loi européenne de conduite. Mais pour l'œil spirituel il s'agit, au contraire, d'une lente éducation séculaire du « Peuple » (du « Vide » laot-sien), d'un apprentissage de l'empire sur la matière. La Connaissance initiatique tomba en sommeil. La religion chrétienne représenta simplement une adaptation à ce « Vide » des Réalités, des Lois ésotériques, occultes. Que l'on ne perçoive point dans ce fait un « mal ». Il y a marche progressive, évolutive de la Masse qui, le jour où elle aura compris la nécessité de dominer la substance, et n'ayant pu atteindre à cette domination que par ces moyens « extérieurs », sera prête enfin à gravir les cimes où, la foi et tous les autres exotérismes étant rejetés, elle deviendra réceptive aux méthodes « intérieures », psychiques et mentales préparatoires à l'Initiation du moi supérieur. Sang artériel et sang veineux sont un seul et même sang. Le sang veineux n'est pas purement négatif et pour ainsi dire délétère, mais c'est un sang tout aussi essentiel à l'être vivant que le sang artériel, écrivait Hegel. L'initiation était le sang des artères, la religion et la science européenne sont comme le sang des veines. Nietzsche situait pertinemment l'Europe à la place qui lui revient de par le destin. Certains de ses appels constituent comme une prescience de l'avenir. « Vous devez aimer le pays

de vos enfants : que cet amour soit votre nouvelle noblesse, — le pays inexploré dans les mers lointaines, c'est lui que j'ordonne à vos voiles de chercher et de chercher encore. Celui qui bat toujours la paille (l'Europe — le sang veineux), comment aurait-il le droit de se moquer lorsqu'on bat le blé. ( L'Asie initiatique — le sang artériel). Il faut beaucoup de nobles pour qu'il y ait de la noblesse ! Ou bien, comme j'ai dit jadis en parabole : Ceci précisément est de la divinité qu'il y ait beaucoup de dieux (polythéisme des initiations anciennes), mais pas de Dieu (monothéisme exotérique européen).

Cependant, cette Europe, ce « sang veineux », a conquis l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. La Chine, pays de Lao-Tseu, aspect de la Sagesse dans les puissants courants de l'Initiation antique, est elle-même contaminée par le virus européen, « matérialiste », « utilitaire » dans la résultante de ses manifestations toutes exotériques. Il doit en être ainsi. Car la « masse » asiatique, plus évoluée, sur certains plans, que l'europpéenne, parce que touchée, depuis des millénaires par l'aura astrale — nerveuse, psychique et mentale de l'enseignement des Initiés chinois, hindous et autres, a besoin, elle aussi, comme le « peuple » (le « Vide ») européen de se développer sur des échelons où ses conceptions demeurent encore très loin de la maturité nécessaire à l'Ordre. Le « Vide » reste le même partout. Shakespeare aurait pu écrire « Jules César » et « Coriolan » pour les foules d'Asie — avec modifications adéquates de nuances. L'« Avare » chinois est autrement grand que l'« Avare » de Molière — il possède l'ésotérisme en plus, — mais il manifeste quand même l'amour criminel de l'argent. Le langage que Claire tient pour flageller les résignation et lâcheté populaires alors que son Egmont attend avec courage sa mort, versant avec plaisir son sang pour la paix et la liberté de ce peuple, le créateur de ces deux héros, changé en Gæthe asiatique, n'aurait-il pu le parler certaine heure de révolution en Chine, en Perse, en Inde ? Et ces paroles de Nietzsche ne s'adressent-elles pas aussi au « Vide » lao-tzien encore trop sensible en Asie : « Les hommes bons ne disent jamais la vérité. Ne ménage point ton prochain ! L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Je suis d'aujourd'hui et de jadis — (les « esprits des disparus » lao-tsiens, les Ancêtres chinois qui se réincarnent), mais il y a quelque chose en moi qui est de demain, et d'après-demain, et de l'avenir. Laissez les peuples et les nations suivre leurs chemins. Que l'épicier règne là où tout ce qui brille n'est plus qu'or d'épicier ! Ce n'est plus le temps des rois : ce qui aujourd'hui s'appelle peuple, ne mérite pas de roi. »

Pour celui qui a pénétré la philosophie de Lao-Tseu, cette constatation de « Zarathoustra » approche de maintes observations du « Tao-Te ». Mais si les nuages formés par les « Esprits prédéterminant » voilent pour un temps indéterminé le Sommet intellectuel et spirituel atteint jadis par les Initiés de l'Asie et leur élite, — cette cime existe encore. Alors que l'Europe ne la possède à aucun degré, ni dans son christianisme, ni dans sa science, ni dans sa sociologie. Et puisque nous avons cité Nietzsche, il nous semble que pour mieux faire saisir la distance encore abyssale — par manque d'éducation psychomotrice de l'europpéen — qui sépare nos « vallées » des hauteurs



asiatiques, il serait utile d'examiner parallèlement la Philosophie de Lao-Tseu — essentiellement du « Non Agir » — et la pensée nitzschéenne qui, dans son essence synthétise toutes les conceptions les plus élevées de l'« Agir » occidental. Nous tenterons ce parallèle, disant à l'instar de « Zarathoustra » « Comme je suis fatigué de tout ce qui est

insuffisant et qui veut à toute force être événement », mais nous rappelant que si Nietzsche affirmait avec une nuance que nous expliquerons : « Cela est maintenant mon chemin — où est le vôtre ? Car le chemin — le chemin n'existe pas ! ». Lao-Tseu, lui, savait que « La Voie ou Tao est le terme et aussi le moyen ».

## LIBRARY PROGRESS IN CHINA IN 1935

1. *National libraries.* Despite unsettled conditions and financial stringency, healthy signs of progress among Chinese libraries are discernible. The precarious situation in North China did not in any way curtail the activities of the National Library of Peiping. Among its recent publications, the most important is the *Sung Hui Yao*, a compendium on the instructions of the Sung Dynasty, printed by photo-lithograph from the original manuscript and consisting of 200 volumes. It has also published the *Analytical Index to the Articles in the Collected Work of the Tsing Dynasty Authors* as well as a number of indexes and catalogues. A printed catalogue card service for Chinese books modelled on that of the library of Congress has also been initiated by this Library. Two successful exhibitions on modern printing were held last year, one on American and the other on English printing. Another interesting exhibition of books in Chinese and English on radio, aeroplanes and river conservancy was well attended and enthusiastically received by the public.

The National Central Library, though still in an organizing state, was likewise very active. Through the Commercial Press, Ltd., Shanghai, the Library has published a selection of rare works in the Imperial Library of Emperor Ch'ien Lung, known in Chinese as the *Sze K' Ch'uan Shu*. It started also in 1935 the publication of a monthly list of books deposited by publishers in accordance with Chinese copyright law. This Library will in the near future begin the construction of a new building; a sum of \$ 1,500,000 have been marked for this purpose.

2. *University Libraries.* Two new up-to-date, reinforced concrete library buildings were completed during the year. The National Wuhan University and the National University of Peking libraries were built both at a cost of over \$ 220,000. There are ample provisions for further expansion. Many other college and university libraries in China have been very active in catering to academic standards and cultivated tastes of the students and faculty. A number of helpful indices to voluminous Chinese works which were compiled by university libraries appeared during the year under review.

3. *Other libraries.* The new City Library building of the municipality of Greater Shanghai costing \$300,000, located in the Civic Centre, has been completed and will be ready for use early in 1936. The restoration of the Oriental Library of the Commercial Press which was completely demolished during Japan's undeclared war in 1932 was well under way, and a \$ 400,000 building will be erected as soon as funds permit. The building of the famous Fan Library, Tien I K'o, was restored through funds raised by public subscription. The 24-volumes catalogue of the Kiangsu Provincial Sino-logical Library was published in 1935. The National book week was launched in April and all the libraries throughout China participated in making the movement a success. The popular libraries which numbered over one thousand were busily occupied in making themselves identified with mass education. If ample support were forthcoming, there are unlimited possibilities in this field of endeavour. It goes without saying that strengthened and continuous efforts are imperative.

4. *Publication and services.* The brochure entitled *Libraries in China* brought out in 1935 by the Library Association of China on the occasion of its tenth anniversary would be of unusual interest to those in the West who desire a lucid and concise portrayal of library conditions in China. Prepared in English by leading librarians of the country, this booklet contains nine illuminating articles, pertaining to varied aspects of Chinese library development. Professional vernacular literature has been on the increase and has greatly helped toward the advancement of library work in the country. For the benefit of the public as well as of fellow-institutions, many libraries have been busily engaged in bibliographical and indexing work. Preparation of union catalogues to facilitate inter-library loans and to avoid unnecessary duplication of purchases has been well under way. The unprecedented growth of clientele testifies to the increasing use and the urgent need of more libraries in the country.



# GOVERNMENT TESTING BUREAU OF SHANGHAI

(The end)

## IV. THE INDUSTRIAL CHEMICALS TESTING DEPARTMENT

As Tung Oil is one of the major items of Chinese export; the testing of this oil was initiated on Jan. 1, 1930, with the view of increasing the list of export produce, a special division, viz, the Chemistry Department was established so as to take care of the testing of other industrial oils and chemical products. Shortly after, the inspection of fertilizers was taken over from the Agricultural Inspection Bureau of the former Ministry of Mining and Agriculture and a few months later groundnut oil, tea-seed oils and imported sugar were placed on the list of products to inspection. The latest addition is imported alcohol and export face powers, the testing of these being commenced in October 1933 and February 1935 respectively. At the time of writing, preparations are in progress for the inspection of wheat flour.

The aim of this department is a following:

### Vegetable oils:

- Elimination of adulteration.
- Standardization of quality.
- Modernization of milling methods.

### Sugar:

- Suppression of harmful adulterants.
- Classification and grading by scientific methods.

### Alcohol:

- Differentiation of pure and denatured alcohols.
- Preparation of scientific formulae for denatured alcohol.

### Fertilizers:

- Suppression of adulteration.
- Standardization of plain and mixed fertilizers.
- Verification of guaranteed percentages of plant food.

### Modern Equipment

The Industrial Chemicals Testing Department consists of three main laboratories viz. I. Vegetable Oils, II. Sugar and Alcohol, III. Fertilizers. Inasmuch as these products are tested by the latest analytical methods which require modern equipment, a list of the more important apparatus is given below.

#### (I) Vegetable Oils Laboratory

##### Physical Tests.

- Lovibond tintometer complete with 90 colour slides.
- Zeiss abbe refractometer with thermostatic heating equipment.
- Zeiss bytyro refractometer.
- Westphal's hydrostatic balance.

Hydrometers, one complete set of standardized hydrometers.

Analytical balance, chainomatic type.

##### Chemical Tests

- Automatic burettes.
- Automatic pipettes.
- Electric ovens with thermostatic control.
- Water ovens with thermostatic control.
- A.S.T.M. heating test apparatus for Tung Oil.

#### (II) Sugar and Alcohol Laboratory

##### Physical Tests

- Bausch and Lomb colorimeter.
- Stammer colorimeter.
- Zeiss saccharimeter.
- Analytical balances.
- Shaking machine.
- Hydrometers.

##### Chemical Tests

- Eggertz tubes.
- Automatic burettes.
- Electrically heated constant temperature water jacketed oven.
- Electric air oven with thermostatic control.
- Alcohol distillation apparatus.

#### (III) Fertilizers Laboratory

##### Physical Tests

- Analytical balance.
- Standard set of sieves.
- Electric muffle furnace.
- Constant temperature electric air oven.

##### Chemical Tests

- Kjeldahl ammonia distillation apparatus.
- Automatic burettes.
- Constant level water baths.
- Soxhlet's extractors.

In addition to the apparatus enumerated above, all the laboratories are well equipped in the usual glass-ware such as beakers, flasks, etc. and also the necessary platinum wares.

### Personnel

Mr. W.J. Chang, chief of the department, was trained in University of Illinois and Leland Stanford University, U.S.A. After his return to China he served as professor of chemistry in the Nantung University, Nantung, professor of analytical chemistry, Hohai Institute of Technology, Nanking, and as chemist for the Chinese Government-Railways, Shanghai-Nanking Line. Mr. Chang is assisted by Messrs. S.C. Loo, K.S. Tsiang and C.C. Chow: Mr. S.C. Loo, graduated in Manchester



College of Technology, served as chemist in the Traffort Pork Chemical Company, Manchester, technical adviser to the Leather and Wool Counselors, Peiping and Vice president of the Eastern Oil Company, is in charge of the Vegetable Oil Testing Division. Mr. K.S. Tsiang, who obtained the training in Chemistry in Japan and after returning from an inspection tour in Europe and America, was appointed professor in Kiangsu Technical College and China University, has charge of inspection of fertilizers. Prior to joining this Bureau he was in charge of the Fertilizer Laboratory of the Agricultural Inspection Bureau. Mr. C.C. Chow, who obtained his B.S. in Kyushu Imperial University, Japan, was technical expert in the Industrial Testing and Research Laboratory of the Municipal Government of Greater Shanghai, is in charge of the testing of imported sugar and alcohol.

The Department has several more chemists, who are graduates from the leading colleges of science in the country and also a staff of well-trained assistants.

#### Organization

The Department has five Divisions :

- (1) Vegetable Oils Testing Division.
- (2) Fertilizer Testing Division.
- (3) Sugar Testing Division.
- (4) Alcohol Testing Division.
- (5) Miscellaneous Products Testing Division.

#### Inspection and Testing Service

- (1) Vegetable Oils Testing Division

The vegetable oils subject to the inspection and testing are :

- (1) a. Tung Oils for export to foreign countries.
- b. Tung Oil for sale in domestic markets.
- (2) Groundnut oil.
- (3) Teaseed oil.
- (4) Sesame seed oil.
- (5) Linseed oil.
- (6) Hempseed oil.
- (7) Soybean oil.
- (8) Rapeseed oil.
- (9) Castor oil.
- (10) Cottonseed oil.

Among these vegetable oils. Tung oil is the principal oil inspected while groundnut oil and teaseed oil come next in order.

In view of the importance of the tung oil export trade, the Bureau during 1929 commenced inspection of tung oil for foreign destination, to ensure a uniform quality of oil for the use of the manufacturers abroad. The beneficial result of this inspection may be seen from the fact that within a short period of the initiation of testing, such fraudulent practices, as adulteration with mineral oils and other foreign matter have been eliminated. Furthermore, although the quality of the oil as produced from the native mills is, as often times, capable of improvement, foreign buyers are assured of obtaining oil of commercial purity and in accordance with the specifications of the American society for

testing materials, which incidentally, are the tentative standards adopted by the Ministry of Industry.

The tung oil testing covers the determination of specific gravity, refractive index, acid number, saponification number, iodine number, heating test and Wor-stall's test.

The function of this division is to test all vegetable oils exported from Shanghai and suppress adulteration from their trade. Studies are being made to improve the quality of these oils and the methods of production and marketing.

#### (2) Fertilizer Testing Division.

This Division exercises the inspection of fertilizers imported as well as produced at home. No fertilizer shall be allowed for importation or for sale in the market if it is not up to the percentage of the chemical composition guaranteed by the applicant, which is in terms of percentage of Nitrogen (N), Phosphoric acid ( $P_2O_5$ ), and Potassium Oxide ( $K_2O$ ).

Sulphate of Ammonia, the leading artificial fertilizer, is a crystalline chemical compound with colors ranging from gray to white. Their appearance resembles those of salt and alum, consequently adulterations can be made easily by dishonest merchants. Such practices not only drain money from poor innocent farmers for worthless materials, but are also detrimental to their crops. Instead of complaining of the adulterations in the fertilizers, the farmers put the blame on the fertilizers themselves.

For this reason, inspectors are also frequently sent out to the fertilizer markets and the interior to check up any adulteration.

#### (3) Sugar Testing Division.

This Division exercises the testing of all sugars imported from abroad. Sugars subject to inspection and testing includes brown sugar, white sugar, refined sugar, cubes and loaves, rocky and candy, malasses and others. Sugars for the time being are examined for : (1) color, (2) polarization, (3) moisture, (4) ash, (5) invert sugar, (6) sucrose, (7) acidity and alkalinity, (8) size of grains, (9) other impurities, (10) special analyses whenever required.

Since 1918 China has annually imported a large quantity of sugar. Due to the low standard of living of her people low grade sugars are consumed in greater proportions than the others. These low grade sugars have 6%-30% constituents other than consumable sugar contents, such as moisture, acidity and ash; the last two are harmful for consumption. Even for the higher grade sugars, there are fixed standards to specify their definite quality. The crude and unscientific grading of sugars on the market is certainly not practical, and, consequently, trade disputes are unavoidable. Color has been the factor for the determination of the quality of sugar and until recently, the Customs classification is also based on the Dutch color standards.



To summarize the chief functions of sugar testing and inspection the following items are enumerated:

- (1) It helps the merchants to settle trade disputes.
- (2) It co-operates with the Customs to ensure fairness to importers.
- (3) It educates people to ascertain quality by scientific methods.
- (4) It will gradually elevate the standard of the people.
- (5) It protects the community from using adulterated or harmful sugars.

#### (4) Alcohol Testing Division.

Alcohol intended for fuel and industrial uses is harmful to the human body when used as a beverage. For the purpose of preventing the addition of water to commercial alcohol, enabling its use as a beverage, imported alcohol for fuel and industrial uses, as well as of other kinds of commercial alcohol, are subject to inspection. The division began to inspect imported alcohol on December 1, 1932. According to the provision made by the Ministry, alcohol destined to enter the ports of Wuhu, Kiukiang, Nanking, Chinkiang, Soochow, and Hangchow, should be first imported into Shanghai and inspected by the Shanghai Bureau. Specifications are respectively provided for the inspection and testing of alcohol for fuel or industrial uses and for that of pure alcohol.

#### (5) Miscellaneous Products Testing Division.

The division performs tests of various materials submitted by the different divisions of the Bureau and undertakes analyses of commercial products upon requests of commercial firms.

#### *Research and educational work.*

As inspection and testing however rigidly carried out can at best yield negative results, this Department has since its commencement, always endeavoured to cooperate with oil mills and other producers with the object

of improving the quality of their products. Whenever possible direct contact with producers is sought for, but in any case educational pamphlets and circular letters are sent out giving useful hints for the production of better quality products. Other activities include research on new or modification of existing method of analyses, and on new industrial uses for these products.

#### Oils

##### 1. *Mechanization of the Worstal Test for Tung Oil.*

The present specifications for the Worstal test provide for hand control and is therefore largely subject to the human equation. Mechanical stirring and thermostatically controlled electric heating with automatic timing of the solidification point will practically eliminate the human element in making this tests.

##### 2. *Modification of the A.S.T.M. heating test for Tung oil.*

A simple effective method of determining the end point has been devised for this test. Instead of lifting the glass rod every 15 seconds after heating for 9 minutes, the solidification point is now determined by observing the time of the complete cessation of movements of oil bubbles in the tubes.

##### 3. *Preparation of specification for petroleum products.*

#### Fertilizers

Gradation of phosphoric fertilizers on the basis of water and ammonium citrate solubility.

Classification of mixed fertilizers.

#### Sugars

Studies on the manufacture of soft sugars.

Replacement of the unscientific Dutch Standard by new methods of classification.

#### Alcohol.

Preparation of special formulae for denatured alcohol for the Industries.

Classification and analyses of native wine (in conjunction with the Consolidated Tax Bureau).



## COMMENT POURRAIT-ON DÉVELOPPER LE COMMERCE SINO-TURC ?

par : Dr. Ho Feng-Shan.

« Nous achetons chez ceux qui achètent chez nous. »

(De Celâle Bey).

L'origine des relations sino-turques remonte à l'antiquité. D'après les annales historiques chinoises, elles commençaient déjà au XXII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Puis, à la suite des circonstances auxquelles nos deux nations étaient sujettes, nos rapports amicaux furent interrompus. Le 4 avril 1934, jour de la signature du traité d'amitié, marque le rétablissement officiel de nos relations diplomatiques. C'est une grande joie pour nous d'avoir pu reprendre nos relations coupées depuis des milliers d'années. A l'avenir, la collaboration politique, économique et civilisatrice de nos deux nations dépendra entièrement de nos efforts mutuels. A cause du nombre limité des pages dont nous disposons, nous ne parlons dans les lignes suivantes que des possibilités du développement de notre commerce.

Dans le passé, il n'existait ni traité de commerce, ni organisation commerciale quelconque servant au développement du commerce sino-turc. L'exportation et l'importation du petit nombre d'articles qui s'échangent entre nous, se font plutôt par des intermédiaires appartenant à des pays étrangers, et avec des bénéfices anormalement élevés. Cette petite goutte d'eau dans la mer ne saurait évidemment pas représenter les lois de l'offre et de la demande pour le commerce de nos deux pays.

Selon les statistiques chinoises de 1931, la valeur totale des articles importés de la Turquie a été de 171.122 taëls et ceux exportés de la Chine en Turquie de 634.692 taëls. En 1932, la valeur totale des articles importés en Chine de la Turquie se chiffre à 47.713 taëls et ceux exportés de la Chine en Turquie à 43.465. En considérant ces chiffres minimes, force nous est d'avouer qu'ils ne sont pas assez élevés pour paraître vraiment intéressants. Quant à 1935 notre échange a pour ainsi dire subi un arrêt total. La raison de celui-ci consiste principalement

dans l'absence d'un traité commercial. Pourtant, il y eut dans le passé, quelques autres raisons empêchant qu'un commerce sino-turc ne se développât.

1) La Turquie et la Chine durent concentrer leurs efforts sur la reconstruction nationale et leurs regards ne purent donc pas se fixer sur le développement du commerce. Et surtout, la distance énorme séparant nos deux pays y fut pour beaucoup.

2) Nous sommes deux pays agraires. Bien que nous disposions de marchandises à échanger, des indications précises basées sur des recherches solides nous font défaut.

3) La marine marchande de nos deux pays est encore bien jeune. Si notre commerce se faisait par l'intermédiaire de navires étrangers, des inconvénients sérieux ne sauraient être évités.

4) Le commerce d'importation et d'exportation de nos deux pays est, en général, entre les mains de négociants étrangers, qui, au mépris de nos intérêts nationaux, ne s'occupent évidemment que de leurs gains personnels.

Ces quatre faits démontrent une situation à laquelle nous devons porter remède, si nous tenons à développer notre commerce. Dans les lignes suivantes nous énumérons les articles principaux, susceptibles d'être échangés entre nos deux nations.

### I. — Articles turcs pouvant être exportés en Chine :

#### A. Le tabac.

Il occupe une place prépondérante dans l'économie nationale de la Turquie. Le pourcentage des recettes intérieures et extérieures du tabac est de 20 % de la totalité des recettes de l'Etat. Considérant les statistiques de 1930 se rapportant à cet article, la valeur des recettes a été de 42.981.058 livres turques. Voici le tableau des différents chiffres :

Production annuelle du tabac par kilogramme		Consommation des marchés intérieurs par kilogramme		Le pourcentage d'exportation et de la production annuelle	
Années		Années		Années	
1926	54.319.000	1925	7.207.242	1925	31 %
1927	69.604.000	1926	9.365.304	1926	36 %
1928	43.035.000	1927	9.801.170	1927	27 %
1929	36.503.000	1928	10.098.305	1928	29 %
1930	47.201.000	1929	10.438.014	1929	26 %
1931	51.111.000	1930	9.946.468	1930	28 %
1932	18.036.000	1931	8.751.524	1931	22 %
1933	40.000.000	1932	10.577.553	1932	26 %
		1933			



N'ayant pas encore consulté les statistiques officielles, nous ne savons s'il existe des erreurs dans le tableau ci-dessus. En tout cas, la moyenne de la production du tabac en Turquie est de 44.760.000 kilos. La quantité approximative de son exportation annuelle est de 35.000.000 kilos, et la moyenne réelle d'exportation est de 26 %. De ces chiffres, on arrive à conclure que la possibilité d'exportation du tabac turc est encore considérable.

Par contre, la Chine est un pays importateur de tabac. Le tableau ci-dessous nous montre que, si, depuis quelques années, la valeur d'importation s'est trouvée diminuée, à cause de la hausse de l'argent, la quantité importée est toujours considérable.

Années	Valeur par taëls :
1926	25.574.863
1927	22.057.021
1928	34.384.087
1929	28.066.216
1930	30.721.943
1931	49.816.305
1932	23.217.507
1933	13.911.036
1934	15.902.377

Parmi les pays fournisseurs de la Chine, l'Amérique, pour l'année 1934, a pris la première place pour une valeur de 15.548.741 taëls et les Iles Phillipines ont tenu le second rang pour une valeur de 111.686 taëls. Le Japon et l'Angleterre suivent. La Turquie a fourni, dans cette même année, à la Chine pour une valeur de 2.186 taëls. En étudiant les circonstances actuelles, on arrive à la conclusion que la Chine doit forcément constituer pour le commerce du tabac un pays d'importation. En considérant la possibilité d'exportation du tabac turc, on constate qu'elle pourrait atteindre 43 % de sa production totale. Ainsi, la Chine offre au commerce du tabac un vaste débouché. De plus, les Chinois aiment bien le parfum du tabac turc. C'est une grande chance pour la Turquie de conquérir le marché chinois et les Chinois seraient très contents d'acheter des articles supérieurs.

#### B. — Du coton.

Si le coton a sa place secondaire dans l'économie nationale de la Turquie, nous ne pouvons cependant négliger ses chiffres d'exportation. Depuis 1934, le Gouvernement cherchait à améliorer la production du coton; celle-ci a été sensiblement augmentée à Zilizien et à Sakarya. En 1937, rien qu'à Izmir, le Gouvernement désirerait récolter 3.000 ballots. Le tableau ci-dessous nous permet de voir la récolte du coton annuelle, son écoulement aux marchés intérieurs et l'exportation :

Années	Récolte par ballot	Consommation des marchés intérieurs (par ballot)	Exportation (par ballot)
1929-30	38.000	9.400	28.600
1930-31	30.000	13.000	17.000
1931-32	27.000	15.000	14.000
1932-33	20.000	13.000	7.000
1933-34	23.000	17.000	6.000

En 1926, son premier client pour le coton a été la Russie Soviétique. Elle a importé 3.900 tonnes pour une valeur totale de 2.800.000 livres turques. L'Italie et la France sont classées en second rang. Elles en ont respectivement acheté 2.900 et 2.700 tonnes pour la valeur de 2.100.000 et 1.700.000 livres turques. L'Angleterre et l'Allemagne viennent ensuite; quant au Japon, il n'avait pas encore fait de commerce avec la Turquie. Toutefois, au début de l'année 1933, il a acheté d'une seule fois 850 tonnes pour venir occuper la première place d'acheteur de coton. Mais au début de l'année suivante, l'Allemagne s'est substituée au Japon en acquérant 2.740 tonnes de coton. Egalement, le tableau ci-dessus nous fait voir qu'à cause de l'établissement successif des filatures de cotonnades en Turquie, il ne reste plus d'excédant de coton produit, si l'on additionne la quantité de coton absorbée par les marchés intérieurs et ceux d'exportation. Cependant, grâce aux efforts inlassables poursuivis par le Gouvernement turc pour le développement de la production du coton, l'écoulement futur de celui-ci devrait constituer aujourd'hui un objet d'étude attentive.

Or, la Chine est un pays d'importation de coton. Voici le tableau d'importation :

Années	Quantité (par Piculs (1))	Valeur (par taëls)
1927	2.415.412	79.812.653
1928	1.916.140	69.981.413
1929	2.525.592	91.524.265
1930	3.474.889	132.593.707
1931	4.584.000	149.513.531
1932	3.712.856	101.839.084
1933	1.206.703	50.381.883
1934	1.164.352	45.986.750

Si l'on prend le chiffre le plus bas de l'année 1934 du tableau ci-dessus, l'importation du coton s'est élevée tout de même à 1.164.352 piculs pour la valeur de 45.986.750 taëls. Cela fait plus de 20 millions de livres turques. Le principal fournisseur du coton en Chine est l'Amérique. En 1933



L'exportation du coton par l'Amérique a atteint le chiffre de 34.076.032 taëls. S'il y a, en 1934, une diminution d'exportation, l'Amérique a fait toujours rentrer la coquette somme de 26.917.361 taëls. La deuxième place est prise par les Indes Anglaises qui ont fourni du coton, en 1933, pour la somme de 12.981.618 taëls et en 1934 pour la somme de 12.582.924 taëls. Ce qui mérite notre attention particulière, c'est l'expansion en Chine du commerce du coton de l'Égypte. Tandis qu'une diminution d'exportation du coton en Chine a été constatée dans les autres pays, le coton d'Égypte augmente au contraire son volume d'exportation. En 1933, la valeur du coton égyptien exporté en Chine a été seulement de 1.334.989 taëls tandis qu'en 1934 la valeur d'exportation a monté jusqu'à 3.383.101 taëls, ce qui représente plus du double de l'exportation antérieure. Nous pouvons donc prévoir que le coton turc pourra facilement être absorbé par le marché chinois. En tout cas, l'importation du coton en Chine doit être continuée et le coton turc, toujours amélioré par les efforts du Gouvernement, prendra sa place prépondérante dans le commerce sino-turc.

En dehors du tabac et du coton, la laine est également un article d'exportation important de la Turquie. En prenant les statistiques du mois d'octobre 1933, la Turquie a exporté 5.175.000 kilos de laine pour la valeur de 1.858.285 livres turques. La Chine, de son côté, est un pays d'importation pour la laine dont le chiffre est assez conséquent. En 1934, la Chine en a importé 2.742.853 piculs pour la valeur de 2.816.084 taëls. L'Angleterre a été son principal fournisseur. Le Japon, l'Allemagne et l'Italie sont venus ensuite. Il convient de remarquer, que la Chine est aussi un pays producteur de la laine. Sa production annuelle a atteint 700.000 piculs et l'exportation 340.000 piculs par an.

Il faut dire que le triage de la laine chinoise laisse à désirer. Car la grosse et la fine laine ne se distinguent pas. Elle ne peut pas être employée pour les tissus fins de première qualité. C'est donc la fine laine qui doit être importée en Chine. La laine turque « Merinos » aurait le plus grand intérêt pour nous si la production de la Turquie permettait d'en exporter une partie.

Les raisins et les fruits secs pourraient également constituer des articles d'importation en Chine. Bien que les statistiques n'aient pas établi de chiffres considérables concernant ces denrées, on est arrivé à la jolie somme de 297.083 taëls en 1934. L'Amérique, le principal et peut-être unique fournisseur de la Chine, y a exporté, à elle seule, pour la somme de 282.509 taëls.

Nous venons d'énumérer les articles susceptibles d'être exportés de la Turquie en Chine. Quels sont les articles chinois qui pourraient intéresser le peuple turc ? Nous allons essayer d'en faire un résumé dans les lignes suivantes.

## II. Articles pouvant être exportés de Chine en Turquie.

### A. — Du thé.

Les Turcs aiment le café dont l'origine est exotique. Pourtant, depuis quelques années, on a la tendance de substituer le thé au café et d'encourager la production du premier. Le chiffre d'importation du thé occupe dans le commerce turc une place importante, mais la crise économique l'a diminuée d'année en année. Nous trouvons dans les deux tableaux suivants, le volume et la valeur des importations ainsi que les principaux pays fournisseurs de thé :

Tableau 1			Tableau 2.	
Années	Volume par kilo	Valeur par livres turques	Années 1932	
			Noms des pays d'exportat.	Volume par kg.
1930	860.887	1.241.000	Inde.....	260.000
1931	891.592	1.678.000	Angleterre .....	197.000
1932	753.954	663.000	Hollande.....	64.000
1933	725.052	490.000	Egypte.....	61.000
Au mois d'octobre.			Syrie.....	45.000
			Allemagne .....	34.000
			France.....	23.000

D'après le tableau 1 ci-dessus, le chiffre de 1931 est augmenté par rapport à l'année 1930. Mais depuis l'application de la clause restrictive stipulée dans le traité de commerce, l'importation du thé en 1932, est en diminution de 15 %. Quant au chiffre de 1933 qui n'a été arrêté que jusqu'au mois d'octobre, il ne peut évidemment nous servir de base. En général, sous le rapport du volume importé, la diminution n'est pas excessive, elle est remarquable en ce qui concerne les prix ; c'est la surproduction

mondiale qui en provoque la baisse. Le principal fournisseur de thé en Turquie, c'est l'Inde, l'Angleterre vient ensuite. Pour la Chine, la situation est un peu différente. Car, avant la conclusion de notre traité de commerce et après l'application du système des échanges de marchandises à effectuer, la Chine était évidemment restée absente du marché. Si l'on rencontrait auparavant quelques transactions dans le commerce du thé, elles étaient trop insignifiantes pour que l'on puisse les signaler ici. Le



Tableau suivant nous permet de nous rendre compte de l'exportation du thé chinois dans les principaux pays importateurs :

Tableau I.		Tableau II.	
Années	Volume (par picul)	Thé exporté en 1933	
		Pays importateurs	Volume par picul
1926	839.317	Russie S.S.....	244.673
1927	872.176	Afrique.....	167.348
1928	926.022	Amérique ....	63.218
1929	947.730	Angleterre ....	50.553
1930	694.048	Inde .....	18.502
1931	(à étudier)	Hongkong ....	15.540
1932	539.474	France .....	15.047
1933	599.938	Turquie, Perse, Egypte....	9.074

La terre fertile et le bon climat de la Chine permettent aux plantations de thé de s'étendre presque sur tout son territoire. Mais le thé le plus connu est cultivé dans les neuf provinces : Anhui, Kiangsi, Chekiang, Fukien, Hounan, etc. La surface entière des plantations de thé en Chine est de 5.353.355 mou (1) et la production totale est de 5.915.574 piculs par an. Bien que la consommation des marchés intérieurs soit importante, la capacité d'exportation reste encore très grande. Il existe trois espèces de thé : le thé rouge, le thé vert et le thé couleur de brique. Le premier se vend principalement en Angleterre, le second en Afrique, tandis que le troisième trouve son débouché en Russie Soviétique. Dans le tableau II ci-dessus, il nous est difficile d'établir exactement la quantité de thé importée par la Turquie étant donné que les statistiques chinoises ont mis dans la même colonne les chiffres relatifs à la Turquie, à la Perse et à l'Egypte. Mais nous savons que dans la quantité importée par ces trois pays, le volume de thé rouge occupe 6.530 piculs.

Années	Par pièce fine porcelaine	Valeur par taël	Par pièce grosse porcel.	Valeur par taël	Importation totale	Valeur totale
1933	11.282	602.542	48.525	375.214	59.807	977.756
1934	10.221	555.772	50.321	390.886	60.542	946.628

Il y a deux genres de porcelaine : la porcelaine épaisse et la porcelaine fine. Singapour et Siam ont été acheteurs de porcelaine épaisse. En 1933, l'importation de la porcelaine par Singapour a été de 115.971 taëls tandis qu'en 1934 cette somme s'est élevée à 182.997 taëls. Au Siam, l'importation a diminué de 168.205 taëls en 1933 contre 128.906 taëls en 1934. L'emploi de la fine porcelaine est

Il nous est donc permis de dire que l'exportation du thé rouge en Turquie est la plus importante. S'il n'y a que trois sortes de thé, en Chine, il existe plusieurs dizaines de qualités différentes, et, par conséquent, il y a du thé chinois pour tous les goûts. Le parfum et la substance du thé sont très riches, du fait que la terre extrêmement fertile se prête tout particulièrement à la culture du thé. En outre, le Gouvernement chinois cherche depuis quelques années à améliorer les procédés de fabrication. Dans l'Office de Vérification des marchandises commerciales, on a établi une section spéciale pour le contrôle des feuilles de thé destinées à l'exportation.

#### B. — La porcelaine.

La Turquie est un pays d'importation de porcelaine.

Le tableau ci-dessous nous permet de nous en rendre compte :

Années	Tonnes	Valeur (Ltqs.)
1927	1.046	605.000
1928	1.686	870.000
1929	1.650	927.000
1930	1.345	676.000
1931	1.813	792.000
1932	1.321	515.000

Depuis quelques années, les Turcs s'efforcent de fabriquer eux-mêmes la porcelaine. En 1926, une usine avec une capacité de production annuelle de 750 tonnes au prix de 500.000 livres turques devait être établie à Kutahya ; cette production pouvait satisfaire une partie de la demande du marché intérieur. D'après le tableau ci-dessus, nous constatons que la moyenne annuelle est de 1.490 tonnes d'une valeur de 730.000 livres turques. Ainsi la Chine pourrait fournir à la Turquie ce qui lui est nécessaire. Le tableau ci-dessous nous montre l'exportation de la porcelaine chinoise pendant les deux dernières années :

plus répandue, mais le chiffre d'affaires qui en résulte est peu conséquent. Hongkong est le premier acheteur qui, en 1933, ait importé cette fine porcelaine pour la somme de 410.230 taëls contre 370.798 taëls en 1934. Singapour, l'Amérique, l'Angleterre et l'Inde sont venues ensuite. La porcelaine chinoise est dans une très grande mesure absorbée par le marché intérieur de la Chine. Quant aux

(1) 1 mou = 1/6 acre anglais.



marchés extérieurs, ils ne peuvent guère songer à acheter de la porcelaine chinoise, par suite des difficultés provoquées par la crise économique et des barrières douanières. Depuis quelques années, le Gouvernement chinois cherche à supprimer les procédés anciens et conservateurs dans la fabrication de la porcelaine fine, d'en améliorer la qualité artistique et d'en réduire le prix de revient. On projette d'établir des manufactures modèles de porcelaine et des sociétés coopératives de production et de consommation. Désormais, la production de la porcelaine nous donnera plus de satisfaction.

En dehors de quelques articles connus que nous venons d'énumérer, nous avons les beaux vernis de Fu-Kien, la broderie de Hounan, des jouets et bien d'autres choses encore. A part les tissus de soie naturelle qui sont encore chers et qui ne sont pas destinés à l'usage habituel, nous avons dans les provinces de Hounan et de Chan-Toung d'autres sortes de soie qui méritent une attention spéciale. En 1934, la soie de Hounan a été exportée pour une somme de 1.122.442 taëls et celle de Chan-Toung pour 3.303.638 taëls. L'Egypte est l'acheteur principal de la soie de Hounan, ensuite viennent la France et l'Allemagne. Les marchés de la soie de Chan-Toung sont très réputés ; Hongkong, l'Angleterre et l'Allemagne sont leurs clients par ordre d'importance. Ces deux sortes de soie peuvent être employées pour la confection des habits d'été dans les pays chauds et pour l'embellissement des maisons. Leur prix est bas. Tout le monde pourrait en acquérir. Il serait utile et agréable à nos amis turcs de faire usage de ces tissus de soie.

D'après ce qui précède, nous arrivons à la conclusion suivante : bien que nos deux pays soient essentiellement agraires et que nous n'ayons pas d'articles aussi divers et nombreux à échanger que les pays industriels, nous disposons pourtant d'un certain nombre de produits pouvant servir à cet effet ; les uns identiques mais de qualité différente, les autres dissemblables en raison de notre situation géographique, climatique et de nos traditions artistiques. En développant inlassablement notre commerce à l'avenir, nous découvrirons sans doute des possibilités nouvelles. Avant la conclusion de notre traité de commerce, relevons au moins les points suivants :

#### A. — Le principe commercial.

Si la Chine et la Turquie sont des pays où l'agriculture joue de beaucoup le rôle le plus important, elles font, malgré tout, les plus grands efforts en vue de leur industrialisation. Les circonstances politiques et économiques décideront du succès. Quand la Turquie supprima les éléments étrangers dans le domaine financier et commercial, les prophètes européens et américains prédirent les pires malheurs. Les procédés de la Chine moderne en vue de sa reconstruction sont quelque peu différents et des critiques fort nombreuses ne lui sont pas épargnées. Cependant nous sommes persuadés que le commerce de chaque pays doit être dirigé par ses propres nationaux, que les relations commerciales entre les nations doivent se poursuivre à l'avantage réciproque et que le profit ne doit pas être d'un seul côté seulement. Le principe d'un

commerce international donnant satisfaction à tout le monde réside dans la confiance, la droiture et la paix. C'est pour cela que le mot d'ordre de la Turquie est ainsi conçu : « Nous achetons chez ceux qui achètent chez nous ». Nous sommes donc prêts à accorder aux Turcs le meilleur traitement dans notre commerce futur et nous comptons sur la réciprocité.

#### B. — Connaissance des marchandises.

Le commerce sino-turc ayant été faible jusqu'à présent, des habitudes d'achat n'ont pas encore été contractées. La clientèle de nos pays connaît trop peu les marchandises qui pourraient entrer en compte pour un échange utile. Il faut stimuler la volonté d'achat dans nos pays. Aux foires de Shanghai et d'Istanbul, etc..., nous devrions organiser l'exposition de nos articles. La Chine prendra certainement part à la foire d'Izmir afin de connaître les qualités et les formes des articles exposés ainsi que les prix dont ils sont payés. Ne perdons, d'ailleurs, jamais de vue que l'objet du commerce n'est pas simplement l'établissement d'une balance commerciale ; il sert aussi à la consolidation de nos amitiés anciennes et nouvelles.

#### C. — Potentiel du commerce.

Nous pouvons envisager le développement du commerce sino-turc avec confiance. Toutefois, il faudra procéder prudemment au début. Avant la conclusion de notre traité commercial, des investigations sont nécessaires. Quand le traité présent aura fait ses preuves, nous tâcherons de nous servir des expériences qu'il comporte pour l'élaboration du prochain. Même au cas où des obstacles surgiraient au début, nous ne nous laisserions pas décourager. Nous les surmonterions petit à petit afin d'assurer le succès de nos relations commerciales dans l'avenir. En échangeant du tabac, du coton et de la laine de la Turquie contre du thé, de la porcelaine et de la soie de la Chine, nous ne ferons pour le commencement qu'un chiffre d'affaires de 2.000.000 de livres turques par an. Mais l'expansion se fera graduellement.

#### D. — Facilité du commerce.

Parmi les multiples raisons pour lesquelles dans le passé notre commerce ne fût pas intense, l'insuffisance des transports est une des principales. A l'avenir, le problème qui s'y rattache devra avoir toute notre attention. Si provisoirement, le transport de nos articles d'échange doit être effectué par l'intermédiaire de tierces personnes il nous faut veiller à ce que les arrangements nécessaires soient pris à l'avance et à ce que des facilités soient accordées à nos négociants. Nous ne prévoyons pas de complications à ce sujet.

Avant de terminer, nous empruntons le passage d'une déclaration du mois de septembre 1934, de M. le Ministre de l'Economie Celâl Bey :

« La Turquie ne veut pas être une esclave de l'autarchie. Au contraire, par son système économique et sa situation



géographique, elle mérite d'occuper une place dans le marché mondial et de devenir un des membres dans la famille des nations civilisées. Nous désirons offrir sur notre marché toutes les possibilités d'accroître la vente des marchandises provenant de pays dont la balance est défavorable à notre égard. Si, au contraire, la nôtre était déficitaire, nous espérons que ces pays prendront des

mesures semblables afin d'assurer la protection de nos intérêts. Notre situation est nette, nos produits exportés représentant pour le moment notre seul crédit de change. C'est pour cela que notre mot d'ordre dans le commerce international est le suivant :

« Nous achetons chez ceux qui achètent chez nous ».





[www.books2ebooks.eu](http://www.books2ebooks.eu)